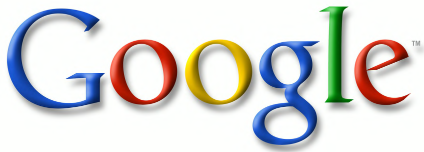
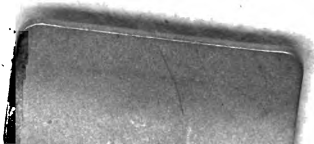






LE LIVRE
DE FAMILLE.

PARTIE I.



LE LIVRE DE FAMILLE.

PARTIE I.



LE LIVRE DE FAMILLE,

OU

JOURNAL DES ENFANS,

CONTENANT DES

HISTORIETTES MORALES ET AMUSANTES,

Mêlées d'Entretiens instructifs sur tous les objets qui les frappent journellement dans la nature & dans la société.

PAR M. BERQUIN.

*Pour servir de suite à l'*Ami des Enfans & des Adolescens, *du même Auteur.*

PREMIERE PARTIE.

PAULINE. Ah ! Maman, aidez-moi à réfléchir, je vous en prie.

Mme. DE VERTEUIL. C'est le principal objet de tous nos entretiens.

A LAUSANNE,

Chez { DURAND l'aîné ET COMP. Libr.
HENRI VINCENT, I[illegible]

1793.



JOURNAL DES ENFANS,

OU

HISTORIETTES MORALES ET AMUSANTES,

Mêlées d'Entretiens instructifs sur tous les objets qui les frappent journellement dans la Nature & dans la Société.

L'OBÉISSANCE.

Mde. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE.

MAMAN, pourquoi faut-il donc que les enfans obéissent aux grandes personnes?

Mde. DE VERTEUIL.

C'est que les enfans ne savent pas encore ce qui peut leur faire du bien ou du mal, & qu'il leur arriveroit à chaque instant des accidens fâcheux, si les grandes personnes qui les entourent n'étoient sans cesse oc-

cupées à les en garantir. Ne te souviens-tu pas de ce qui arriva l'autre jour au pauvre Alexandre, pour avoir voulu jouer avec la bougie?

PAULINE.

Oui, maman, je me le rappelle très-bien.

Mde. DE VERTEUIL.

La petite flamme lui paroiſſoit ſi jolie qu'il voulut la toucher. J'eus beau lui dire que cela lui feroit mal, Alexandre ne fut pas obéiſſant : & qu'en arriva-t-il?

PAULINE.

Il prit la flamme dans ſes petites mains, & il ſe brûla. Le pauvre Alexandre ! je crois encore l'entendre crier.

Mde. DE VERTEUIL.

N'auroit-il pas mieux valu pour lui qu'il m'eût obéi ?

PAULINE.

Oh, ſans doute maman!

Mde. DE VERTEUIL.

Voilà pourquoi les enfans doivent

toujours obéir aux grandes personnes. Ils doivent être bien sûrs que lorsqu'on leur défend quelque chose, c'est que l'on sait que cela peut leur faire du mal.

PAULINE.

Et comment les grandes personnes peuvent-elles le savoir ?

Mde. DE VERTEUIL.

C'est que lorsqu'elles étoient petites, elles l'ont appris de leur papa, de leur maman, ou de leur bonne. Elles se souviennent que toutes les fois qu'elles n'ont pas voulu les en croire, elles ont eu sujet de s'en repentir.

PAULINE.

Oh c'est bon, maman. Ce que vous me dites-là, je le dirai un jour à mes enfans.

Mde. DE VERTEUIL.

En attendant, veux-tu que je te dise encore pourquoi tu dois obéir aux personnes plus âgées que toi ?

PAULINE.

Oui, maman, vous me ferez plaisir.

Mde. DE VERTEUIL.

Dis-moi, pourrois-tu préparer toi-même ton dîner ou ton souper?

PAULINE.

Non, maman, je ne suis pas assez bonne cuisinière.

Mde. DE VERTEUIL.

Et saurois-tu faire tes habits?

PAULINE.

Comment pourrois-je en venir à bout? je ne sais pas encore manier l'aiguille.

Mde. DE VERTEUIL.

Mais à présent que tes habits sont faits, saurois-tu t'habiller toute seule?

PAULINE.

Oh, non, certes. Je serois bien embarrassée sans le secours de Nanette.

Mde. DE VERTEUIL.

Et lorsque tu vas à la promenade, ne faut-il pas que je te donne la main pour empêcher qu'il ne t'arrive aucun accident?

PAULINE.

Oh, oui, car autrement les voitures m'auroient bientôt écrasée.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu vois donc en combien de choses tu as besoin des grandes personnes?

PAULINE.

Il est vrai.

Mde. DE VERTEUIL.

Mais toi, peux-tu faire *quelque* chose pour elles? Pourrois-tu, par exemple, repasser le linge pour Nanette, qui prend tous les jours la peine de t'habiller & de te déshabiller? saurois-tu éplucher les herbes pour la cuisinière, qui t'apprête à manger? as-tu de l'argent à donner à la couturière qui fait tes habits? rends-tu le moindre service à ton papa qui donne cet argent pour toi? serois-tu capable enfin de me soigner dans mes maladies, comme je te soigne dans les tiennes?

PAULINE.

Non, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu vois combien de choſes ton papa, ta maman, Nanette, la couturière, la cuiſinière, en un mot, toutes les grandes perſonnes peuvent faire pour toi. Tu vois, en même tems, que tu ne peux rien faire à ton tour pour elles.

PAULINE.

Cela eſt vrai, maman. Je ſuis encore trop petite.

Mde. DE VERTEUIL.

Il eſt cependant une choſe que tu peux faire pour nous.

PAULINE.

Eh quoi donc, je vous prie ?

Mde. DE VERTEUIL.

C'eſt qu'en étant douce & obéiſſante, tu peux nous ſoulager de la peine que nous prenons à veiller continuellement ſur toi. Par exemple, lorſque Nanette te dit : Ne touchez pas le flambeau, & que malgré cela tu t'obſtines à le prendre, il faut que Nanette ſe détourne de ſon ouvrage

pour tirer le flambeau de tes mains, afin que tu ne mettes pas le feu à la maison. Lorsqu'elle te dit : Ne tourmentez pas votre petit frère, & que tu continues de le tirailler, il faut qu'elle se détourne encore de son ouvrage pour éloigner ton petit frère de toi, afin que tu ne le fasses plus crier. Lorsqu'elle te dit : Ne descendez pas l'escalier si vîte, & que tu n'en vas que plus étourdiment, il faut qu'elle se détourne une troisième fois de son ouvrage pour aller te prendre par la main, & t'empêcher de te casser la tête en dégringolant du haut en bas, comme cela ne manqueroit pas de t'arriver. Tout cela n'est-il pas bien fatigant pour Nanette ?

PAULINE.

Oui, maman. Aussi me gronde-t-elle d'une bonne façon.

Mde. DE VERTEUIL.

Il le faut bien ; & si tu refusois plus long-tems de lui obéir, elle seroit enfin obligée de te dire : Ecoutez, mon enfant, puisque vous ne voulez

pas reſter tranquille, & que par-là vous m'empêchez de faire ma beſogne, vous aurez la bonté de faire vous-même toutes les choſes dont vous avez beſoin. Lorſque vous viendrez me prier de vous mettre au lit, je ne pourrai pas le faire, parce que j'aurai mon ouvrage à finir. C'eſt ainſi que parleroit Nanette. Que ferois-tu alors? Eſt-ce que tu ſaurois te déshabiller?

PAULINE.

Non, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu vois donc que ſi les enfans ne peuvent rien faire ſans le ſecours des grandes perſonnes, ils doivent être toujours diſpoſés à leur obéir, pour ménager leur peine. Autrement ils méritent qu'on les abandonne à eux-mêmes pour ſe tirer d'affaire, comme ils l'entendront.

PAULINE.

Cela me paroît fort juſte.

Mde. DE VERTEUIL.

Ce n'eſt pas tout. Il eſt encore une autre choſe à conſidérer.

PAULINE.

Voyons, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Les grandes personnes ne sont-elles pas plus fortes que les enfans ? Nanette, par exemple, n'a-t-elle pas plus de force que toi ?

PAULINE.

Oh, sans doute.

Mde. DE VERTEUIL.

C'est par-là que les grandes personnes sont en état de donner leurs secours aux enfans. Mais par la même raison, elles sont aussi en état de forcer les enfans à faire ce qu'elles leur disent. Lorsque Nanette t'appelle, & que tu ne vas pas la trouver, que fait-elle ?

PAULINE.

Elle se lève, & vient me prendre par le bras.

Mde. DE VERTEUIL.

Et lorsqu'elle te tient, peux-tu l'empêcher de t'entraîner ?

PAULINE.

Non, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Ne vaut-il donc pas mieux obéir de bonne grace que de te faire traîner de force & d'être encore grondée par-dessus le marché? A quoi te sert ton obstination? Tu as beau crier & trépigner : tout ce que tu peux faire est inutile. Il me semble qu'il vaudroit bien mieux t'en épargner le chagrin & la honte.

PAULINE.

Oui, maman, cela seroit beaucoup plus raisonnable; & toute petite que je suis, j'espère que je serai bientôt une grande personne par la raison.

LA JUSTICE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

M. DE PALMY, CHARLES, AUGUSTE, PAULIN, ses enfans.

M. DE PALMY.

CHARLES, Auguste, Paulin, venez mes chers enfans, venez.

CHARLES, (*en s'avançant avec les autres.*)

Que nous voulez-vous, mon papa?

M. DE PALMY.

Vous serez charmés de l'apprendre, je vous en répons. Commençons par le plus grand. Tiens, Charles, voici un cheval que je te donne. Il est pour toi seul, entens-tu? C'est-à-dire que toi seul tu peux désormais en faire ce que tu voudras.

CHARLES.

O mon papa! je vous remercie.

Nous allons faire bien des courses ensemble,

M. de Palmy.

Auguste, à ton tour. Voici une brouette. Elle n'est que pour toi. Tu auras seul le droit de t'en servir.

Auguste.

Grand'merci, mon papa. Elle ne restera pas sous la remise. Ce sera pour voiturer tout ce qui vient dans mon jardin.

M. de Palmy.

C'est à merveille. Et toi, Paulin, approche, mon ami. Voici un carrosse. Toi seul tu en es le maître.

Paulin.

O mon papa, qu'il est joli ! Je vous remercie de tout mon cœur. Je cours l'essayer.

M. de Palmy.

Attendez, attendez, mes chers enfans. J'ai encore un mot essentiel à vous dire. Si vous voulez vous faire aimer les uns des autres, il faudra quelquefois vous prêter tour-à-tour

vos joujoux; car de bons frères doivent être toujours prêts à s'obliger. De cette manière, vos amusemens seront plus variés, & vos cœurs plus joyeux. N'est-il pas vrai, Charles? C'est à toi que je le demande.

CHARLES.

Je suis de votre avis, mon papa.

M. DE PALMY.

Sais-tu pourquoi je viens de te faire cette question ?

CHARLES.

Oh, je m'en doute à-peu-près.

M. DE PALMY.

Voyons ce que tu penses. Je veux le savoir.

CHARLES.

C'est que vous étiez hier dans le jardin, lorsque j'y jouois avec Auguste. Il me pria de lui prêter mon fouet. Je n'en voulus rien faire. Mon refus lui donna de l'humeur; & notre partie fut rompue.

M. DE PALMY.

Je suis bien aise que tu t'en sou-

viennes. Voilà ce qui ne manque jamais d'arriver, lorsque les enfans n'ont pas de complaisance entre eux. C'est pourquoi il faut que vous soyez toujours disposés à vous prêter mutuellement vos joujoux. Mais vous ne devez jamais vous les prendre l'un à l'autre. Toi, Charles, tu n'as aucun droit ni sur la brouette d'Auguste, ni sur le carrosse de Paulin. Ainsi tu ne dois point les prendre, sans avoir d'abord demandé à tes frères s'ils veulent bien te les prêter. S'ils te les prêtent, c'est à merveille : tu peux t'en servir jusqu'à ce qu'ils te les redemandent. Mais alors il faut les leur rendre de bonne grace, puisqu'ils en sont les maîtres. Comprens-tu bien, mon fils ?

CHARLES.

Oui, mon papa.

M. DE PALMY.

Et toi aussi, Auguste, tu ne dois prendre ni le carrosse de Paulin, ni le cheval de Charles, s'ils ne veulent pas te les prêter. Chacun est maître de son bien.

AUGUSTE.

Oui, mon papa, cela eſt juſte.

M. DE PALMY.

Enfin, toi Paulin, tu ne dois pas plus toucher aux joujoux de tes frères ſans leur permiſſion, qu'ils ne peuvent toucher aux tiens. Chacun de vous n'a droit que ſur ce que je lui ai donné pour lui ſeul. Maintenant que vous voilà bien inſtruits, allez jouer ſous les arbres, & ſongez à vous bien accorder.

TOUS ENSEMBLE.

Oui, oui, oui, mon papa.

LA JUSTICE.

SECONDE JOURNÉE.

M. DE PALMY.

Eh bien, mes enfans, vous étiez hier ſi bien d'accord enſemble. Pourquoi n'en va-t-il plus de même aujourd'hui?

CHARLES.

Mon papa, ce n'eſt pas ma faute. Auguſte a pris mon cheval, & il ne veut pas me le rendre.

M. DE PALMY.

Et te l'avoit-il demandé ?

CHARLES.

Non, mon papa.

M. DE PALMY.

Eh bien, Auguſte, pourquoi avez-vous pris le cheval de votre frère ? ne vous avois-je pas dit hier que vous ne pouviez y toucher ſans ſa permiſſion ?

AUGUSTE.

Il eſt bien vrai, mon papa. Mais je n'avois rien pour jouer; Paulin avoit pris ma brouette. J'ai trouvé le cheval de Charles ſans rien faire, & j'ai cru pouvoir m'en ſervir, tandis que Charles couroit après des papillons.

M. DE PALMY.

Il n'importe. Tu n'avois aucun droit ſur le cheval, quoique ton frère

n'en fit pas usage en ce moment. Et toi, Paulin, pourquoi donc avois-tu pris la brouette de ton frère, sans savoir d'abord s'il vouloit te la prêter?

PAULIN.

Mon papa, c'est que tandis que j'étois allé un moment sur la porte, Auguste avoit traîné mon carrosse. Il ne m'en avoit pas demandé la permission. Alors j'ai pris ma revanche sur sa brouette en la faisant courir.

M. DE PALMY.

Il me semble, Auguste, que tu l'avois mérité. Mais toi, Paulin, fais-y bien attention une autre fois. Quand bien même l'un de tes frères te prendroit quelque chose, tu ne dois pas pour cela prendre ce qui lui appartient. Autrement ce seroit des querelles à ne jamais finir. Tu dois plutôt le prier de te rendre ton bien, & s'il ne veut pas le faire, lui dire que tu viendras m'en avertir. S'il refuse encore, tu n'auras qu'à venir à moi, & j'irai à ton secours. Allons, rendez-moi tous vos joujoux, pour que je fasse justice.

CHARLES.

Qu'eſt-ce que faire juſtice, mon papa ?

M. DE PALMY.

C'eſt rendre à chacun ce qui lui appartient, & punir ceux qui l'ont mérité. Tiens, Charles, voici ton cheval; Auguſte, voici ta brouette; voilà ton carroſſe, Paulin. Que chacun reprenne ce qui eſt à lui. Mais puiſqu'Auguſte a été la cauſe de toutes ces querelles, puiſqu'il a été le premier à prendre le carroſſe de Paulin, tandis que Paulin étoit allé ſur la porte, & le cheval de Charles, tandis que Charles couroit après des papillons, je veux qu'il paſſe le reſte de la journée ſans jouer avec ſa brouette. Elle reſtera dans ce coin.

AUGUSTE.

Mais, mon papa........

M. DE PALMY.

Mon ami, l'arrêt eſt prononcé. Tu dois ſentir en toi-même qu'il eſt juſte; & tu ſais qu'il faut obéir ſans murmure à mes ordres.

AUGUSTE.

Eh bien, mon papa, je m'y ſoumets.

M. DE PALMY.

C'eſt ton premier devoir. Pour toi, Paulin, ſouviens-toi déſormais que tu ne dois rien prendre à un autre, ſous prétexte qu'il t'a pris quelque choſe. Cela s'appelle ſe faire juſtice ſoi-même ; & ce droit n'appartient pas aux enfans : il n'appartient qu'à leur père. Si les enfans prétendoient ſe faire juſtice eux-mêmes, ils paſſeroient la journée à ſe prendre leurs jouets & à ſe les reprendre ; puis à ſe quereller, peut-être même à ſe battre ; ce qui ſeroit affreux entre des frères qui doivent toujours s'aimer. Songez à l'avenir que c'eſt moi ſeul qui ai le droit d'arranger vos différends ; & tâchez ſur-tout de vous accorder aſſez bien enſemble, pour que je n'en ſois pas continuellement importuné.

LA JUSTICE.

TROISIEME JOURNÉE.

M. DE-PALMY.

QUELLE eſt donc, mes enfans, cette manière de vous conduire? & qu'avez-vous encore à vous diſputer?

AUGUSTE.

Mon papa, Charles a pris ma balle & l'a pouſſée dans un trou.

M. DE PALMY.

Allons, Charles, il faut aveindre cette balle, puiſque tu l'as pouſſée. Tu fais qu'elle appartient à Auguſte; & il eſt de la juſtice que chacun ait le ſien.

CHARLES.

Je le voudrois bien, mon papa: mais ce n'eſt pas ma faute ſi le trou eſt ſi profond. Il n'eſt pas poſſible d'atteindre juſqu'à la balle, même avec les pincettes.

M. DE PALMY.

Cela ne fait rien à Auguste. Il ne doit pas souffrir de ce que tu as jetté sa balle dans un trou. C'est toi qui l'as perdue, c'est toi qui dois la rendre; & si cela n'est pas en ton pouvoir, il faut en dédommager ton frère, en lui donnant une autre balle qui soit aussi bonne. Dans tous les cas il doit avoir ce qui lui appartient, ou quelque chose de la même valeur. Tu sais que *c'est la justice*. As-tu une balle pareille?

CHARLES.

Oui, mon papa. La voici.

M. DE PALMY.

Auguste, vois si elle est aussi bonne que la tienne.

AUGUSTE.

Oui, mon papa, c'est la même chose.

M. DE PALMY.

Eh bien, elle est à toi, pour remplacer celle que ton frère t'a fait perdre. Charles, vous la lui devez justement, puisque vous l'avez privé de

la ſienne. Il ne doit pas ſouffrir de votre faute. Si vous aviez fait cela de votre propre mouvement, alors j'aurois dit que vous étiez un enfant juſte, qui ſait rendre aux autres ce qui leur appartient, ſans donner à ſon père la peine de l'y forcer. Car lorſque les enfans ne veulent pas être juſtes entre eux, ne faut-il pas que leur père faſſe juſtice?

CHARLES.

J'en demeure d'accord, mon papa.

M. DE PALMY.

Pourquoi n'avez-vous pas fait d'abord cette réflexion? Mais il eſt impoſſible que vous ne l'ayez pas faite. Ne me déguiſez rien. Ne s'eſt-il pas élevé une voix dans votre cœur, qui vous a dit que vous deviez donner votre balle à Auguſte, puiſque vous lui aviez fait perdre la ſienne?

CHARLES.

Oui, mon papa, j'ai d'abord ſenti que c'étoit juſte.

M. DE PALMY.

Eh bien, mon ami, pourquoi n'avoir

voir pas cédé à un mouvement si honnête ? Vous auriez été bien plus satisfait de vous-même que vous ne l'êtes en ce moment. Oui, mon cher fils, que cela te serve de leçon pour une autre fois. Ne résiste jamais à ce premier cri de ton cœur, quand il te parleroit contre toi-même. C'est en suivant ces nobles impulsions, quelque sacrifice qu'il nous en coûte, que l'on acquiert l'habitude & le goût de la justice, *la* vertu *la plus utile* entre les hommes.

LA FIDÉLITÉ A SA PAROLE.

QUATRIEME JOURNÉE.

M. DE PALMY.

ALLONS, mes enfans, je vais me promener. Quels sont les deux parmi vous qui doivent me suivre ?

CHARLES ET AUGUSTE.

C'est notre tour, mon papa, c'est notre tour.

M. DE PALMY.

Etes-vous d'accord entre vous trois?

CHARLES.

Paulin ſait bien que je ſuis reſté hier à la maiſon.

AUGUSTE.

Et moi avant-hier.

M. DE PALMY.

Ainſi donc c'eſt à lui de reſter aujourd'hui.

PAULIN.

Oui, mon papa, cela eſt vrai. Mais, mon cher Auguſte, ne voudrois-tu pas reſter à ma place? je meurs aujourd'hui d'envie de me promener. Tiens, ſi tu veux me céder ton tour, je te donnerai cette jolie toupie que je prêtai hier à mon couſin pour jouer avec toi.

AUGUSTE.

A la bonne-heure, je reſterai à ta place. Où eſt la toupie?

PAULIN.

Mon couſin ne me l'a pas encore rendue. Il doit me la rapporter ce ſoir.

& je te promets que je te la donnerai tout de suite.

AUGUSTE.

Oh, c'eſt une autre affaire. Donne-moi la toupie en ce moment, ou je garde mon tour de ſortir.

PAULIN.

O mon cher Auguſte, je t'en prie. Je t'aſſure que je te la donnerai ſitôt que mon couſin ſera venu.

AUGUSTE.

Ce n'eſt pas là mon marché. (*Il tend la main.*) Je te l'ai déja dit; la toupie, ou je ſors.

PAULIN.

Je ne l'ai point à préſent. Comment pourrois-je te la donner?

AUGUSTE.

En ce cas, rien de fait. Il faut que tu reſtes.

M. DE PALMY.

Mais, Auguſte, puiſque ton frère te promet ſa toupie, n'eſt-ce pas comme s'il te la donnoit effectivement? Tu l'auras toujours ce ſoir.

AUGUSTE.

Cela n'eſt pas ſi ſûr que vous le croyez, mon papa. Il m'avoit promis hier la pomme de ſon goûter, pour une jolie fleur que je lui avois donnée, & lorſque je lui demandai la pomme, il me dit qu'il venoit de la manger.

PAULIN.

Eh bien, crois-tu que je mangerai la toupie ?

AUGUSTE.

Non, mais tu la garderois; & moi je ſerois reſté pour rien à la maiſon.

M. DE PALMY.

Si les choſes ſont ainſi, Paulin, Auguſte n'a pas tort. Dès que tu n'es pas fidèle à ta parole, tes promeſſes ne peuvent ſervir de rien. Ainſi tu ne dois pas être ſurpris que l'on refuſe de ſe fier à toi. Peux-tu donner tout de ſuite la toupie à ton frère?

PAULIN.

Non, mon papa. Mon couſin l'a gardée pour la journée entière.

M. DE PALMY.

J'en suis fâché, mais je ne peux rien faire pour toi. Il faut que tu restes au logis. Cette leçon ne te sera pas inutile pour tenir une autre fois ta parole.

PAULIN.

Mais, mon papa......

M. DE PALMY.

Tu n'as plus rien à dire. C'est moi qui ai à te dire encore une autre chose. Puisque tu ne donnas pas hier à ton frère la pomme que tu lui avois promise, il faudra la lui donner aujourd'hui. Tu sais bien qu'un père doit exercer la justice entre ses enfans, s'ils ne veulent pas être justes entre eux. Toutes les fois que tu as promis à un autre quelque chose qui t'appartient, une pomme, une toupie, n'importe, alors cette chose ne t'appartient plus. Elle appartient à celui à qui tu l'as promise, parce qu'en vertu de ta promesse, tu lui donnes sur cette chose le droit que tu avois. Si la toupie étoit dans tes mains en ce moment, tu la donnerois à Auguste, n'est-il pas

vrai? & dès ce moment ne deviendroit-elle pas ſon bien?

PAULIN.

Oui, mon papa.

M. DE PALMY.

Mais puiſque tu ne l'as pas à préſent, & qu'ainſi tu ne peux pas la livrer, tu promets à ton frère de la lui remettre au premier moment où tu l'auras, & tu le pries de la regarder déja comme en ſa poſſeſſion, & de faire pour toi comme s'il l'avoit reçue, puiſque ſur ta ſeule promeſſe, tu veux qu'il te céde réellement ſon tour de ſortir.

PAULIN.

Oui, mon papa, voilà bien notre marché.

M. DE PALMY.

Il faudroit donc que ton frère regardât ta promeſſe comme la choſe elle-même, & cela ne peut être qu'autant qu'il ſe tiendroit ſûr de ce que tu lui aurois promis. Or je te demande à toi-même s'il peut compter que tu lui donnes aujourd'hui ta toupie, lorſ-

qu'il ſe ſouvient que tu refuſas hier de lui donner ta pomme.

PAULIN.

Oui, mais, mon papa, je promets à préſent que je tiendrai ma promeſſe.

M. DE PALMY.

Et comment veux-tu qu'il devine ſi tu la tiendras effectivement? Celui qui eſt connu pour manquer à ſa parole, eſt comme celui qui eſt connu pour dire des menſonges. On ne croit pas un menteur, même lorſqu'il dit la vérité, parce que l'on ne peut jamais diſtinguer s'il la dit en ce moment. Et l'on ne ſe fie pas à la parole de celui qui a pris l'habitude de la rompre, même lorſqu'il ſeroit décidé pour cette fois à la tenir, parce que l'on n'a aucun indice pour reconnoître la ſincérité de cette réſolution; or n'eſt-ce pas une honte pour un garçon bien né comme toi, Paulin, que l'on ne faſſe pas plus de cas de tes paroles, que de celles d'un menteur déclaré?

PAULIN.

O mon papa, vous me faites sentir bien vivement ma faute.

M. DE PALMY.

Je suis charmé que tu la reconnoisses afin de t'en préserver à l'avenir. Lorsque tu auras acquis la réputation d'être fidèle à tes engagemens, alors on fera pour ta simple promesse ce que l'on feroit pour la chose elle-même, & je me ferai honneur d'être ton père. Mais si tu continues de te faire un jeu de ta parole, on ne voudra plus se fier à tes protestations, même les plus solennelles, & moi je rougirai de te compter au nombre de mes enfans.

PAULIN.

O mon papa, de quel malheur vous me menacez !

M. DE PALMY.

Il ne tient qu'à toi de le prévenir.

PAULIN.

Oui, c'en est fait, mon papa, ma première promesse est de me corriger; & je veux vous montrer en tenant celle-ci, combien je serai désormais fidèle à toutes les autres.

L'UTILE AVANT L'AGRÉABLE.

Mde. DE VERTEUIL, HENRIETTE, sa fille aînée.

Mde. DE VERTEUIL.

EH BIEN, Henriette, es-tu contente de la promenade que tu viens de faire à la foire avec ta cousine & ta bonne?

HENRIETTE.

Oui, maman, nous avons eu beaucoup de plaisir. Nous avons vu des boutiques fort brillantes, & de très-jolies illuminations. Je ne pourrois jamais vous dire combien il y avoit de belles poupées. Ma cousine Lucie ne pouvoit se rassasier de les voir. Elle sautoit de joie à chaque pas.

Mde. DE VERTEUIL.

Vous avez fait sans doute de belles emplettes. Ton papa t'avoit donné de l'argent pour avoir bien appris tes leçons. Voyons, qu'est-ce que tu apportes?

HENRIETTE.

Maman, je n'ai apporté qu'une petite bonbonière de bergamote pour ma sœur.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu as donc mieux aimé garder ton argent que de le dépenser? Ton papa, cependant, ne te l'avoit donné que pour en faire usage.

HENRIETTE.

Aussi m'en suis-je servie, ma chère maman. Je n'ai plus rien de reste.

Mde. DE VERTEUIL.

Qu'en as-tu donc fait?

HENRIETTE.

Je vais vous conter tout cela. Nous étions occupées, ma cousine & moi, à regarder une jolie boutique. Il y avoit tout près de nous une pauvre femme. Elle avoit un petit garçon sur l'un de ses bras, & elle tenoit une petite fille par la main. O ma chère maman, ils étoient tous les deux si jolis! le petit garçon avançoit son corps & étendoit ses petites mains

pour atteindre les joujoux qu'il voyoit ; puis il pleuroit de ne pouvoir les saisir.

Je me suis alors avancée vers sa mère, & je lui ai dit : Eh bien, la bonne femme, est-ce que vous n'achetez rien pour vos enfans ? il y a ici tant de choses qui leur feroient plaisir ! & il me semble qu'ils en auroient bonne envie.

Ah, ma chère petite Demoiselle, m'a-t-elle répondu, comment acheterois-je des joujoux pour mes enfans ? Je serois bien contente d'avoir toujours du pain à leur donner. Je ne suis pas venue ici pour leur faire des présens. C'est ma pauvre Louison qui m'a tant pressée de la mener à la Foire, que je n'ai pu la refuser. J'ai pensé que la vue n'en coûtoit rien ; & c'étoit bien le moins que je pusse faire que de leur procurer ce plaisir, puisque je ne suis pas en état de leur en procurer d'autres. Il faut que je travaille toute la journée, pour leur donner de tems en tems un morceau de pain, avec un peu de lait, ou une mauvaise soupe à midi & autant le soir.

Oh j'en ſuis bien fâchée, ai-je dit à la bonne femme. Mais voulez-vous nous permettre de leur acheter quelque choſe? Tenez, voici une poupée que je puis donner à votre fille.

Et moi, a dit Lucie, je puis donner un carroſſe ou un tambour au petit garçon.

Les pauvres enfans treſſailloient de joie. Mais leur mère nous a répondu: Ah, mes braves Demoiſelles, cela eſt trop beau pour eux. Puiſque vous voulez leur faire du bien, voyez, voici l'hiver; & mon petit garçon n'a pas de bas aux jambes. Il faut que je les couvre de mon tablier. Pour la pauvre Louiſon, elle n'a plus que cette camiſole qui eſt près de tomber en lambeaux.

Oh, s'il ne tient qu'à cela, lui ai-je repliqué, laiſſez-nous faire. Je me ſuis alors adreſſée au maître de la boutique, & je lui ai demandé s'il pourroit nous vendre des bas & des camiſoles. Il s'eſt mis à ſourire d'un air dédaigneux, & il m'a répondu: Non, Mademoiſelle, je ne vends pas de ces guenilles. Je vous conſeille d'employer mieux votre argent.

Comment donc faire, ai-je dit à Nanette ?

Oh, n'en soyez pas en peine, m'a-t-elle répondu. Je sais une boutique où nous trouverons tout ce qu'il nous faut.

Allons, Nanette, allons, s'est écrié Lucie.

Et moi, j'ai dit au marchand : Monsieur, s'il nous reste quelque chose, nous achèterons des bonbons & des joujoux, mais ce ne sera pas des vôtres, puisque vous avez voulu nous détourner de faire du bien à ces pauvres enfans.

Nous avons alors couru vers la boutique où Nanette nous a conduites. Là, nous avons acheté deux paires de bas & une bonne camisole que nous avons données à la pauvre femme.

Ce n'est pas tout, lui ai-je dit. A présent avez-vous du pain pour ce soir ?

Oh oui, ma chère Demoiselle, m'a-t-elle répondu, j'en ai pour la journée. Mais celui de demain, je ne sais guère où le prendre.

Allons, Nanette, ai-je repris,

voyons s'il demeure près d'ici un boulanger. Tiens, voilà de l'argent pour aller acheter quelques pains mollets à la pauvre femme.

Oh non, je vous prie, Mademoiselle, a répondu celle-ci, du pain de seigle, si vous le voulez bien. C'est assez bon pour nous; & nous en aurons davantage pour le même argent.

Je sais ce qu'il vous faut, a dit Nanette, & j'y pourvoirai.

Elle est aussi-tôt allée chez le boulanger, après nous avoir recommandées à la maîtresse de la boutique où nous étions. Elle n'a pas tardé à revenir avec un grand pain sous le bras. Elle l'a donné à la pauvre femme qui l'a pris dans son tablier, & s'est mise à pleurer. Ah, maman, nous pleurions aussi, ma cousine Lucie & moi, & je ne sais guère à quel propos, car nous étions si joyeuses!

Cependant les pauvres enfans regardoient toujours du côté de la première boutique; & ils ne paroissoient pas aussi contens que leur mère.

Lucie s'en est apperçue, & elle m'a dit: Je serois fâchée que les pauvres petits eussent quelque chose à regret-

ter. J'ai encore un peu d'argent de reste, & je leur acheterai un pain d'épice à chacun.

Et moi, ai-je ajouté, je leur acheterai à chacun une petite poupée.

Nous sommes allées à une autre boutique, où j'ai commencé par acheter cette petite bonbonnière pour ma sœur. Puis nous avons donné à chacun des petits enfans son pain d'épice & sa poupée. Oh, il auroit fallu voir comme ils ont alors paru joyeux. C'étoit un plaisir de les regarder. La petite fille me mangeoit les mains de baisers; & la bonne femme s'est retirée, après nous avoir donné mille bénédictions.

Mde. DE VERTEUIL.

Je ne te demande pas si tu étois alors bien aise toi-même.

HENRIETTE.

Ah, maman, nous les avons un peu suivi des yeux. Si vous aviez vu avec quel plaisir les enfans grignottoient leur pain d'épice, & comme ils caressoient leur poupée! le petit garçon sur-tout, il bondissoit de joie sur les bras de sa mère. J'étois fâchée de

ne leur avoir pas acheté une plus grande quantité de pain d'épice & de joujoux, au lieu de leurs bas & de leur camisole, car ils n'avoient pas l'air de s'en soucier.

Mde. DE VERTEUIL.

Heureusement leur mère a pensé plus prudemment qu'eux & que toi. Car, dis-moi, Henriette, si tu avois bien faim, & que je te donnasse un charriot pour aller courir dans la grande allée, au lieu de te donner quelque chose à manger, serois-tu bien contente ?

HENRIETTE.

Non certes, maman. J'aimerois mieux pour le moment un morceau de pain sec que le plus beau charriot.

Mde. DE VERTEUIL.

Je le crois aussi. Et si, pendant l'hiver, tu étois obligée de rester dans une chambre sans feu, sans bas aux jambes & sans camisole, & que je te donnâsse au lieu de tout cela une belle poupée pour jouer, ne serois-tu pas bientôt réduite à pleurer de froid ? Et ne donnerois-tu pas ta poupée

pour le moindre vêtement qui pourroit te réchauffer ?

HENRIETTE.

Oui, sans doute.

Mde. DE VERTEUIL.

Eh bien, il en auroit été de même des petits malheureux, lorsqu'ils seroient rentrés dans leur cabane, & qu'ils auroient eu bien faim.

HENRIETTE.

Mais, maman, ils auroient alors pu manger leur pain d'épice.

Mde. DE VERTEUIL.

Oui, ma fille. Mais s'ils en avoient mangé assez pour appaiser leur faim, ils en auroient été malades. Cela t'auroit fait sûrement de la peine.

HENRIETTE.

Oh oui vraiment.

Mde. DE VERTEUIL.

Et tous les joujoux que tu leur aurois donnés de plus, les auroient-ils garantis du froid pendant l'hiver ?

HENRIETTE.

Hélas ! non, j'en conviens.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu vois donc que leur mère étoit bien plus avisée, en demandant pour eux du pain, une camisole & des bas. Au reste, ma chère fille, je ne puis m'empêcher de te dire combien je suis satisfaite de l'emploi que tu as fait de ton argent. Je ne manquerai pas d'en instruire ton père, qui sûrement t'en aimera davantage ainsi que moi-même.

HENRIETTE.

Oh tant mieux, maman, c'est ce que je desire le plus.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu t'es privée de ce que tu aurois pu acheter pour toi-même afin de faire du bien à des malheureux, & pouvoir offrir un petit cadeau à ta sœur : voilà un beau jour de foire pour toi.

LA PROPRIÉTÉ, OU LE TIEN ET LE MIEN.

Mr. DE VERTEUIL, ADRIEN, ſon fils, une petite fille.

ADRIEN.

VOYEZ, mon papa, les jolies fleurs. Je vais en cueillir.

M. DE VERTEUIL.

Non, s'il te plaît, Adrien, ne t'aviſe pas d'y toucher.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, mon papa, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

C'eſt que ces fleurs ne ſont pas à toi. Elles appartiennent au jardinier qui demeure là-bas dans cette petite cabane.

ADRIEN.

O mon papa, rien que deux ou trois ſeulement.

M. DE VERTEUIL.

Pas une seule. Ne te souviens-tu pas, mon fils, que tu vins te plaindre l'autre jour, de ce que ta sœur avoit arraché tes laitues pour semer à la place du rézéda ?

ADRIEN.

Eh, mon papa, n'avois-je pas raison ? J'avois pris tant de peine pour faire venir mes laitues.

M. DE VERTEUIL.

Qu'avois-tu donc fait pour cela ?

ADRIEN.

Vous le savez bien, puisque vous m'avez vu faire mon jardin. C'étoit un petit coin de terre plein de mauvaises herbes & de cailloux. J'avois passé trois jours entiers à enlever les racines & les pierres, & à nettoyer la place avec mon rateau. Je l'avois bêchée à plus d'un pied de profondeur. J'avois mis du fumier dans la terre, j'y avois tracé des sillons. J'y avois ensuite transplanté des laitues que j'allois arroser le soir & le matin. Vous savez avec quel soin j'arrachois les mauvaises herbes qui poussoient,

Et lorſque mes laitues groſſiſſoient à vue d'œil, lorſque j'eſpérois vous en préſenter bientôt une ſalade, voilà ma ſœur qui vient les arracher toutes, les unes après les autres, pour mettre à la place du rézéda, ſous prétexte qu'il a une meilleure odeur. Que dites-vous de ſa belle entrepriſe?

M. DE VERTEUIL.

Je dis que c'étoit fort mal de ſa part, puiſque c'étoit ton jardin, que tu avois pris tant de peine à défricher.

ADRIEN.

Devoit-elle me faire perdre ainſi, pour une légère fantaiſie, tout le fruit de mes travaux?

M. DE VERTEUIL.

Non, ſans doute. Mais ſais-tu bien, mon fils, que le tort que t'a cauſé ta ſœur, en arrachant tes laitues, n'eſt rien en comparaiſon de celui que tu cauſerois au jardinier, ſi tu allois arracher ſes fleurs?

ADRIEN.

Comment donc, mon papa, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

C'eſt que le jardinier a pris encore plus de peine pour entretenir ſon jardin, que tu n'en avois pris pour défricher le tien.

ADRIEN.

Quelle peine avoit-il donc pris, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Je vais te le dire. L'automne dernier, il a nettoyé toutes ſes couches. Il a répandu du terreau bien gras, & il y a planté autant d'oignons que tu vois maintenant de gerbes de fleurs. Tu ſais bien ces oignons que ta mère a mis dans des carafes ſur ſa cheminée?

ADRIEN.

Effectivement, mon papa. Ces fleurs ſont préciſément les mêmes que celles de maman.

M. DE VERTEUIL.

Oui, mais il en a coûté bien plus de ſoins au pauvre jardinier pour les faire venir. Je ne t'ai dit encore que la moitié de ſon travail. Après avoir mis ſes oignons dans la terre, il a fallu

les recouvrir de fumier pour les garantir du froid, & y établir encore des paillassons qui les défendissent de la gelée. C'est ainsi qu'il a tenu ses couches pendant tout l'hiver. Ensuite aux approches du printems, lorsque les grands froids ont cessé, il lui a fallu découvrir par degrés ses fleurs, & les arroser avec soin quand le tems n'a pas été assez humide. Combien de nouvelles peines elles lui ont coûté, jusqu'à ce qu'elles soient devenues aussi grandes que tu les vois! Maintenant si tu en allois arracher une & moi une autre, si tous ceux qui en ont envie alloient de même en arracher, toutes les peines de ce brave homme ne seroient-elles pas perdues? & n'auroit-il pas un aussi juste sujet de se plaindre de nous, que tu en avois l'autre jour de te plaindre de ta sœur?

ADRIEN.

Oui, mon papa, cela est vrai. Mais que fait cet homme de toutes ses fleurs? il en a tant & tant! Il ne peut pas les manger, comme nous aurions mangé nos laitues.

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami, mais il les cueille pour les aller vendre à la ville. Par ce moyen il se procure de l'argent; & tu sais qu'il en faut avoir pour se loger & pour se nourrir. Plus il sort de fleurs de son jardin, plus il entre d'argent dans sa bourse. Tu comprens cela de toi-même?

ADRIEN.

Oui, mon papa, je l'entends à merveille. Mais Louis, notre jardinier, ne se plaint pas lorsque vous allez cueillir pour nous des fleurs dans le jardin. Cependant j'ai vu qu'il prenoit bien de la peine à les cultiver. Hier encore, il vint avec sa femme & tous ses enfans pour enlever les mauvaises herbes, parce que, disoit-il, les fleurs en deviendroient plus hautes & plus belles.

M. DE VERTEUIL.

Cela est vrai, aussi. Mais veux-tu que je t'en fasse sentir la différence?

ADRIEN.

Je vous en serois bien obligé, mon papa.

M. DE

M. DE VERTEUIL.

Si mes affaires me le permettoient, je planterois & je cultiverois moi-même les arbres & les fleurs de mon jardin. C'eſt une occupation agréable, & qui procure un exercice fort ſalutaire, lorſqu'on y eſt accoutumé. Mais le plus ſouvent je ſuis occupé d'affaires beaucoup plus importantes. C'eſt pourquoi j'ai fait venir le jardinier Louis, & je lui ai dit: Mon ami, je n'ai pas le tems de faire tout ce qu'il faudroit dans mon jardin pour le tenir en bon rapport. Si vous voulez vous en charger à ma place, & venir faire tous les travaux qui feront néceſſaires, je vous donnerai cent écus par an. Moyennant cette ſomme que vous aurez pour vos peines, toutes les fleurs & tous les fruits qui viendront dans mon jardin feront à moi. Je le veux bien, Monſieur, a répondu Louis, c'eſt une affaire arrangée. Depuis cet accord, Louis eſt venu chaque jour dans mon jardin, pour y faire l'ouvrage néceſſaire, pour y planter, ſemer, ratiſſer, & tenir tout en bon état. Cependant, en vertu de notre marché, les fruits

& les fleurs m'appartiennent au moïen des cent écus que je donne à Louis pour son travail ; mais ni toi, ni moi, ni personne, n'avons rien donné à ce jardinier-ci pour ses soins. Il cultive ce jardin à son profit. Ainsi personne ne peut l'en frustrer, en venant cueillir les fleurs qu'il a fait naître.

ADRIEN.

Oui, mon papa, vous avez raison. Mais si nous lui donnions de l'argent pour avoir de ses fleurs?

M. DE VERTEUIL.

Alors, il nous en céderoit volontiers.

ADRIEN.

Eh bien, je vous prie, achetons-lui-en quelques-unes. Il me reste une pièce de six sols que je peux y dépenser.

M. DE VERTEUIL.

Tu n'en auras pas beaucoup pour six sols. La saison n'est pas encore bien avancée. Les fleurs sont rares, & par conséquent d'un grand prix. Cependant allons à sa cabane pour lui en parler.

ADRIEN.

Allons, allons, mon papa.

M. DE VERTEUIL, (*en marchant.*)

Sa porte me paroît bien fermée. Je crains qu'il ne soit sorti. Vas-y frapper.

(*Adrien court frapper à la porte. Personne ne répond. Il revient.*)

M. DE VERTEUIL.

Il sera sûrement allé vendre ses fleurs à la ville. Nous lui en acheterons une autre fois.

ADRIEN.

Je suis bien fâché de ne pouvoir pas porter un joli bouquet à maman.

M. DE VERTEUIL.

Puisque tu as cette bonne pensée, je puis te procurer d'autres fleurs qui ne sont pas aussi rares, mais qui ne laissent pas d'être fort jolies.

ADRIEN.

Où donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Là bas, dans cette bruyère Nous y trouverons des fleurs sauvages que

personne n'a semées ni plantées, mais qui viennent d'elles-mêmes sur d'anciennes tiges, ou qui sont provenues de graines tombées des fleurs de l'année dernière.

ADRIEN.

Oh, c'est à merveille, mon papa. Voulez-vous bien m'y conduire?

M. DE VERTEUIL.

Avec grand plaisir, mon cher fils.

(Ils vont dans la bruyère.)

LA PROPRIÉTE, OU LE TIEN ET LE MIEN.

ADRIEN.

Oh, voyez donc, je vous prie, combien de jolies petites fleurs! Puis-je les cueillir?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon ami, tu le peux sans craindre de faire le moindre tort à personne.

(Adrien se met à cueillir des fleurs.)

ADRIEN.

O mon papa, voyez combien j'en ai déja cueilli. Elles ne peuvent plus tenir dans ma main. J'ai peur de les gâter.

M. DE VERTEUIL.

N'as-tu donc rien pour les mettre?

ADRIEN.

Mais non, je ne sais guère.......... Oh, je n'y pensois pas. Mon chapeau sera fort bon.

M. DE VERTEUIL.

Sans doute, le tems est assez doux pour avoir la tête découverte.

(Adrien met dans son chapeau les fleurs qu'il tenoit à la main, & continue d'en cueillir.)

ADRIEN.

O mon papa ! voici deux œufs que je trouve dans un panier. Je vais m'en saisir.

(Il pose son chapeau près du panier, & court vers son père, avec un œuf dans chaque main.)

M. DE VERTEUIL.

Que fais-tu donc, Adrien? ces œufs ne ſont pas à toi pour les prendre. Ils appartiennent à quelqu'un, car ils ne ſont pas venus d'eux-mêmes dans le panier.

(Une petite fille ſort du milieu de la bruyère où elle étoit cachée, & voyant les œufs dans la main d'Adrien, elle court au chapeau qu'elle emporte avec les fleurs, en criant :)

Mon petit Monſieur, ces œufs ſont à moi. Si vous ne voulez pas me les rendre, je ne vous rendrai pas votre chapeau.

(Adrien quitte ſon pere pour courir après la petite fille. Il fait un faux pas, tombe ſur les œufs & les caſſe. Il ſe relève & crie à la petite fille :)

Comment donc, petite voleuſe! veux-tu bien me rendre mes fleurs? J'ai pris la peine de les cueillir. Elles m'appartiennent.

LA PETITE FILLE.

Et moi auſſi, j'ai pris la peine de chercher ces œufs de vanneau que vous m'avez pris. Ils ſont bien à moi.

Je veux les ravoir, ou vous n'aurez ni votre chapeau, ni vos fleurs.

ADRIEN.

Comment veux-tu que je te rende tes œufs? je viens de les casser sans le vouloir.

LA PETITE FILLE.

Eh bien, en ce cas, il faut me les payer ce que je les aurois vendus à la ville.

ADRIEN.

(*A son père qui s'est approché dans l'intervalle.*)

L'entendez-vous, mon papa? Elle veut garder mes fleurs & mon chapeau.

M. DE VERTEUIL.

Que veux-tu que je te dise, Adrien? Pourquoi as-tu cassé ses œufs? Elle a pris la peine de les chercher pour les aller vendre. Il n'est pas juste que tu lui fasses perdre sa peine. Dis-moi, ma chère enfant, combien les aurois-tu vendus?

LA PETITE FILLE.

Trois sols la pièce, Monsieur, c'est le prix courant.

M. DE VERTEUIL, (*à Adrien.*)

Tu vois, mon fils, que tu as fait tort de six sols à cette petite fille? Il faut que tu lui donnes la pièce que tu voulois donner tout-à-l'heure au jardinier pour avoir un bouquet. (*A la petite fille.*) Ne lui rendras-tu pas, à ce prix, son chapeau & ses fleurs?

LA PETITE FILLE.

Oui bien, Monsieur, je ne demande pas mieux.

M. DE VERTEUIL.

En ce cas, vous voilà tous deux hors de procès.

ADRIEN.

Oui, mon papa, mais j'y perds mes six sols.

M. DE VERTEUIL.

Tu le mérites. Pourquoi toucher à ce qui ne t'appartient pas? Tu pouvois cueillir ici des fleurs, parce que ce champ n'appartient à personne en particulier, & que les fleurs y viennent naturellement sans que personne ait pris soin de les cultiver. Mais tu devois bien comprendre que les œufs

ne ſe trouvoient pas dans le panier ſans que perſonne les y eût mis. Cette petite fille a couru long-tems dans la bruyère pour les chercher. Tu n'as pas le droit de t'emparer du fruit de ſes peines. Ainſi donc il faut lui rendre ſon bien ; & comme tu ne peux pas le rendre en nature, il faut lui en donner la valeur en argent. Cette valeur eſt juſtement ta pièce de ſix ſols. Voilà, mon ami, le ſeul parti qui te reſte à prendre. Autrement la petite fille peut juſtement retenir tes fleurs & ton chapeau, juſqu'à ce que tu l'ayes ſatisfaite.

ADRIEN.

Oui, mon papa, je ſens la juſtice de votre jugement. Tiens, ma chère amie, voici mes ſix ſols. Ils ſont à toi.

LA PETITE FILLE

(*En lui rendant ſon chapeau & ſes fleurs.*)

Tenez, mon petit Monſieur, voilà auſſi ce qui vous appartient.

M. DE VERTEUIL.

Allons, mon fils, il eſt tems de nous retirer. Si tu veux m'en croire,

tu te garderas désormais de toucher à ce que tu trouveras, sans savoir auparavant s'il n'appartient à personne. Tu vois que l'on risque d'y perdre son chapeau ou ses pièces de six sols.

ADRIEN.

Oui, mon papa, c'est une bonne leçon, je vous assure; & me voilà devenu sage pour l'avenir.

LES CHATS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

ADRIEN.

MON cher papa, n'est-ce pas une souris que le chat tient entre ses pattes ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon fils, c'est un ennemi dont il vient de nous délivrer. Les souris & les rats font un grand dégât dans une maison, en rongeant les tapis & les meubles. Nous ne pourrions guère les attraper nous-mêmes;

parce qu'ils ſont plus agiles que nous ; & le chat nous rend un grand ſervice en les détruiſant.

ADRIEN.

Je crois qu'il ne ſonge guère à nous lorſqu'il les attrape. Il ne penſe qu'au plaiſir qu'il aura de les manger.

M. DE VERTEUIL.

Tu as raiſon. Cependant ce ſervice ne nous en eſt pas moins utile. Le chat eſt d'ailleurs un joli animal. Il n'eſt pas auſſi careſſant que le chien ; il eſt même d'un naturel un peu ſauvage : mais il eſt aſſez patient pour reſter une heure entière immobile au guet d'une ſouris, juſqu'à ce qu'il la voye paroître. Il ſait auſſi ſe poſter toujours avec tant d'avantage, que d'un ſeul bond il puiſſe ſauter ſur ſon ennemi & le ſaiſir. N'as-tu jamais vu dans le jardin notre chat ſe tenir au guet pour attraper des oiſeaux ?

ADRIEN.

Oui, mon papa ; mais alors je le chaſſe & je lui dit : Va-t-en, Minet,

je ne veux pas que tu prennes les jolis oiſeaux.

M. DE VERTEUIL.

C'eſt fort bien fait. Le chat n'eſt au logis que pour prendre les ſouris & lès rats. Les oiſeaux ont un ſi joli ramage, & font tant de plaiſir dans un jardin ! il ne faut pas que les chats les mangent.

ADRIEN.

Et puis Minet n'eſt pas à plaindre. Je prends moi-même le ſoin de le bien nourrir.

M. DE VERTEUIL.

En effet, j'ai ſouvent obſervé qu'il va s'adreſſer à toi de préférence pour avoir quelque choſe à manger.

ADRIEN.

O mon papa, il eſt ſi gentil ! & pour ſon adreſſe, elle eſt incroyable. Lorſqu'il ſaute ſur une table où il y a des carafes, des bouteilles, des verres & des ſalières, pourvu qu'on ne lui faſſe pas de peur, ou qu'on ne le chaſſe pas bruſquement, il court au milieu de tout cela ſans jamais rien caſſer.

M. DE VERTEUIL.

Il eſt vrai. Je ne connois point d'animal plus ſouple. Mais croirois-tu que j'ai vu un chat boire du lait dans un vaſe où il ne pouvoit pas fourer le muſeau ?

ADRIEN.

Apparemment qu'il prit le parti de le renverſer ?

M. DE VERTEUIL.

Non, non, il fit encore mieux.

ADRIEN.

Et comment donc, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

Lorſqu'il vit qu'il ne pouvoit pas faire entrer ſa tête dans le cou du vaſe, ni atteindre avec ſa langue juſqu'au lait pour le lapper, il plongea dans le vaſe une de ſes pattes qu'il retira auſſitôt pour la lécher, & il continua cet exercice, juſqu'à ce qu'il eût entiérement appaiſé ſa ſoif.

ADRIEN.

Si le renard du bon La Fontaine s'étoit aviſé de cet expédient, il auroit bien attrapé la cicogne.

M. DE VERTEUIL.

Oui, tu as raiſon.

ADRIEN.

Voilà donc, malgré le proverbe, un chat plus fin qu'un renard. Oh, tenez, mon papa, quand le lait auroit été pour mon déjeûner, j'aurois pardonné un ſi bon tour à Minet en faveur de ſon induſtrie.

LES ÉGARDS
DUS A NOS SERVITEURS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, ſon fils, une petite fille & ſa mère.

ADRIEN.

VOYEZ, je vous prie, mon papa. Voici une pomme de terre ſur le chemin. En voici encore une. En voilà bien d'autres encore.

M. DE VERTEUIL.

Il eſt vrai. Qui peut donc les avoir perdues ?

ADRIEN.

Je ne sais. Je ne vois personne autour de nous.

M. DE VERTEUIL.

Ni moi non plus. C'est dommage. Si nous pouvions rencontrer celui qui les a perdues, nous les ramasserions pour les lui rendre, ou du moins nous pourrions l'avertir qu'elles sont tombées.

ADRIEN.

Elles se perdront ici. Voulez-vous que je les ramasse, mon papa? nous les emporterons à la cuisine.

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami, elles ne sont pas à nous. Si leur véritable maître ne vient pas les chercher, il ne manquera pas de passer ici de pauvres gens à qui cette rencontre fera plaisir, & qui les ramasseront pour leur souper.

ADRIEN.

Venez, venez, je vous prie, & regardez de ce côté, mon papa. Derrière ce buisson j'apperçois une petite fille. Oh, elle pleure, la pauvre

enfant. C'eſt elle ſûrement qui aura perdu les pommes de terre.

M. DE VERTEUIL

(*S'avançant vers la petite fille.*)

Qu'eſt-ce donc, ma chère amie, qu'as-tu à pleurer ?

LA PETITE FILLE.

Hélas, Monſieur, mon maître m'a envoyé ce matin à la ville pour acheter des pommes de terre; tenez, voyez ce ſac tout plein, (*montrant un ſac qui eſt à terre auprès d'elle.*) Mais la charge eſt trop peſante pour que je puiſſe la porter. Je ſuis ſi laſſe que je ne peux plus faire un pas. Je ne ſais guère comment j'arriverai à la maiſon.

M. DE VERTEUIL.

Qui eſt donc ton maître, & où demeure-t-il ?

LA PETITE FILLE.

Mon maître s'appelle Bertrand. Il eſt marchand fruitier. Voyez-vous là-bas, là-bas, ces grands arbres? c'eſt-là qu'il demeure. Il me fait bien gagner les trente ſols qu'il me donne

par femaine. Ah, comme il va me battre!

(*Elle se met à pleurer & à sangloter.*)

M. DE VERTEUIL.

Ne pleure pas, ma chère enfant, cela ne fert à rien. Nous allons voir fi nous pourrons te tirer d'affaire. Mais, dis-moi, nous avons trouvé tant de pommes de terre fur le chemin. Sont-elles à toi?

LA PETITE FILLE.

Oui, Monfieur.

M. DE VERTEUIL.

Eft-ce que tu les aurois jetées?

LA PETITE FILLE.

Il n'eft que trop vrai. Le fac étoit fi pefant! J'ai jeté un peu de ma charge pour la rendre plus légère. Hélas! cela ne m'a pas fervi de beaucoup.

M. DE VERTEUIL.

Mais, mon enfant, cela n'eft pas bien. Ces pommes de terre n'étoient pas à toi. Elles font à ton maître, qui a donné fon argent pour les avoir; & tu ne devois pas jetter le

bien de ton maître. Vas les ramaſſer, & tu viendras les remettre dans le ſac. Nous verrons enſuite, mon fils & moi, de quelle manière nous pourrons te ſecourir.

(*La petite fille ſe lève en ſoupirant.*)

ADRIEN.

Mon papa, elle eſt bien fatiguée. Voulez-vous me permettre de lui aider ?

M. DE VERTEUIL.

Très-volontiers, mon fils. C'eſt un bon ſervice à lui rendre. En attendant, je reſterai près du ſac.

(*Adrien & la petite fille vont enſemble & ramaſſent les pommes de terre.*)

ADRIEN, (*revenant le premier.*)

Mon papa, voici toutes celles qui peuvent tenir dans mon mouchoir. Faut-il que je les remette dans le ſac ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon fils.

(*La petite fille remet auſſi dans le ſac les pommes de terre qu'elle rapporte dans ſon tablier.*)

LA PETITE FILLE.

Comment ferai-je maintenant pour me charger de tout ce poids ?

ADRIEN.

Oh, mon papa, si j'avois ici mon chariot, nous pourrions y mettre le sac, & j'aiderois la petite fille à le tirer.

M. DE VERTEUIL.

Ce seroit un fort bon moyen. Mais ton chariot est à la maison.

ADRIEN.

Oui, mon papa. Voilà ce qui me fâche. (*Il veut prendre le sac.*) Oh, qu'il est pesant! Je ne peux seulement pas le soulever.

M. DE VERTEUIL.

Je le crois bien. La petite fille est plus grande que toi, & à peine peut-elle le porter. Mais moi, je puis m'en charger aisément. Je vais le prendre sur mes épaules ; & nous irons avec la petite fille.

LA PETITE FILLE.

Oh, Monsieur, le porter vous-même ! Vous avez trop de bonté.

M. DE VERTEUIL.

Laiſſe-moi faire. (*Il prend le ſac.*) Allons, mon enfant, marche devant nous, & montre-nous le chemin.

(*Ils ſont enſemble quelques pas.*)

LA PETITE FILLE.

Ah, Monſieur, je ſuit perdue. Voici ma mère qui vient. Elle va me gronder & me battre peut-être.

M. DE VERTEUIL.

Non, non, mon enfant, ſois tranquille. Je vais tâcher de l'appaiſer.

LA MERE.

Eh bien, petite fille, qu'eſt-ce donc? Pourquoi tarder ſi long-tems à revenir? Ton maître eſt bien en colère contre toi. Il dit que tu es une pareſſeuſe, & que tu t'amuſes à baguenauder. Je vais t'apprendre à perdre ton tems. Où ſont les pommes de terre que tu es allé acheter? Eſt-ce que tu n'en as pas?

LA PETITE FILLE.

Pardonnez-moi, ma mère, j'en ai; & voilà ce brave Monſieur....

LA MERE.

Eh bien, que veux-tu dire ?

M. DE VERTEUIL.

Ma bonne amie, ne grondez pas votre fille. Elle n'eſt pas coupable. Eſt-ce un fardeau ſi lourd qu'il faut donner à porter à un enfant? Nous l'avons trouvée ici près qui ſe déſoloit. Elle étoit ſi laſſe qu'elle ne pouvoit plus faire un pas. Alors j'ai pris ſon ſac, & je lui ai dit que je le porterois pour elle.

LA MERE.

Quoi, mon cher Monſieur, vous avez pu avoir tant de bonté ?

(*Elle prend le ſac & le charge ſur ſa tête.*)

M. DE VERTEUIL.

Et pourquoi non, ma bonne amie? Ne ſommes-nous pas tous dans ce monde pour nous aider les uns les autres? Aurois-je dû laiſſer cette petite fille pleurer de douleur, ſans lui tendre la main pour la ſecourir? Je vous le demande à vous-même, n'aurois-je pas été bien méchant ?

LA MERE.

Ah, Monſieur, que je vous ai d'obligations ! Il eſt bien vrai que ſon maître eſt un peu dur, & qu'il demande trop d'un enfant. Ce ſac eſt ſûrement trop peſant pour elle. Il n'y a pas de reproche à lui faire. Conſole-toi, ma pauvre Madelon. Tu ne retourneras plus chez ton maître. Je te placerai chez un autre qui ſera plus compatiſſant. Remercie bien ce brave Monſieur, pour t'avoir ſi bonnement ſecourue. Tu peux retourner tout droit à la maiſon. Je vais porter les pommes de terre chez M. Bertrand, & lui dire que tu n'es plus à ſon ſervice.

M. DE VERTEUIL.

Oui, ma bonne amie, cherchez pour votre fille un maître plus ſenſible & plus raiſonnable. Ceux qui ne ſavent pas ménager les gens qui les ſervent, & qui, ſans pitié, leur impoſent un travail au-deſſus de leurs forces, méritent de s'en voir abandonnés.

LE VOL.

Mde. DE LIMEUIL, MAXIMIN, son fils, MINETTE, sa nièce.

MINETTE, (*en entrant.*)

BONJOUR, ma chère tante. Bonjour, Maximin.

MAXIMIN, (*froidement.*)

Bonjour, ma cousine.

MINETTE.

Oh, les jolies choses que tu as-là, mon cousin ! Veux-tu que je joue avec toi ?

MAXIMIN.

Non, je te remercie.

(*Il ramasse avec un air d'inquiétude tous ses joujoux.*)

MINETTE.

Oh, mon cher Maximin, je te prie, laisse-les moi regarder. Nous

nous amuſerons bien joliment enſemble. —

MAXIMIN.

Non, Minette, j'en ſuis fâché, mais cela ne ſe peut pas.

(Il met tous ſes joujoux dans un tiroir, le ferme avec précaution, & ſe tient debout devant la commode, en regardant Minette d'un œil ſoupçonneux.)

MINETTE.

Eh bien, mon couſin, pourquoi ne veux-tu pas me laiſſer jouer avec toi ? Cela n'eſt pas joli, au moins. N'eſt-ce pas, ma tante ? Oh dites-lui, je vous prie, de me laiſſer voir un moment ſes joujoux.

Mde. DE LIMEUIL.

Ecoute donc, ma chère nièce, Maximin n'a pas ſi grand tort de ne vouloir pas te laiſſer jouer avec lui. Tu lui pris hier ſa petite clochette.

MINETTE, *(avec embarras.)*

Moi, ma tante ?

Mde. DE LIMEUIL.

Oui, oui, je ſais que tu la pris ſans qu'il s'en apperçût. Je ſais que tu l'emportas

l'emportas chez toi. Et ce matin, au lieu de la lui rendre, lorſqu'il te l'a envoyé demander, tu as répondu au domeſtique que tu ne ſavois ce qu'il vouloit dire.

MINETTE, (*en rougiſſant.*)

Ma chère tante, je vous demande bien excuſe. Je ne le ferai plus; & demain, ſans plus tarder, je rapporterai la clochette.

Mde. DE LIMEUIL.

Je te le conſeille, Minette, autrement je le dirai à ta maman, & tu ſeras ſévèrement punie. C'eſt une choſe épouvantable de prendre ce qui ne nous appartient pas. Sais-tu que c'eſt-là proprement ce qu'on appelle voler? ce qui eſt un des vices les plus honteux.

MINETTE.

Ah, ma chère tante, combien vous me faites rougir!

Mde. DE LIMEUIL.

Il te ſied bien à préſent d'être étonnée de ce que mon fils ne veut plus faire ſociété avec toi. N'eſt-ce pas ta faute? Tu peux en juger toi-même.

Lorſque ta couſine Adélaïde vient me voir, Maximin eſt tout joyeux. Il court à ſa rencontre, il l'embraſſe, il lui prête tous les joujoux qu'elle veut avoir, & ils jouent enſemble toute la ſoirée, tranquilles & contens. Maximin ſait qu'Adélaïde eſt une petite fille bien née, qui rougiroit d'emporter furtivement la moindre choſe de chez un autre. Il n'en eſt pas de même lorſque tu viens ici. Mon fils eſt triſte de te voir arriver. Tous ſes plaiſirs ſont auſſi-tôt interrompus, parce qu'il ſe défie de toi, & qu'il a peur que, ſous prétexte de vouloir joüer avec lui, tu ne détournes ſes joujoux pour les emporter.

MINETTE.

Mais, ma chère tante....

Mde. DE LIMEUIL.

Que pourrois-tu dire? Réponds-moi ſeulement. Te ſouviens-tu du jour où Cécile te déroba les habits de ta poupée?

MINETTE.

Hélas, oui, je me le rappelle. Elle me les prit, parce que ſa poupée, diſoit-elle, avoit perdu les ſiens.

Mde. DE LIMEUIL.

En vérité, voilà une belle raiſon. Et comment fis-tu les autres jours lorſqu'elle venoit jouer avec toi?

MINETTE.

J'avois bien ſoin qu'elle ne touchât pas à mes affaires. Auſſi-tôt que je la voyois manier la moindre choſe, je la lui retirois bien vîte des mains, ou je la ſuivois continuellement des yeux auſſi long-tems qu'elle la tenoit.

Mde DE LIMEUIL.

Et dis-moi, trouvois-tu quelque plaiſir à jouer, avec la crainte de voir diſparoître quelqu'un de tes joujoux? Pouvois-tu avoir un moment de repos, pendant tout le tems que Cécile étoit dans ta chambre?

MINETTE.

Non, certes, ma tante, il faut l'avouer. Je mourois d'inquiétude & d'ennui durant ſa viſite; & je ne me ſentois à mon aiſe que lorſqu'elle s'en étoit allée.

Mde. DE LIMEUIL.

Eh bien, Minette, je te le deman-

de, n'en doit-il pas être de même pour Maximin? Ne doit-il pas être auſſi inquiet ſur ton compte que tu l'étois ſur celui de Cécile? Ne doit-il pas ſe trouver mal à ſon aiſe avec toi, & deſirer que tu te retires? Tu as vu comme à ton arrivée il s'eſt empreſſé de ſerrer tous ſes joujoux. Tu vois maintenant combien il s'ennuie de reſter debout en ſentinelle devant ſa commode, ſans oſer s'en écarter d'un ſeul pas, de peur que tu ne profites de ce moment pour lui emporter encore quelque choſe. Cela eſt-il bien amuſant pour lui?

MINETTE.

Non, ma tante, j'en conviens.

Mde. DE LIMEUIL.

Et ſi tes amies viennent jamais à ſavoir que tu dérobes, ce qui ne peut manquer d'arriver un jour, ne feront-elles pas toutes comme Maximin? En quelqu'endroit que tu ailles, chacun aura ſoin de ſerrer toutes ſes affaires, & de veiller continuellement ſur toi, pour voir ſi tu n'emportes rien. Perſonne ne pourra te ſouffrir dans ſa ſociété. Tous les plaiſirs ceſſeront à ton

arrivée. Tu feras obligée de rester seule dans un coin & de sécher d'ennui. Mais le plus fâcheux encore, c'est que personne n'aura d'estime ni d'amitié pour toi, & que l'on te montrera au doigt dans la rue comme une voleuse.

MINETTE.

Oh ma chère tante, cela ne m'arrivera plus de la vie, je vous assure, & me voilà entiérement corrigée.

Mde. DE LIMEUIL.

Fais-y bien attention à l'avenir. Pour cette fois je ne le dirai pas à ta maman, & je recommanderai à Maximin de n'en parler à aucun de ses camarades.

MINETTE.

Oh oui, mon petit cousin, je t'en prie, ne le dis à personne. Je te rendrai ta clochette, & je te donnerai encore une jolie bourse pour serrer ton argent.

MAXIMIN.

Non, non, je ne veux pas de ta bourse. Rends-moi seulement ma clochette.

Mde. DE L'IMEUIL.

Sois tranquille, Minette. Maximin te gardera le ſecret, dans l'eſpérance que tu ne manqueras pas de te corriger. Mais s'il acceptoit la bourſe que tu lui offres pour acheter ſon ſilence, ce ſeroit alors comme s'il étoit de moitié de ta faute, & je ne l'eſtimerois plus. C'eſt pourquoi je lui fais bon gré de t'avoir refuſée. Mais je te le répète encore, prends bien garde de ne plus te rendre coupable. Si cela t'arrivoit une ſeule fois, je ne pourrois m'empêcher d'en avertir ta maman, & de l'engager même à te punir avec la plus grande rigueur, car je ne voudrois pour rien au monde avoir une voleuſe dans ma famille. Pour toi, Maximin, tu n'as plus rien à craindre maintenant de Minette; & tu peux jouer avec elle en toute ſûreté.

MAXIMIN.

Allons, maman, je le veux bien ſur votre parole. Je ne me défie plus de ma couſine, ſi elle a autant de peur de vous déplaire, que j'en aurois à ſa place.

LE TRAVAIL.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

ADRIEN.

REGARDEZ, mon papa, je vous prie : voilà un bien joli petit enfant que cette femme a dans ses bras. Il ressemble à mon petit frère Alexandre.

M. DE VERTEUIL.

Il est fort joli, vraiment. Vois aussi cette petite fille qui est assise auprès de sa mère. Elle a les plus jolies couleurs du monde.

ADRIEN.

Oui, mon papa, comme Pauline.

M. DE VERTEUIL.

En voilà un autre dans un coin. C'est l'aîné, sans doute. Il travaille avec tant d'ardeur, qu'il ne se détourne pas seulement pour nous regarder.

ADRIEN.

C'est une bonne leçon qu'il me donne.

M. DE VERTEUIL.

Cette femme devroit être bien contente d'avoir de si beaux enfans, & cependant elle a l'air triste.

ADRIEN.

Mon papa, je crois qu'elle pleure.

M. DE VERTEUIL.

Elle pleure en effet. Il faut lui demander ce qu'elle a.

ADRIEN.

Oui, oui, nous saurons peut-être la tirer de peine.

M. DE VERTEUIL.

(*En s'avançant vers la pauvre femme.*)

Bonjour, la bonne femme. Vous avez là de bien jolis enfans.

LA PAUVRE FEMME,

(*En poussant un soupir, & en pressant son fils contre son sein.*)

Oh, Monsieur, je les aime bien aussi.

(*Elle essuye ses larmes qui recommencent à couler.*)

M. DE VERTEUIL.

D'où vient donc que vous êtes si triste ?

LA PAUVRE FEMME.

Hélas, Monſieur ! ces pauvres enfans ont crié tout aujourd'hui pour avoir du pain ; & je n'en ai pas un morceau à leur donner. Mon mari eſt malade depuis trois mois. J'ai dépenſé pour lui tout ce que j'avois. Il m'a fallu vendre tous mes meubles l'un après l'autre. Mon mari ne peut pas bouger de ſon lit, & je ſuis avec ces deux enfans ſur les bras. Celui-ci qui travaille à filer au rouet eſt un brave garçon. Il fait de ſon mieux pour nous gagner quelque choſe. Mais que peut-on faire à ſon âge ? Il eſt trop petit, il n'a encore que ſix ans.

(*Le petit garçon eſſuye ſes yeux du revers de ſa main, & ſe remet au travail avec une nouvelle ardeur.*)

La ſaiſon rigoureuſe eſt prête à venir au milieu de ces embarras. Oh combien j'aurai à ſouffrir tout le long de l'hiver avec mon mari & mes enfans !

(*Elle laiſſe tomber ſa tête ſur ſon fils qu'elle preſſe contre ſon ſein, & commence à ſangloter.*)

ADRIEN.

Oh, mon papa, la pauvre femme, que je la plains ! Maman m'a donné vingt-quatre sols pour les employer comme je voudrois. Me permettez-vous de les donner à cette malheureuse famille ?

M. DE VERTEUIL.

Très-volontiers, mon ami.

ADRIEN, (*sautant de joie.*)

O mon papa, que je vous remercie !

(*Il fouille précipitamment dans sa poche.*)

Tenez, ma bonne amie, prenez ces vingt-quatre sols. Achetez-en du pain, & donnez à vos enfans dequoi manger.

LE PETIT GARÇON,

(*Quittant son rouet & courant baiser la main d'Adrien.*)

Oh grand merci, mon cher petit Monsieur, nous avions tant de faim ! Mon père & ma mère sont si à plaindre !

(*Il retourne aussi-tôt à son ouvrage.*)

ADRIEN, (*les larmes aux yeux.*)

Ah, mon papa, je n'ai rien de plus.

Mais vous, n'auriez-vous pas quelque chose pour ce pauvre enfant?

M. DE VERTEUIL.

Tu m'as donné un trop bon exemple, mon fils, pour que je ne m'empresse pas de le suivre. (*Au petit garçon.*) Viens, mon cher ami, tu es un brave enfant de travailler avec tant d'ardeur pour soulager ton père & ta mère. Sois toujours aussi laborieux, & tu ne manqueras pas de trouver d'honnêtes gens qui te donneront des secours. On aime les enfans diligens : mais pour les enfans paresseux, on n'en prend aucune pitié. Tiens, voilà un écu. Donne-le à ta mère qui vous en achetera du pain. Toutes les semaines nous viendrons vous voir.

LA PAUVRE FEMME.

Je vous remercie mille & mille fois, mon digne Monsieur. Je suis maintenant en état de donner à mon mari quelque chose qui le fortifie.

M. DE VERTEUIL.

Mais, dites-moi, ma bonne amie, avez-vous un bon médecin pour le malade ?

LA PAUVRE FEMME.

Oui, Monſieur, graces au Ciel, j'ai à préſent un très-bon médecin. Il demeure là vis-à-vis. C'eſt un bien digne homme. Depuis trois ſemaines, il vient tous les jours voir mon mari. Je peux dire qu'il en prend ſoin, comme ſi c'étoit un grand ſeigneur. Il ne peut rien faire de plus.

M. DE VERTEUIL.

Je ſuis charmé de ce que vous me dites. Un médecin charitable eſt l'homme le plus utile pour les pauvres. Il peut faire beaucoup de bien autour de lui ſans qu'il lui en coûte. Mais les remèdes, comment les avez-vous?

LA PAUVRE FEMME.

Ce brave homme nous les donne auſſi pour rien.

M. DE VERTEUIL.

Vous m'inſpirez une grande eſtime pour ſes vertus.

LA PAUVRE FEMME.

C'eſt bien dommage qu'il n'ait pas vu mon mari dans le commencement de ſa maladie, il l'auroit déja guéri. Mais il n'y a qu'un mois qu'il eſt venu

loger dans notre voisinage, & ce n'est que par hasard que je l'ai connu.

M. DE VERTEUIL.

Vous n'avez qu'à bien exécuter ce qu'il vous ordonnera. Dans la saison où nous sommes, la santé est quelquefois long-tems à revenir. Il faut avoir du courage & de la patience.

LA PAUVRE FEMME.

Ah, Monsieur, j'espère que je n'en manquerai pas. Depuis que je me connois, je suis accoutumée à attendre & à souffrir.

M. DE VERTEUIL.

Je suis enchanté de vous voir si bien résignée. Je vous souhaite de tout mon cœur un état plus heureux. Nous reviendrons bientôt vous faire notre visite.

LA PAUVRE FEMME.

Vous me trouverez toujours bien reconnoissante de votre bonté.

(*A la petite fille qui est assise auprès d'elle.*)

Lève-toi, Jeannette, va baiser la main à ces bons Messieurs.

ADRIEN (*embrassant Jeannette.*)

Adieu, ma petite amie, adieu mes

enfans, adieu ma bonne femme. (*Il sort avec son père.*)

M. DE VERTEUIL.

Adrien, que dis-tu de ces pauvres malheureux?

ADRIEN.

Je suis bien aise que vous leur ayez aussi donné quelque chose pour les consoler.

M. DE VERTEUIL.

Quand les pauvres veulent travailler, & qu'ils ne le peuvent pas, soit par maladie, soit faute d'ouvrage, il est de notre devoir de les secourir autant que nous le pouvons. Mais lorsqu'ils sont paresseux, c'est leur faute s'ils souffrent. Ils ne méritent aucune pitié, & il faut les laisser pâtir, jusqu'à ce que la misère leur ait donné une bonne leçon. Autrement ils n'en deviennent que plus fainéans, & ils finissent par devenir des scélérats. Mais ce petit garçon qui travailloit au rouet, c'est un brave enfant. As-tu remarqué comme il paroissoit propre sur ses habits?

ADRIEN.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Les enfans doux & diligens ont ordinairement de la propreté. Mais les enfans opiniâtres & pareſſeux ſont toujours en déſordre. Tu vois combien celui-ci m'a intéreſſé. Sois donc, à ſon exemple, patient, laborieux & appliqué, tu verras tout le monde s'intéreſſer en ta faveur.

ADRIEN.

Mais, mon papa, eſt-ce qu'il me faut apprendre à filer au rouet comme ce petit garçon?

M. DE VERTEUIL.

Tous les hommes ne ſont pas deſtinés aux mêmes travaux; je t'en expliquerai un jour la raiſon, lorſque tu ſeras en état de la comprendre. Il ſuffit à préſent que tu t'occupes avec ardeur de ce que je crois néceſſaire pour ton inſtruction. Elle fera un jour le bonheur de ta vie. En attendant, tu auras le plaiſir de m'entendre dire de toi, comme la pauvre femme diſoit tout à l'heure de ſon fils: C'eſt un brave enfant, il fait tout ce qu'il peut pour remplir ſes devoirs. Et alors ne ſeras-tu pas bien joyeux?

ADRIEN.

Oui, mon papa, puiſque vous devez m'en aimer davantage.

LE DANGER DE CRIER POUR RIEN.

Mde. DE VERTEUIL, PAULINE, ſa fille.

Mde. DE VERTEUIL.

QU'EST-CE donc, Pauline? Pourquoi pleurer ſi fort?

PAULINE, (*en ſanglotant.*)

Oh, maman, j'ai voulu prendre un verre d'eau ſur la table, je me ſuis heurté le bras contre cette table, & il m'eſt tombé de l'eau froide ſur le cou.

Mde. DE VERTEUIL, (*d'un ton ironique.*)

Eſt-il bien poſſible?

PAULINE.

Oui, maman, je vous aſſure.

Mde. DE VERTEUIL.

Voilà un terrible malheur. En véri-

té, cela vaut bien la peine de tant crier. N'as-tu pas de honte d'être encore si enfant? Sais-tu d'ailleurs que tu peux te faire infiniment de tort en criant ainsi?

PAULINE.

Et quel tort puis-je donc me faire, maman ?

Mde. DE VERTEUIL.

Je vais te le dire. Lorsqu'un enfant pousse des cris, il est tout naturel de croire qu'il s'est fait beaucoup de mal, ou qu'il est dans quelque danger. Alors on s'empresse de courir à son secours. Mais si tu prends l'habitude de crier sans sujet, & que l'on vienne à s'appercevoir que le plus souvent on prend une peine inutile à courir auprès de toi pour te secourir, on se dira à la fin : Nous aurions de l'occupation toute la journée, si nous avions la bonté de courir toutes les fois que Pauline prend la fantaisie de crier. C'est pourquoi l'on ne viendra jamais à tes cris, parce que l'on pensera toujours que c'est pour une bagatelle que tu fais un pareil vacarme ; & alors il faudra que tu restes sans secours.

PAULINE.

Mais, maman, si j'en avois réellement besoin ?

Mde. DE VERTEUIL.

Et comment veux-tu qu'on le devine ? Dix fois par jour, c'est pour rien que tu cries, comment veux-tu que la onzième fois on puisse justement savoir que c'est alors tout de bon, & que tu as vraiment besoin d'être secourue ? Tu dois par conséquent bien compter que l'on ne fera plus la moindre attention à tes cris, aussi long-tems que tu garderas la mauvaise habitude de crier pour une bagatelle. Il en est tout autrement de ton frère. On sait fort bien qu'il ne crie jamais que lorsqu'il faut absolument qu'on aille auprès de lui. Et de cette manière, lorsqu'il crie, c'est une marque qu'il a véritablement besoin de secours. Mais pour toi, ma fille, on ne doit point s'embarrasser de tes cris. On ne sait jamais ce que cela signifie, si c'est pour une bagatelle, ou pour quelque chose d'essentiel.

PAULINE.

Il est vrai, maman, vous m'en faites bien sentir la raison.

Mde. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je te raconte ce qui eſt arrivé une fois à un petit garçon qui crioit toujours pour rien, & qui faiſoit même encore pis que tu ne fais ?

PAULINE.

Oh voyons, je vous prie, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Ce petit étourdi ſe faiſoit un vilain plaiſir de donner aux autres des inquiétudes par ſes plaintes. A la moindre aventure, il ſe mettoit à pouſſer des cris perçans, comme s'il lui étoit arrivé du mal ; & puis lorſque l'on arrivoit près de lui, on voyoit que c'étoit pour une bagatelle à-peu-près comme ton verre d'eau. Il crioit même ſouvent ſans aucun ſujet, ſeulement pour donner des alarmes aux domeſtiques, les faire accourir à ſes côtés, & ſe moquer d'eux. Tantôt il couroit précipitamment ſur l'eſcalier, & faiſoit tout-à-coup avec les pieds un grand bruit, comme s'il fût tombé, & qu'il eût roulé du haut en bas, tandis qu'il n'avoit fait que ſe coucher doucement à terre. Tantôt il

frappoit un grand coup ſur la table, après s'être barbouillé le viſage de jus de ceriſes, pour avoir l'air de s'être fait un grand trou à la tête & d'être tout en ſang. Dans le commencement, on ne manquoit pas d'accourir auſſitôt à ſes cris. Mais lorſqu'on y eut été trompé un certain nombre de fois, on le laiſſoit frapper des pieds, ſe rouler, pouſſer des cris autant qu'il le vouloit, ſans ſe déranger pour cela. Enfin un jour il arriva qu'il ſe mit en tête de grimper ſur une échelle. L'échelon ſur lequel il mettoit le pied ſe rompit, enſorte qu'il tomba du haut en bas & ſe diſloqua entièrement une jambe. Alors, comme tu le comprends bien, il ſe mit à crier de toutes ſes forces, mais on n'y fit pas plus d'attention qu'à l'ordinaire, parce que l'on ne ſavoit pas que cette fois-ci c'étoit ſérieuſement. Il fut donc obligé de reſter à terre, parce que ſa jambe étant démiſe, il ne pouvoit pas ſe lever; & il ſouffrit des douleurs très-aigües. Enfin par haſard, il vint auprès de lui un domeſtique. Celui-ci vit tout de ſuite à ſa mine que ce n'étoit pas pour rien qu'il crioit

cette fois. Il le prit auſſitôt dans ſes bras, le porta ſur ſon lit, & alla lui chercher un Chirurgien. Mais comme il étoit reſté longtems ſans ſecours, ſa jambe s'étoit conſidérablement enflée; & il ſouffrit infiniment plus qu'il n'auroit ſouffert, ſi l'on étoit allé tout de ſuite à ſon ſecours. Il ne fut même plus poſſible de redreſſer ſa jambe, enſorte qu'il reſta eſtropié toute ſa vie. Par ce malheur, il ſe déshabitua de ſa mauvaiſe coutume, mais un peu trop tard, comme tu le vois.

PAULINE.

C'étoit payer un peu cher ſa faute.

Mde. DE VERTEUIL.

Fais-y donc bien attention, Pauline, & profite de l'exemple de ce petit malheureux, avant qu'il ne t'en arrive autant qu'à lui. Je ſais bien que tu ne cries pas pour nous inquiéter ou nous faire peur; mais ton enfantillage auroit d'auſſi mauvaiſes ſuites que ſa tromperie. On ne peut pas plus ſavoir de toi que de lui, ſi tu cries pour une bagatelle, ou ſi c'eſt vraiment parce que tu as beſoin de

ſecours; & par conſéquent, on te laiſſeroit ainſi que lui ſans aſſiſtance. Comme on auroit été trompé plus d'une fois à tes cris, on y feroit auſſi peu d'attention qu'aux diſcours d'un enfant qui ſe ſeroit accoutumé à mentir, & de la parole duquel on ne fait aucun cas, même lorſqu'il dit la vérité, parce que l'on ne peut plus ſavoir s'il la dit en effet. Apprens donc à ſouffrir patiemment & ſans crier, de petits accidens, pour que tu puiſſes toujours avoir du ſecours, lorſque tu en auras véritablement beſoin.

PAULINE.

Oui, maman, je vous remercie de votre hiſtoire : me voilà toute corrigée ; & je ne crierai plus que dans les grandes occaſions.

LA CONSCIENCE.

Mde. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

Mde. DE VERTEUIL.

PAULINE, lorsqu'en jouant avec ton frère, qui est plus petit & plus foible que toi, il t'arrive de lui prendre quelque chose de force, ou de le battre, en un mot, de lui causer du chagrin, ne sens-tu pas en toi-même que c'est fort mal fait, & n'as-tu pas bientôt du regret de t'être comportée de cette indigne manière ?

PAULINE.

Oui, maman, je l'avoue, je ne suis plus aussi joyeuse qu'auparavant, & je me veux du mal d'avoir été si méchante.

Mde. DE VERTEUIL.

Et si, dans un mouvement de dépit contre lui, tu entrois dans sa chambre, quand il n'y seroit pas, & que pour lui faire de la peine, tu jettasses dans le feu les joujoux dont il s'a-

muſe, ne ſentirois-tu pas bientôt une inquiétude ſecrète, comme ſi tu avois peur de quelqu'un, quand même tu aurois été ſeule lorſque tu aurois fait ton coup, & que par conſéquent tu n'euſſes aucune punition à craindre?

PAULINE.

Ah, maman, que vous avez raiſon!

Mde. DE VERTEUIL.

Il sembleroit, à la vivacité de ta réponſe, que tu aurois fait quelque choſe de ce genre.

PAULINE.

Eh bien, maman, vous devinez encore. Je vais vous conter ma malice. Hier au ſoir, Henriette ne voulut pas me prêter le mouchoir de ſa poupée pour habiller la mienne. J'étois dans une grande colère, & cependant je ne dis mot- Mais lorſque ma ſœur fut ſortie de la chambre, j'allai prendre le mouchoir, & je le jettai dans la rue en diſant: Voilà, Mademoiſelle, ce que vous y gagnez. Vous n'avez pas voulu que j'euſſe votre mouchoir, vous ne l'aurez pas non plus; & votre

votre poupée s'en passera comme la mienne.

Mde. DE VERTEUIL.

Je ne veux point te gronder, Pauline, puisque tu m'as fait librement l'aveu de ta faute, & que tu me parois en avoir un vif repentir.

PAULINE.

Oh oui, maman, je ne saurois vous dire combien j'en suis fâchée à présent. Mais ce n'est pas tout : je veux m'en punir ; & je donnerai à ma sœur le plus beau mouchoir de ma poupée.

Mde. DE VERTEUIL.

Ce sera très-bien fait, & le plutôt sera le mieux. Je suis fort aise que tu ayes pensé cela de toi-même. Lorsqu'on a fait tort à quelqu'un, il faut toujours le réparer aussi promptement qu'il est possible. Mais revenons. Tu as déja éprouvé que l'on ressent du chagrin, toutes les fois que l'on a fait du mal, même lorsque personne n'en a été témoin, & qu'ainsi l'on n'a aucun sujet de craindre d'en être puni. Personne ne pouvoit savoir que tu eusses jetté dans la rue le mou-

choir de ta sœur, & cependant tu as été fâchée de l'avoir fait.

PAULINE.

Ah, si je l'ai été, maman!

Mde. DE VERTEUIL.

Mais au contraire, lorsque de ton propre mouvement, tu fais pour ta sœur quelque chose qui lui cause beaucoup de plaisir, lorsqu'en voyant ton petit frère courir quelque danger, tu cesses aussi-tôt de jouer pour voler à son secours, quand tu rencontres dans la rue un pauvre vieillard qui meurt de faim, & que tu lui donnes la moitié de ton déjeûner, ne sens-tu pas en toi-même que tu as bien fait, & n'es-tu pas joyeuse d'avoir agi de cette manière?

PAULINE.

Oui, certes, maman, c'est un grand plaisir.

Mde. DE VERTEUIL.

Et ne goûtes-tu pas ce plaisir, quoiqu'il n'y ait personne pour te dire que tu t'es bien comportée?

PAULINE.

Oui, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu sentois donc en toi-même qu'il étoit bien d'agir ainsi, & que c'étoit ton devoir. Ensorte, par exemple, que si tu avois mieux aimé continuer de te divertir, que de courir au secours de ton frère, j'aurois eu raison de te gronder & de te dire : Comment, Pauline, vous pouviez empêcher votre frère de se blesser, & vous ne l'avez pas fait ! C'est bien mal à vous.

PAULINE.

Oui, maman, je sens en moi quelque chose qui me dit que je mériterois vos reproches.

Mde. DE VERTEUIL.

Eh bien, ma chère Pauline, ce sentiment de chagrin & de repentir sur le mal que nous avons fait, ce sentiment de satisfaction & de joie sur le bien que nous faisons, la persuasion où nous sommes qu'il est de notre devoir de nous abstenir de l'un & de pratiquer l'autre, c'est ce qu'on appelle conscience. Et ces sentimens, cette conscience, Dieu nous les a donnés à tous dans notre cœur, afin que dans

chaque occasion nous puissions savoir ce que nous devons faire, & ce qu'il nous faut éviter.

PAULINE.

Ah, maman, si vous vouliez me servir de conscience, je serois bien plus sûre, après vous avoir demandé votre avis, du parti que j'aurois à prendre.

Mde. DE VERTEUIL.

Je me ferai toujours un devoir de t'aider de mes conseils; mais je ne suis pas avec toi à tous les momens du jour. D'ailleurs il faut que tu apprennes de bonne heure à consulter tes propres sentimens pour règler ta conduite.

PAULINE.

Oh je vous promets bien de ne rien faire d'essentiel sans les écouter.

Mde. DE VERTEUIL.

Oui, ma chère fille, lorsque tu voudras faire quelque chose, & que tu sentiras en toi-même que cela seroit mal & que tu en aurois du regret, ne le fais jamais, quelqu'envie que tu en ayes dans le moment. Pour satisfaire

un inſtant ta fantaiſie, tu aurois ſur le cœur de la triſteſſe pendant pluſieurs heures, pendant pluſieurs jours, & même, ſi la choſe étoit grave, pendant des années entières. Tu l'as déja éprouvé au ſujet du mouchoir de la poupée d'Henriette. Au moment où tu l'as jetté dans la rue, tu as goûté peut-être quelque plaiſir à contenter ton dépit ; mais combien de fois enſuite n'as-tu pas ſenti de la honte en te rappellant cette vilaine action ?

PAULINE.

Cela m'a empêché de dormir toute la nuit.

Mde. DE VERTEUIL.

Ainſi les ſentimens de confuſion & de triſteſſe que tu as eus à cette occaſion, ſont bien plus nombreux que ceux que tu as goûtés à remplir ta vengeance ?

PAULINE.

Oh maman, il n'y a pas de comparaiſon.

Mde. DE VERTEUIL.

Je vais te citer un autre exemple. Suppoſons qu'un petit garçon eût une

forte envie de jouer avec un cheval de bois, & que n'en ayant pas un à lui; & ne voyant pas d'autre manière de s'en procurer, il allât dérober celui de l'un de ses camarades, alors il auroit bien un cheval avec lequel il pourroit jouer, & cependant en seroit-il plus heureux pour cela?

PAULINE.

Mais, maman, au moins seroit-il bien joyeux d'avoir un joli cheval.

Mde. DE VERTEUIL.

Oui, au premier instant peut-être. Mais voyons ensuite ce qui en arriveroit. Si la chose venoit à être découverte, tu sens à merveille qu'il n'auroit pas longtems à jouir de son cheval, & qu'il payeroit cher la jouissance qu'il en auroit eue.

PAULINE.

Il est bien vrai, maman; mais si personne n'en savoit rien?

Mde. DE VERTEUIL.

Il le sauroit toujours, lui; & il ne pourroit se le pardonner à lui-même. Il ne prendroit jamais ce cheval pour jouer, qu'il ne lui vînt aussi-tôt dans

la pensée : C'est un vol que j'ai fait. Si mes camarades venoient à l'apprendre, ils me regarderoient avec mépris, & ils ne voudroient plus me souffrir dans leur compagnie, parce que je suis un voleur ; & quoique personne n'en soit instruit, je n'en suis pas moins méprisable à mes propres yeux. Au milieu de ces tristes pensées, crois-tu qu'un petit garçon puisse avoir bien du plaisir à jouer avec un cheval de bois ?

PAULINE.

Non, je ne le crois pas, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Et puis, dans quels tourmens continuels ne seroit-il pas obligé de vivre, par la crainte d'être découvert, & de voir punir son indignité ! Il n'oseroit jouer avec son cheval que lorsqu'il seroit seul ; & au moindre bruit qui se feroit entendre, il iroit le cacher dans un coin, & se cacher lui-même. Pèse bien tout cela, & dis-moi ensuite si dans le fait ce cheval ne lui donneroit pas encore plus de peine que de plaisir ?

PAULINE.

Oh, il n'y a pas de doute, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu vois par tout ce que nous venons de dire, ma chère Pauline, que Dieu qui nous aime comme ses enfans, & qui fait que nous ne pouvons être heureux qu'en faisant le bien, a mis dans nos cœurs un sentiment que nous ne pouvons étouffer, & qui nous détourne de faire le mal, pour nous empêcher d'être malheureux. Il a même fait davantage. Il a voulu que ce qui se passe alors au-dedans de nous-mêmes, se découvrît aux regards des autres, pour servir encore à nous retenir.

PAULINE.

Et comment cela se découvre-t-il, maman ?

Mde. DE VERTEUIL.

Tu peux en voir un exemple dans les enfans qui disent un mensonge. Sans que personne puisse savoir encore si leurs discours sont des faussetés, ils ne peuvent s'empêcher de balbutier & de rougir, par ce sentiment

de honte qui s'élève en notre cœur ; quand nous faisons une chose condamnable. N'as-tu pas vu la petite Agathe lorsqu'elle ment ?

PAULINE.

Oui bien, maman. Hier encore, elle rapportoit de son frère quelque chose qui n'étoit pas vrai. A mesure qu'elle s'enfiloit dans son mensonge, sa langue s'embarrassoit & ses joues devenoient rouges comme du feu. Alors sa tante lui dit : Fi donc, Agathe, comment avez-vous pu dire cela ? n'avez-vous pas de honte d'être si menteuse ? Il fallut avouer que ce qu'elle disoit de son frère n'étoit pas véritable ; & cela fut très-heureux pour le pauvre innocent, car il auroit été rudement tancé, si l'on avoit pensé qu'Agathe eût dit vrai sur son compte.

Mde. DE VERTEUIL.

Voilà qui te prouve combien il est utile que Dieu nous ait donné ce sentiment intérieur qui se manifeste au dehors, non-seulement pour nous détourner de faire le mal, par la crainte d'être découverts, mais enco-

re, si nous le faisons, pour empêcher, en le découvrant, que les autres n'en souffrent du dommage.

PAULINE.

Oh je sens cela, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Lorsque tu seras plus grande, & que tu connoîtras davantage les hommes, tu verras qu'après avoir commis quelque mauvaise action, ils sont toujours inquiets, sombres & agités, quand il n'y auroit personne au monde qui pût les punir. Ils savent qu'ils ont mérité leur châtiment, & que s'ils ne le reçoivent pas de la main des hommes, ils le recevront tôt ou tard de la main de Dieu. Le Ciel, comme je te le disois, a voulu que nous fussions heureux sur la terre, & il a attaché notre bonheur à la pratique du bien. Ton père & moi, nous sommes toujours attentifs à te détourner par nos instructions de ce qui pourroit te rendre moins heureuse : de même, Dieu, notre père à tous, veille sans cesse à nous détourner par notre conscience de ce qui pourroit faire notre malheur. S'il est de ton devoir d'entendre nos

conſeils & d'en profiter, ne ſommes-nous pas encore plus fortement obligés d'écouter & de ſuivre les conſeils de Dieu ? Et ne ſerions-nous pas doublement puniſſables en nous rendant criminels ? Il n'y auroit rien alors pour nous ſervir d'excuſe. Nous ne pourrions pas dire : Je ne ſavois pas que je faiſois mal, car nous le ſavions, & nous n'avons pas laiſſé de le faire malgré cela. Cette conduite n'eſt-elle pas infiniment coupable ?

PAULINE.

J'en conviens, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Souviens-toi donc toujours, ma chère fille, que la voix de ta conſcience eſt celle de Dieu même, qui crie en toi pour te prévenir de ce que tu dois faire & de ce que tu dois éviter. Lorſque tu déſobéis à cette voix, c'eſt à Dieu même que tu déſobéis. Et ne feroit-ce pas une ingratitude bien affreuſe de ta part envers celui qui t'a fait tant de bien, qui continue de t'en faire encore tous les jours, & qui ne te demande d'autre prix de ſes bienfaits que de les em-

ployer à ton bonheur & à celui de tes ſemblables, pour trouver tous les jours de nouvelles raiſons de l'aimer?

PAULINE.

Oh maman, je ne veux pas être une ingrate.

Mde. DE VERTEUIL.

Je ne crains pas non plus que tu le deviennes après l'impreſſion qu'a dû te faire cet entretien. Je n'ai cherché juſqu'à préſent qu'à t'amener à l'amour du bien par des ſentimens de douceur, il ne me reſte plus qu'à t'inſpirer encore l'horreur du mal par une hiſtoire qui te le fera déteſter.

PAULINE.

Oh, voyons, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Ecoute. Un Jouaillier, d'une grande richeſſe, fut obligé par les affaires de ſon commerce, d'entreprendre un voyage. Il partit, accompagné d'un ſeul domeſtique, emportant avec lui dans ſa valiſe pour une ſomme conſidérable de ſes bijoux les plus précieux. La valeur de ce tréſor tenta ſon domeſtique infidèle. Comme il aidoit

son maître à descendre de cheval dans un endroit écarté, il prit un pistolet qu'il portoit à sa ceinture, lui cassa la tête, & lui ayant attaché une grosse pierre au cou, il le jetta dans une rivière qui couloit près du chemin. Il chassa aussi-tôt son cheval dans la forêt, monta sur celui de son maître qui portoit les bijoux, & après avoir traversé la mer, il se retira dans une petite ville d'Angleterre, où il avoit sujet de croire qu'il ne seroit jamais reconnu. Dans la crainte d'attirer sur lui les regards, il commença par un établissement très-médiocre, qu'il eut l'adresse de n'augmenter que par degrès. De cette manière, personne ne fut surpris de lui voir prendre au bout de quelques années un état brillant, dont il paroissoit redevable à un travail opiniâtre, à son économie & à son habileté. Cette conduite extérieure lui acquit une si grande considération, qu'on ne balança pas à lui donner en mariage l'une des plus riches demoiselles de la ville; & comme il se montroit toujours affable & généreux, il fut élevé, d'un suffrage unanime, à la première place de la

Magiſtrature. Il ſe comporta long-tems d'une manière très-diſtinguée dans ſon nouvel état, jufqu'à ce qu'un jour, comme il étoit aſſis dans ſon tribunal avec les autres Juges qu'il préſidoit, on amena devant lui un homme accuſé d'avoir tué ſon maître pour le voler. On fit entendre les témoins, & ſur leurs dépoſitions, les Jurés déclarèrent que cet homme étoit coupable. L'aſſemblée attendoit en ſilence que le Juge prononçât la ſentence de mort. Tous les regards étoient fixés ſur lui. Soudain on le voit changer de couleur, lever les bras au ciel & paſſer tour-à-tour d'un profond abattement à des agitations extraordinaires. Il s'élance enfin de ſon ſiége, à la grande ſurpriſe de tous les aſſiſtans, court ſe placer à côté de l'accuſé, & s'adreſſant aux Juges : Vous voyez, Meſſieurs, leur dit-il, un merveilleux exemple de la juſte vengeance du ciel. Après un ſilence de treize années, ſa voix vous dénonce un homme auſſi coupable que ce malheureux qui vient d'être convaincu de ſon crime. Alors il commença le récit du meurtre qu'il avoit commis, en inſiſtant ſur la noir-

ceux de son ingratitude envers son maître qui l'avoit tiré de la poussière, & qui lui avoit toujours témoigné la plus grande confiance. Il raconta de quelle manière il s'étoit dérobé à la justice des hommes, & comment il avoit usurpé si long-tems par son hypocrisie l'estime & l'affection de toute la contrée. Mais, ajouta-t-il, ce malheureux n'a pas plutôt paru devant ce tribunal, que les circonstances du crime dont il étoit coupable, m'ont représenté le mien dans toute son horreur. La main d'un Dieu vengeur m'a frappé. Ma scélératesse s'est retracée à mes yeux sous un aspect si terrible, que je n'ai pu prononcer la sentence contre un homme moins coupable que moi, avant de m'être accusé moi-même. Je ne puis me délivrer des tourmens de ma conscience, qu'en vous suppliant de me punir comme lui. Je déclare ici devant le Juge suprême des Juges de la terre, que je suis digne du dernier supplice ; & je ne demande d'autre grace qu'une prompte mort.

En achevant ces mots, il tomba aux pieds des Juges sans couleur &

ſans voix. Sa raiſon venoit de l'abandonner. Une frénéſie violente s'empara de ſes eſprits. On fut obligé de le renfermer dans une maiſon de force, & de le charger de chaînes pour l'empêcher de ſe détruire dans les accès continuels de ſa rage. Il vécut encore pluſieurs années, bourrelé des remords qui avoient déchiré ſa tête & ſon cœur. Leçon terrible que la Providence nous donne, à deſſein de nous apprendre qu'il n'eſt pas de Juge plus inexorable que notre conſcience, pour punir nos forfaits!

LES ŒUFS.

M. DE VERTEUIL, HENRIETTE, PAULINE, ſes filles.

M. DE VERTEUIL.

REGARDE, Henriette, ce qu'il y a là ſous cette grande cage.

HENRIETTE.

C'eſt une poule, mon papa. Oh, les jolies petites bêtes qu'elle a auprès d'elle!

M. DE VERTEUIL.

Ce sont de petits poulets ou des poussins. Regarde comme ils ont l'air éveillé, & comme ils courent autour de la grosse poule. La grosse poule est la mère de tous ces poussins.

HENRIETTE.

Voilà une fort jolie famille.

M. DE VERTEUIL.

Et sais-tu comment elle a fait pour les avoir ?

HENRIETTE.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Tu as bien vu les œufs que Nanette va chercher tous les jours au poulailler ?

HENRIETTE.

Oui, mon papa. Je suis allée quelquefois les lever avec elle.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien, ces œufs, on les a mis sous cette grosse poule. Elle a été pendant trois semaines assise dessus pour les tenir chauds & les couver. Au

bout de ce tems, les poussins ont brisé leur coquille & sont venus au jour.

HENRIETTE.

Quoi, mon papa! est-ce qu'il y a des poussins dans tous les œufs?

M. DE VERTEUIL.

Oui, ma fille, dans chaque œuf il y a un poussin.

HENRIETTE.

Oh, mon papa, faites-m'en avoir un, je vous prie.

M. DE VERTEUIL.

Je ne pourrai pas te le montrer. Mais attens, je vais demander un œuf & l'ouvrir devant toi.

(*Il se fait apporter un œuf & l'ouvre.*)

Regarde, Henriette, tu n'imagines pas qu'il y ait un poussin dans cet œuf?

HENRIETTE.

Non, j'en suis sûre, il n'y en a point.

M. DE VERTEUIL.

Ouidà, Henriette, tu en es bien

sûre ? eh bien cependant il y a un poussin là-dedans.

HENRIETTE.

Eh, mon papa, comment le savez-vous ?

M. DE VERTEUIL.

C'est que si nous avions mis cet œuf pendant trois semaines sous une poule, & qu'elle l'eût couvé pendant tout ce tems, tu en aurois vu sortir un poussin pareil à ceux que tu vois courir. Tous les œufs sont en-dedans comme celui-ci, & cependant de tous il sortira un poussin, si l'on met ces œufs sous une poule.

HENRIETTE.

Comment les poussins viennent-ils donc dans l'œuf ? Je ne le comprens pas.

M. DE VERTEUIL.

Je ne le comprens pas moi-même, & personne ne peut le comprendre. Il en est tout justement comme du chêne qui sort d'un gland. Nous ne pouvons comprendre comment cela arrive, mais nous voyons que cela arrive tous les jours. Pour te le montrer en-

core mieux, tous les œufs que Nanette rapportera aujourd'hui du poulailler, je les mettrai sous une poule ; & au bout de trois semaines, tu verras sortir de chaque œuf un poussin.

HENRIETTE.

Je serai bien curieuse de le voir.

M. DE VERTEUIL.

Je te promets ce plaisir. Mais Henriette, ce ne sont pas les poulets seulement qui sortent d'un œuf ; les oies, les canards, les moineaux, les serins, tous les oiseaux sortent aussi d'un œuf plus ou moins gros. Je te ferai voir les œufs de la linotte que nous avons à la maison dans une cage.

HENRIETTE.

Ils sont plus petits sans doute.

M. DE VERTEUIL.

Oui, vraiment. Mais il y a d'autres œufs qui sont bien plus gros que ceux des poules. Les œufs d'un grand oiseau que l'on nomme autruche, sont presque aussi gros que ta tête : & au contraire, les œufs d'un joli petit oiseau que l'on nomme l'oiseau-mouche

ne font à peu près que de la grosseur d'un pois.

HENRIETTE.

Oh, mon papa, qu'ils doivent être jolis !

M. DE VERTEUIL.

Je te menerai l'un de ces jours au cabinet du Roi, où je me ferai un plaisir de t'en montrer de pareils. Mais voici Pauline qui s'avance avec son déjeuner. Pauline, veux-tu que nous donnions à déjeuner à la poule & à ses petits ?

PAULINE.

Oui, mon papa, tenez, voici mon pain.

M. DE VERTEUIL.

Donnes-en toi-même à la grosse poule, tu verras ce qu'elle en fera.

PAULINE.

Oh, comme elle le saisit de son bec !

HENRIETTE.

Elle l'aura bientôt avalé. Mais non, mon papa, voyez, elle le laisse tomber.

M. DE VERTEUIL.

Elle le fait exprès. Elle ne veut pas le manger elle-même. Elle le garde pour ses petits. Entens-tu comme elle les appelle.

HENRIETTE.

Oh ! les voici qui viennent tous à la fois.

PAULINE.

En voilà un qui emporte le morceau, & les autres qui courent après lui.

M. DE VERTEUIL.

Donne encore un morceau de pain à la poule. Elle fera la même chose. Sais-tu pourquoi, Pauline ?

PAULINE.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Elle aime tant ses petits, qu'elle leur laisse manger tout ce qu'on lui donne. Elle ne prendra rien elle-même avant de les avoir vu rassasiés.

PAULINE.

Mais que fait-elle à présent avec ses pattes ?

M. DE VERTEUIL.

Elle fouille dans la terre pour voir ſi elle peut y trouver des vermiſſeaux que ſes petits aiment tant à manger. Vois, elle vient d'en trouver un. Elle les appelle encore.

PAULINE.

Les voici, les voici qui reviennent.

M. DE VERTEUIL.

Ils mangent le vermiſſeau ; & la mère qui eſt auſſi friande qu'eux-mêmes de cette nourriture, ne veut pas en prendre ſa part. Elle l'abandonne toute entière à ſes petits.

PAULINE.

Oh la bonne maman !

M. DE VERTEUIL.

C'eſt ainſi qu'elle prend ſoin de les nourrir tout le long du jour. Mais ſavez-vous encore, mes enfans, ce qu'elle fait pendant la nuit ?

HENRIETTE ET PAULINE.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

La nuit, elle va chercher quelque

corbeille dans un coin du poulailler, & elle prend tous ses petits sous son corps & sous ses aîles, pour les tenir chaudement. Voilà comme elle soigne sa jeune famille jusques dans le sommeil. N'est-ce pas une bonne mère pour ses enfans?

HENRIETTE.

Oh oui, mon papa.

PAULINE.

Je voudrois bien toucher un de ces petits poulets.

M. DE VERTEUIL.

Que fais-tu donc, Pauline? ne t'avise pas de passer ta main à travers les barreaux de la cage.

PAULINE.

Pourquoi donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

La poule croiroit que tu veux faire du mal à ses petits, & elle te béqueteroit jusqu'au sang.

PAULINE.

Mais, mon papa, je ne veux pas leur faire du mal. Je ne veux que les caresser.

M.

M. DE VERTEUIL.

La poule ne fait pas diſtinguer tes bonnes intentions. Si tu m'en crois, retire ta main, ou il t'en arrivera du mal, je t'en avertis.

(*Pauline retire ſa main, & s'aſſied ſur le gazon tout près de la cage.*)

PAULINE.

Voyez, mon papa, les poulets mangent auſſi de l'herbe.

M. DE VERTEUIL.

Oui, Pauline. C'eſt pourquoi j'ai fait mettre la cage, moitié ſur le gazon & moitié ſur la terre. De cette manière ils peuvent manger de l'herbe & chercher des vermiſſeaux. Puis, lorſqu'ils ont aſſez mangé, ils peuvent ſe rouler ſur le gazon & s'ébattre au ſoleil. Tiens, en voilà un qui ſe couche ſur le dos & qui joue en agitant ſes pattes en l'air.

PAULINE

(*en pouſſant un cri & en pleurant.*)

Oh! mon papa, la poule qui vient de me mordre!

M. DE VERTEUIL.

Ne t'en avois-je pas averti?

PAULINE.

Je n'avois pourtant pas ma main dans la cage; je n'y avois passé qu'un doigt, & la poule me l'a béqueté.

M. DE VERTEUIL.

Je t'avois avertie, ainsi tu n'as que ce que tu mérites. Allons, il ne faut pas pleurer pour une petite douleur. Songe plutôt à profiter de cette leçon. C'est apprendre à bon marché combien il importe aux enfans de suivre toujours les conseils de leurs parens.

LA TOILE, LE PAPIER.

Mr. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

M. DE VERTEUIL.

ADRIEN, veux-tu que je te montre la plante avec laquelle on fait de la toile?

ADRIEN.

Comment donc, mon papa, eſt-ce que l'on fait de la toile avec une plante ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon fils. C'eſt avec cette plante que tu vois ici.

ADRIEN.

Oh, mon papa, cela eſt ſingulier. La toile eſt blanche & cette plante eſt verte. A moins qu'il n'en ſoit comme du bois qui eſt toujours blanc dans l'intérieur. La toile eſt peut-être dans l'intérieur de la plante, lorſqu'on en à ôté l'écorce ?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon fils. C'eſt précisément de cette écorce verte que l'on fait la toile. Mais tu comprens bien qu'on ne l'emploie pas dans l'état où tu la vois ſur la plante. Il faut la travailler beaucoup avant de venir à bout d'en faire de la toile comme celle de ta chemiſe.

ADRIEN.

Ma chemiſe a donc été une plante, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon ami, une plante pareille à celle que tu vois, & que l'on nomme lin.

ADRIEN.

J'ai bien ouï dire plusieurs fois à maman que l'on faisoit la toile de lin; mais je n'aurois jamais imaginé que la toile nous vînt d'une chose qui lui ressemble si peu.

M. DE VERTEUIL.

Tu as raison. Mais veux-tu que je te dise tous les travaux qu'il faut entreprendre sur cette plante pour en faire de la toile ?

ADRIEN.

Je vous en supplie, mon papa. Cela doit être bien curieux.

M. DE VERTEUIL.

On doit d'abord attendre que ces petites graines rondes que tu vois là suspendues soient mûres, parce qu'elles sont fort bonnes à recueillir, soit pour donner de la semence, soit pour servir encore à un autre usage.

ADRIEN.

Eſt-ce qu'on en fait auſſi de la toile ?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami, mais on en tire de l'huile ; & du marc qui reſte de la graine lorſque l'huile en eſt ſortie, on fait des gâteaux pour les vaches.

ADRIEN.

Rien ne s'en perd, à ce que je vois.

M. DE VERTEUIL.

Il eſt certain que c'eſt une des plantes les plus utiles. Pour la préparer à ſervir à faire de la toile, après l'avoir coupée au bas de la tige, on la met dans l'eau pour l'y laiſſer rouir. Lorſqu'elle y a été pendant quelque tems, on l'en retire pour la faire ſécher. Enfin, quand elle eſt ſéche, on la briſe, en frappant les tiges avec un inſtrument de bois.

ADRIEN.

Eh quoi, mon papa, ces plantes ne ſont bonnes que lorſqu'elles ſont pourries & miſes en morceaux ?

M. DE VERTEUIL.

On ne les laiſſe pas entiérement pourrir, & l'on ne les met pas non plus entiérement en morceaux. Il n'y a que les parties molles qui ſe pourriſſent & qui tombent en pièces. Mais dans l'écorce, il y a de grands fils minces auſſi longs que la tige même, qui ſont ſi forts & ſi ſouples, qu'ils ne ſe gâtent ni ne ſe rompent, quoiqu'ils aient croupi quelque tems dans l'eau, & qu'on les ait enſuite fortement battus. Ces fils demeurent ſains & entiers; & c'eſt eux ſeulement qui peuvent ſervir à faire de la toile. Tout le reſte n'eſt bon à rien. Les tiges étant briſées par la première opération, on les prend par petits paquets, & on les bat encore avec des marteaux ou des bâtons, juſqu'à ce que toutes les parties molles ſoient tombées, & qu'il ne reſte plus dans les mains que les longs fils ſeulement.

ADRIEN.

Et avec ces longs fils, peut-on faire tout de ſuite de la toile?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami. Ces fils sont encore trop grossiers. Pour les rendre plus fins, il faut employer un instrument que l'on appelle séran. Cet instrument est une petite planche hérissée de pointes de fer, que l'on assujettit sur un gros billot. On prend des poignées de ces fils grossiers dont nous parlions tout-à-l'heure, & on les fait passer à travers les pointes du séran, à peu près comme on fait passer tes cheveux à travers les dents du peigne pour te peigner. Les pointes aiguës du séran divisent les fils grossiers en plusieurs fils plus menus, jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi fins, & plus fins encore que des cheveux. Puis lorsqu'ils sont assez fins, on les file au rouet en un fil pareil à celui que ta mère employe pour coudre; & c'est de ce fil que se fait la toile.

ADRIEN.

Et alors ce fil est-il blanc?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami, il est gris encore. Mais lorsque la toile est tissue, on l'en-

voye à la blanchisserie pour la bien laver, & l'exposer en plein air sur le gazon. C'est ainsi qu'elle blanchit, de même que tes chemises sales deviennent blanches lorsqu'on les a lavées.

ADRIEN.

Il ne me reste plus qu'à savoir comment la toile se fait.

M. DE VERTEUIL.

Il faudroit le voir pour le bien comprendre. Je te menerai un jour chez un tisserand; & en le voyant travailler, tu sauras d'un coup-d'œil comment la toile se fait. Mais veux-tu que je te dise ce qu'on fait de la toile, lorsqu'elle est si vieille & si usée que l'on ne peut plus s'en servir ?

ADRIEN.

Vous me ferez plaisir, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien, mon ami, on en fait du papier tel que celui sur lequel j'écris.

ADRIEN.

Oh voilà qui est singulier. Et comment s'y prend-on, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

On ramaſſe tous les chiffons de vieux linge que l'on peut ſe procurer, & on les jette avec de l'eau dans de grandes caiſſes ſur leſquelles tombent & retombent ſans ceſſe de gros marteaux de bois qui frappent ces chiffons, juſqu'à ce qu'ils ſoient réduits en une eſpèce de bouillie. On prend une couche bien mince de cette bouillie ſur un chaſſis carré fait de fil de laiton, à la manière d'un tamis. On renverſe enſuite ce chaſſis ſur un drap de laine, & la couche de bouillie y paroît ſous la forme d'une feuille de papier. On met par-deſſus un ſecond morceau de drap ſur lequel on renverſe encore au moyen du chaſſis une ſeconde couche de bouillie, puis on remet par-deſſus un autre morceau de drap, puis une autre couche de bouillie & ainſi de ſuite. Lorſque les morceaux de drap & les couches de bouillie forment un monceau d'une certaine hauteur, on les met dans le même état ſous une preſſe qui fait ſortir l'humidité ſuperflue des couches de bouillie, & leur donne à chacune la conſiſ-

tance d'une feuille de papier. On les reprend ensuite feuille par feuille d'entre les morceaux de drap & on les laisse sécher. Enfin on répand sur elles une espèce de colle, on les remet encore sous la presse, puis on les retire pour les laisser sécher une seconde fois, & alors on a du papier sur lequel on peut écrire & imprimer. N'est-il pas étonnant que l'on puisse tirer tant de choses utiles de cette plante que tu vois? Et ne sommes-nous pas fort heureux d'en recueillir de la semence, pour en faire croître de nouvelle l'année prochaine?

ADRIEN.

Oui, certes, mon papa, cela est fort heureux, car autrement nous n'aurions ni linge ni papier.

M. DE VERTEUIL.

Il est encore une autre plante dont on peut faire à peu près le même usage que du lin. Veux-tu que je te la montre?

ADRIEN.

Oui, mon papa, je vous en prie.

M. DE VERTEUIL.

Tiens, en voici, de cet autre côté du chemin. Voilà ce que l'on appelle du chanvre. Après avoir recueilli la graine, dont une partie se garde pour la semence, & l'autre pour faire de l'huile, on fait rouir les tiges comme celles du lin. On les bat, on les sérance de la même manière, & l'on en retire un fil qui sert à faire de la toile plus grosse que celle du lin. La filasse de chanvre sert aussi à faire toute espèce de corde depuis la ficelle jusqu'au cable. En sortant de chez le tisserand où tu auras vu faire de la toile, je te menerai dans une corderie où tu verras faire des cordes, & de là dans un moulin à papier. De cette manière, tu sauras par toi-même de quelle utilité nous sont deux plantes aussi précieuses que le lin & le chanvre, & combien nous devons employer de soins à les cultiver.

LES CHIENS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

ADRIEN.

MON papa, pourquoi cet homme jette-t-il avec son bâton de la terre à ses moutons ?

M. DE VERTEUIL.

Parce que ses moutons iroient courir dans ce champ de bled, & ne manqueroit pas de le brouter. C'est pourquoi le maître du troupeau paye cet homme pour garder les moutons dans la prairie. Cet homme qu'on appelle berger, prend avec une petite pelle de fer qui est attachée à son bâton, des cailloux ou des mottes de terre; & il sait les jetter assez juste pour atteindre le mouton qui s'écarte du troupeau, & l'empêcher d'entrer dans le champ de bled.

ADRIEN.

Il faut qu'il soit bien adroit. Mais, mon papa, voilà un chien qui mord les moutons.

M. DE VERTEUIL.

C'eſt le chien de ce berger qui aide ſon maître à veiller ſur le troupeau. Ce chien eſt ſi bien dreſſé, qu'il exécute tous les ordres que le berger lui donne. Si le berger lui commande de pouſſer en avant les moutons, il court derrière eux en aboyant, ou bien il leur mord doucement les pattes de derrière pour les faire avancer. Lorſque le berger lui commande de retenir les moutons, il court au devant d'eux en aboyant, & les mord doucement par devant, afin de les empêcher d'aller plus loin. Les moutons connoiſſent tellement ce chien, qu'ils ſe mettent à courir auſſi-tôt qu'il approche ; & de cette manière il peut les conduire où veut ſon maître. Cela n'eſt-il pas admirable ?

ADRIEN.

Oui vraiment, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Je me ſouviens d'en avoir vu un qui ſembloit être encore plus intelligent. Dès que le berger l'appelloit, il accouroit auſſitôt à toutes jambes,

& se postoit en face pour l'envisager d'un œil attentif. Si le berger lui faisoit signe de faire avancer le troupeau, il alloit tout de suite le pousser en avant; puis il s'arrêtoit, relevoit la tête, & regardoit fixement dans les yeux du berger pour lui demander si c'étoit assez, ou s'il devoit conduire les moutons encore plus loin. Il savoit aussi distinguer les autres signes de son maître, soit pour arrêter le troupeau, soit pour le pousser ou à droite ou à gauche, tandis que le berger restoit couché à son aise sous l'ombrage.

ADRIEN.

C'étoit bien commode pour ce berger.

M. DE VERTEUIL.

Oui, vraiment. Les bergers doivent beaucoup à l'intelligence de leurs chiens ; & sans leurs fidèles secours, il seroit absolument impossible de garder un grand troupeau. Tu vois que ce berger a pour le moins une centaine de moutons à conduire : & avec l'aide de son chien, il les gouverne à son gré sans le moindre em-

barras. Mais vois-tu roder dans la plaine un autre chien qui eſt blanc avec de grandes taches brunes ?

ADRIEN.

Oui, mon papa, qu'elle eſpèce de chien eſt-ce là ?

M. DE VERTEUIL.

C'eſt ce qu'on appelle un chien d'arrêt. Te ſouviens-tu d'avoir goûté quelquefois d'une perdrix ?

ADRIEN.

Oui, mon papa, c'eſt un fort bon manger.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien, lorſqu'on veut avoir une perdrix, on prend un fuſil, & ſuivi de l'un de ces chiens d'arrêt, on va dans les champs. On laiſſe courir ce chien autour de ſoi, pour chercher s'il n'y a point quelque perdrix cachée dans les brouſſailles, ou ſous le chaume. Auſſitôt qu'il en apperçoit une, il s'arrête & la regarde fixement. A ce ſignal, le chaſſeur s'approche en armant ſon fuſil. La perdrix prend ſon vol. Paf, on la tire. Elle tombe. Le chien court la chercher & l'appor-

te à son maître, qui revient au logis & la donne à cuire pour le dîner.

ADRIEN.

Oh voyez, mon papa, voilà quatre à cinq grands chiens l'un à côté de l'autre. Que vont-ils faire ?

M. DE VERTEUIL.

Ce sont des chiens courans. Vois-tu qu'ils ont de plus longues pattes que les autres ?

ADRIEN.

Il est vrai.

M. DE VERTEUIL.

Aussi courrent-ils beaucoup plus vîte. Regarde, en voilà un qui vient de faire lever un lièvre. Le vois-tu ? Vois avec quelle vîtesse tous les autres le suivent.

ADRIEN.

Oh oui, je le vois. Le lièvre leur fait des crochets, comme j'en fais à mes sœurs, lorsqu'elles me poursuivent en jouant. Ah le pauvre malheureux ! ils l'auront bientôt attrapé.

M. DE VERTEUIL.

Je le crains. Il commence à être rendu de fatigue.

ADRIEN.

Oh oui, le voilà déjà investi de toutes parts.

M. DE VERTEUIL.

Il est pris. Vois maintenant comme le plus grand chien le saisit dans sa geule, & comme il grogne contre les autres chiens en leur montrant les dents.

ADRIEN.

Et pourquoi donc fait-il cela, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Parce que les autres chiens voudroient tous avoir le lièvre, qu'ils se battroient entre eux pour l'avoir, & qu'en se le disputant ils le mettroient en pièces. Celui qui est le plus fort, défend le lièvre contre ses camarades, afin de le porter sans dommage à son maître.

ADRIEN.

Effectivement, il vient de le poser à ses pieds, & voilà le chasseur qui le met dans sa gibecière.

M. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je te dise, mon fils, à quoi servent encore les chiens ?

ADRIEN.

Très-volontiers, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Lorfqu'on met un chien à l'attache pendant la nuit dans la cour, ou qu'on l'y laiffe roder en liberté, on peut compter qu'il fera bonne garde: car auffi-tôt qu'il voit entrer quelqu'un qui n'eft pas de la maifon, il fe met à aboyer de toutes fes forces pour avertir de l'arrivée de cet étranger. De cette manière on peut aller voir qui eft cet homme-là, & fi ce n'eft pas un voleur. Si c'eft une perfonne fufpecte, & qu'elle ne veuille pas fe retirer, on n'a qu'à mettre le chien à fes trouffes; il aboye contre elle, & la pourfuit, en cherchant à la mordre. De même, lorfqu'un homme va fe promener avec fon chien, s'il fe préfentoit quelqu'un pour l'infulter, ou lui faire violence, le chien fe jetteroit à l'inftant fur lui, & défendroit fon maître au péril même de fa vie. N'eft-ce pas un compagnon bien fidèle?

ADRIEN.

Oh oui, mon papa. C'eft comme

le petit épagneul de ma tante qu'elle aime tant. Quand il eſt ſur ſes genoux, & que pour badiner on fait ſemblant de la battre, le petit animal ſe met en colere, il jappe & cherche à s'élancer pour la défendre. Je crois auſſi qu'il mordroit de toute ſa force, ſi ma tante ne le retenoit pas.

M. DE VERTEUIL.

Et n'as-tu pas obſervé, lorſque ta tante a été quelque tems hors de la maiſon ſans ſon chien, combien il ſe montre joyeux de ſon retour, comme il ſaute ſur ſes genoux, comme il lèche ſes mains, comme il cherche à lui témoigner par ſes tranſports à quel point il lui eſt attaché, & combien il ſent de plaiſir à la revoir ?

ADRIEN.

Oui, mon papa; & quand il l'a bien careſſée, il ſaute à terre, & ſe met à courir autour de la chambre en cabriolant. Puis il revient encore devant ma tante, s'élance ſur ſes genoux & lui fait mille nouvelles amitiés.

M. DE VERTEUIL.

Les grands chiens ne ſont pas

moins attachés à leurs maîtres ; & quand ils auroient passé des années sans les voir, ils les reconnoîtroient encore & les aimeroient comme auparavant.

ADRIEN.

Oui, mon papa, cela me fait souvenir du chien d'Ulysse, qui fut le premier à le reconnoître à son retour.

LE BEURRE.

Mde. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE.

MAMAN, que fait là cette femme avec un bâton qu'elle remue dans un petit tonneau ?

Mde. DE VERTEUIL.

Elle fait du beurre, Pauline.

PAULINE.

Quoi, maman, de ce beurre dont je mange quelquefois sur du pain ?

Mde. DE VERTEUIL.

Oui, ma fille.

PAULINE.

Et comment donc se fait le beurre, s'il vous plaît ?

Mde. DE VERTEUIL.

Tu as bien vu quelquefois traire les vaches dans la prairie ?

PAULINE.

Oui maman, l'autre jour encore lorsque ma grand'maman nous fit prendre du lait chaud pour notre goûter.

Mde. DE VERTEUIL.

Eh bien, Pauline, c'est avec ce lait que l'on fait le beurre. On le met d'abord reposer au frais dans de grandes jattes. Puis lorsqu'il y est resté quelque tems, la partie la plus grasse du lait vient flotter au-dessus : c'est ce que l'on appelle la crême. Tu as bien mangé de la crême avec des fraises ?

PAULINE.

Oui, maman. Ma tante m'en fit goûter hier. Oh c'est bien bon.

Mde. DE VERTEUIL.

C'est fort bon en effet. Mais sûre-

ment ta tante ne t'en donna pas beaucoup, car ce n'eſt pas une nourriture ſaine pour les enfans.

PAULINE.

Elle ne m'en donna qu'une cuillerée. J'aurois bien voulu en avoir davantage.

Mde. DE VERTEUIL.

Ta tante avoit raiſon de ne pas vouloir ſatisfaire ta friandiſe. Tu en aurois été malade. Peut-être aurois-tu été obligée de jeûner tout aujourd'hui, de prendre une médecine, & de reſter dans ton lit. Ainſi nous n'aurions pas pu venir nous promener. N'en aurois-tu pas été bien fâchée?

PAULINE.

Oui, certes.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu vois donc que ta tante a fort bien fait de te refuſer. Mais je vais continuer de te dire comment ſe fait le beurre. Lorſque la crême s'eſt ramaſſée en flottant au-deſſus du lait, on la tire avec une grande cuiller pour la mettre dans une autre jatte. De là, on la verſe dans un petit ton-

neau pareil à celui que cette femme a devant elle, & que l'on appelle une baratte.

PAULINE.

Ensuite, maman, je vous prie.

Mde. DE VERTEUIL.

Lorsque l'on a versé la crême dans la baratte, on se met à la battre avec un bâton, au bout duquel il y a une petite planche ronde percée de trous. Puis quand la crême a été quelque tems battue, la partie la plus grasse commence à se séparer, & se rassemble en masse. Alors voilà le beurre fait. Veux-tu que nous allions voir celui qui est dans la baratte de cette femme ?

PAULINE.

Je ne demande pas mieux, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Viens, ma fille. (*En s'avançant vers la Fermière.*) Bon jour, ma bonne amie. Voudriez-vous nous permettre de voir comment vous battez votre beurre ?

LA FERMIÈRE.

Avec plaisir, madame. Approchez-

vous, ma petite demoiselle. Je vais vous le montrer.

Mde. DE VERTEUIL.

Votre beurre est-il bien avancé?

LA FERMIÈRE.

Oui, Madame, il commence à se faire. (*Elle ôte le couvercle de la baratte.*) Vous allez voir.

Mde. DE VERTEUIL.

Regarde, Pauline. Vois-tu cette masse blanchâtre? C'est le beurre. Attens, je vais te soulever, pour que tu puisses voir jusqu'au fond.

LA FERMIÈRE.

Voyez, ma chère enfant. Il y a déja une partie de la crême qui est devenue du beurre. Tenez, en voici un morceau. Goûtez.

PAULINE.

Il est vrai.

Mde. DE VERTEUIL.

Regarde maintenant au bout du bâton cette petite planche ronde avec des trous, dont je te parlois tout-à-l'heure.

PAULINE.

Oui, maman.

Mde.

Mde. DE VERTEUIL.

C'eſt avec cet inſtrument que cette bonne fermière a battu ſa crême.

LA FERMIERE.

Attendez. Je vais battre un moment à découvert. Vous en verrez mieux ce qui ſe paſſe. (*Elle ôte le bâton du trou du couvercle, & ſe met à battre doucement.*)

Mde. DE VERTEUIL.

Vois-tu, Pauline, comment à force de battre la crême, le beurre ſe forme peu-à-peu ?

PAULINE.

Oui, maman, cela eſt ſingulier.

LA FERMIERE.

Vous avez aſſez bien vu, je crois, ma petite demoiſelle. Je vais à préſent remettre le couvercle, car autrement je ne puis battre aſſez ferme. Et puis, vous le voyez, je ferois ſauter la crême hors de la baratte.

Mde. DE VERTEUIL.

Vous avez raiſon, ma bonne amie. Je vous remercie de nous avoir laiſſé voir avec tant de complaiſance.

PAULINE.

Et moi aussi, je vous remercie de tout mon cœur. Je saurai à présent ce que c'est que le beurre, lorsque j'en mangerai.

Mde. DE VERTEUIL.

C'est fort bien, Pauline. Sais-tu maintenant comme on appelle ce qui reste de la crême au fond de la baratte ?

PAULINE.

Non, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

On appelle cela du lait de beurre.

PAULINE.

Quoi, maman, c'est-là ce lait de beurre que je prens quelquefois le soir avec de l'orge mondé ou du pain.

Mde. DE VERTEUIL.

Oui, ma fille.

PAULINE.

Oh je l'aime bien, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Tant mieux, Pauline, c'est une fort bonne nourriture pour les enfans.

Mais veux-tu que je te dise ce que la bonne femme va faire encore à son beurre pour le rendre meilleur?

PAULINE.

Oui, maman, je serai fort aise de l'apprendre.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu pourras le voir toi-même tout-à-l'heure. Cependant je vais te le dire d'avance afin que tu y fasses plus d'attention. Lorsque cette bonne fermière aura tiré de sa crême tout le beurre qu'elle peut en avoir, elle le lavera bien avec de l'eau fraîche, puis elle le pétrira, pour en faire sortir le peu de lait qui s'y trouve encore. Puis après y avoir mis un peu de sel, elle le pétrira de nouveau, afin qu'il se trouve également salé par-tout.

PAULINE.

Et pourquoi mettre du sel dans le beurre, maman?

Mde. DE VERTEUIL.

C'est que lorsqu'on n'y a pas mis du sel, il ne tarde guère à se gâter, & à prendre un goût rance & désagréable. Mais plus on y met de sel & plus long-

tems il se conserve. Regarde, Pauline, la bonne fermière est maintenant occupée à laver son beurre.

LA FERMIERE.

Voyez-vous, mon enfant, comme il en sort encore du lait. Il y a aussi de petits poils de la vache que j'ai grand soin d'ôter, pour que mon beurre soit bien propre.

Mde. DE VERTEUIL.

Eh bien, Pauline, ce beurre ne commence-t-il pas à te paroître friand?

PAULINE.

Oui, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je prie cette brave fermière de nous en porter demain pour notre déjeûner?

PAULINE.

Oui, maman, j'aurai plus de plaisir à le manger après l'avoir vu faire.

Mde. DE VERTEUIL.

Voudrez-vous bien, ma bonne amie, nous porter demain une livre de votre beurre?

LA FERMIERE.

Très-volontiers, Madame.

Mde. DE VERTEUIL.

Vous me connoiſſez, je crois, & vous ſavez où je demeure ?

LA FERMIERE.

Oh ſi je connois Madame de Verteuil ! Vraiment oui. Je vous porterai demain une livre de mon beurre ; & lorſque vous voudrez encore venir en voir faire d'autre, vous en êtes la maîtreſſe.

Mde. DE VERTEUIL.

Je vous rens grace de votre complaiſance.

PAULINE.

Je vous ſuis auſſi bien obligée, ma bonne amie, de m'avoir laiſſé voir faire votre beurre ; & lorſque j'en mangerai demain à mon déjeûner, je me ſouviendrai encore de votre bonté.

TOUT UN PAYS RÉFORMÉ PAR QUATRE ENFANS.

SUR le penchant d'une colline qui s'élève à quelque distance de Paris, on apperçoit de loin un village dont la situation paroît si riante, que les voyageurs les plus pressés descendent ordinairement de leur voiture, pour aller y jouir de la perspective d'une contrée délicieuse. Vous allez croire que les enfans de ce village doivent s'y trouver fort heureux. Sans doute ils le sont aujourd'hui. Mais autrefois combien ils étoient à plaindre ! D'où venoit donc leur malheur, me direz-vous ? étoient-ils souvent malades ? Au contraire. L'air qu'ils respiroient depuis le berceau, étoit le plus favorable pour la santé. Leurs parens étoient-ils pauvres ? Vraiment ils n'étoient pas riches. Mais ne peut-on pas vivre tranquille & satisfait sans de grandes richesses ?

D'où venoit donc leur malheur, demandez-vous encore ? Eh bien, s'il faut vous le dire, c'est de la mauvaise

éducation que quelques-uns d'entre eux avoient reçue, & des mauvais exemples qu'ils donnoient aux autres. Ils avoient ſur-tout le défaut d'être hargneux & turbulens. Dès qu'il s'en trouvoit ſeulement deux enſemble, il y avoit bientôt une querelle établie.

Ah, te voilà, Colin ! Oh quelle ſotte mine te donne ton habit neuf ! — C'eſt apparemment qu'il fait honte à tes guenilles.— Bon ! c'eſt bien d'un habit neuf que je me ſoucie, vraiment. Mais tu fais le fier, je crois, avec ta veſte rouge & tes bas bleus. Je ne ſais qui me tient que je ne te jette dans cette marre, pour te mettre tout entier de la même couleur.

Voilà une légère idée des complimens qu'ils avoient coutume de ſe faire en s'abordant. Des paroles, ils en venoient bientôt à des ſuites plus triſtes. Ils ſe donnoient des gourmades, s'arrachoient les cheveux & ſe traînoient dans la boue, juſqu'à ce que leurs parens vinſſent les ſéparer à grands coups de bâton.

Auſſi-tôt qu'il paroiſſoit un étranger dans le village, ils diſputoient aux

chiens le privilége de courir après lui & de le tracaſſer.

A l'école, ils ſe diſoient des injures, ou ſe donnoient des coups de pied entre les bancs. Il falloit bien que leur maître à la fin s'en apperçut & vint leur donner ſur les oreilles. Il y en avoit tous les jours cinq à ſix de ſévèrement punis. Auſſi n'alloient-ils qu'à regret à l'école ; & lorſqu'ils y étoient envoyés de force par leurs pères, ils prenoient le chemin le plus long, arrivoient tard, faiſoient mal leurs devoirs, & recevoient une punition nouvelle.

Ils n'étoient pas plus heureux hors du tems de l'étude, car ils ne pouvoient aller tour à tour les uns chez les autres pour s'amuſer enſemble, attendu qu'ils ne ſavoient s'accorder qu'à faire du mal, & que leurs parens étoient excédés de leurs criailleries.

Ils paſſoient ainſi toutes leurs journées à ſe quereller & à ſe battre dans les rues, à être réprimandés ou punis à l'école, & à recevoir de ſévères reproches de leurs pères, lorſqu'ils rentroient au logis.

Voilà exactement le tableau de la

vie qu'ils menoient autrefois. Il vous tarde sans doute d'apprendre comment s'opéra le changement que je vous ai annoncé. En voici l'histoire fidèle.

Au bout du village, il y avoit une belle maison, qu'un homme riche de la ville, nommé M. de Guercy, venoit d'acheter à dessein d'y établir son séjour. On l'attendoit de moment en moment avec sa famille.

Les deux voitures qui l'amenoient, lui, sa femme, ses enfans & ses domestiques, parurent enfin sur la grande route. Au bruit qui s'en répandît, tous les enfans du village se rassemblèrent pour les voir passer. Mais au lieu de les saluer poliment & de les recevoir avec des marques de joie & d'amitié, ils ne firent que pousser des éclats de rire moqueurs, & les suivre avec des huées.

Les enfans de M. de Guercy avoient remarqué cette vilaine conduite, & s'en étoient parlé tout bas les uns aux autres. Ils ne concevoient pas comment des enfans pouvoient être si grossiers. Ils apprirent bientôt à les mieux connoître.

Ils allèrent dès le lendemain faire une petite course dans les environs, pour reconnoître le pays. Il falloit traverser le village. Le premier qui les apperçut, courut en avertir ses camarades, qui sortirent aussi-tôt par essaims de leurs cabanes. Les plus sauvages ne s'avançoient que jusqu'au seuil, & lorsqu'ils les voyoient prêts à passer, ils rentroient précipitamment, en leur fermant la porte au nez. Les autres les regardoient insolemment sans leur rendre leur salut, ou n'y répondoient que par des grimaces & des révérences moqueuses.

Je sens, mes chers amis, combien ces détails doivent vous paroître pénibles. Mais qui de vous pourra deviner comment les enfans de M. de Guercy se conduisirent envers ces polissons? Leur rendirent-ils leurs insultes, ou s'en vengèrent-ils par des coups?

Non, non. Ils firent bien mieux. — Et comment donc? — Le voici.

Ils poursuivirent tranquillement leur chemin, non seulement sans témoigner le moindre ressentiment, mais encore sans paroître remarquer

rien de ce qui se passoit autour d'eux. Mais à peine furent-ils entrés dans un petit bosquet à l'extrémité du village, qu'ils eurent ensemble l'entretien que je vais vous rapporter, après vous avoir fait connoître leurs noms. Louis, Auguste, Charles & Frédéric, c'est ainsi qu'ils s'appelloient par ordre d'âge & de taille, en commençant par l'aîné. Je me fais un devoir de vous les désigner bien clairement, afin que vous puissiez juger vous-mêmes à qui appartient l'avis le plus raisonnable dans la délibération qu'ils vont prendre sous vos yeux.

J'ai bien connu de méchans petits garçons dans ma vie, dit Frédéric, mais j'avoue que je n'ai pas encore vu d'aussi mauvais sujets que ces petits paysans. J'étois tenté d'en choisir un de ma taille, pour lui apprendre à vivre. Savez-vous ce qu'il faut faire ? Nous n'avons qu'à couper ici chacun notre bâton, & en repassant dans le village, nous en distribuerons des volées à tous ceux qui s'aviseront de nous insulter. Voilà,

je crois, le meilleur parti que nous ayons à prendre.

Je pense comme Frédéric, s'écria Charles. Il faut savoir nous faire respecter dans le pays. Louis, ne penses-tu pas comme nous.

LOUIS.

Non, je vous assure; & je me garderai bien de tremper dans un pareil complot.

AUGUSTE.

Louis a raison. Ce seroient de belles affaires que nous ferions à notre famille, pour sa bienvenue dans le village.

LOUIS.

Et s'il nous arrivoit un malheur, & que l'un de nous fût rapporté couvert de blessures à nos parens, pensez-vous quel seroit leur chagrin; & ne seriez-vous pas inconsolables de les avoir si cruellement affligés?

FRÉDÉRIC.

Effectivement, je ne songeois pas à cela.

CHARLES.

Eh bien, Louis, toi qui es l'aîné, tu

dois penser plus sagement que les autres. Dis-nous ce que nous avons à faire.

LOUIS.

Ce que nous avons à faire, mes chers amis, c'est de ne rien faire du tout. En reprochant à ces petits garçons leur grossièreté, ne seroit-il pas ridicule de nous montrer plus grossiers qu'eux-mêmes ?

FRÉDÉRIC.

Il est vrai.

LOUIS.

Ce n'est pas tout encore. Si au lieu d'aller leur faire une querelle, nous pouvions les guérir de la manie d'être si querelleurs, ne seroit-ce pas tout ensemble un grand plaisir & une grande gloire pour nous ?

CHARLES.

Oui, mais comment en venir à bout?

LOUIS.

Vraiment, c'est ici la difficulté. Cependant on pourroit..... Oui, il me vient une idée. Ecoutez.

AUGUSTE, CHARLES & FRÉDÉRIC.

Oh, voyons, voyons, voyons.

LOUIS.

Vous souvenez-vous du jour où l'on nous amena notre grand chien Castor, pour le mettre à l'attache dans la cour? Vous souvenez-vous combien il étoit sauvage & grondeur? Te rappelles-tu, Frédéric, qu'il débuta par te déchirer à belles dents le pan de ton habit?

FRÉDÉRIC.

Oh oui, je m'en souviens. Il m'auroit mis en pièces si je ne m'étois sauvé.

LOUIS.

Notre papa nous donna à ce sujet un fort bon conseil. Mes enfans, nous dit-il, gardez-vous bien d'aller agacer Castor. Au lieu de lui lancer des pierrer, jettez-lui de tems en tems un morceau de pain, & vous verrez, au bout de quelques jours, que son caractère se sera peu-à-peu adouci, & qu'il prendra même de l'attachement pour vous. Je vous garantis que de cette manière vous pourrez bientôt jouer avec lui sans péril.

AUGUSTE.

En effet, cela ne tarda pas longtems

à arriver. Loin de chercher à nous mordre, il fut le premier à nous faire des caresses.

FRÉDÉRIC.

Je lui monte aujourd'hui sur le dos, & je lui mets le poing dans la gueule sans qu'il me fasse de mal.

LOUIS.

Vous voyez donc, mes amis, ce que l'on peut gagner par la douceur ?

CHARLES.

Oui ; mais où veux-tu en venir, avec ton chien ?

LOUIS.

A une chose toute simple. C'est que des créatures douées de raison, ne doivent pas être, sans doute, plus intraitables que des chiens. Ainsi donc, si nous sommes parvenus par de bons traitemens à adoucir le caractère sauvage de Castor, nous avons la plus belle espérance de réformer aussi de la même manière l'humeur querelleuse de ces petits paysans. Oui, mes frères, j'ose vous promettre qu'avec de la patience & de la modération, nous viendrons à bout de les changer, &

de nous concilier peut-être leur plus tendre attachement.

Ces paroles, prononcées avec beaucoup de grace, firent une impression si vive sur la petite troupe, qu'il fut résolu, tout d'une voix, de suivre le plan proposé par Louis. Ses trois frères venoient à peine de lui donner leur consentement, qu'un bruit soudain se fit entendre dans les broussailles. Ils tournèrent les yeux de ce côté. Quelle fut leur surprise en croyant appercevoir leur papa ! C'étoit lui-même, en effet, qui les avoit suivis de loin dans leur promenade. Ayant remarqué, la veille, aussi bien qu'eux-mêmes, la grossièreté des petits garçons du village, il avoit craint qu'ils ne se portassent à quelqu'insulte envers ses enfans, & il avoit voulu observer la manière dont ceux-ci sauroient se conduire.

Son premier mouvement fut de prendre Louis dans ses bras, & de le serrer tendrement contre son sein. Tu viens de me donner une grande joie, mon cher fils, lui dit-il, en détournant ces petits fanfarons de la belle expédition qu'ils méditoient. Je ne fais

bon gré aussi, mon cher Auguste, d'avoir si bien secondé ton frère. Pour vous, Messieurs, je devrois vous punir d'avoir voulu user de violence; mais je vous pardonne, parce que vous n'avez pas encore assez d'expérience & de réflexion, pour pressentir les suites fâcheuses auxquelles vous étiez prêts à vous exposer, & sur-tout parce que vous vous êtes rendus sans résistance aux sages conseils de vos aînés.

A ces mots, les enfans de M. de Guercy se jettèrent tous dans ses bras; & après l'avoir accablé de caresses, ils lui promirent de rester fidèles à la résolution qu'ils venoient de prendre.

Ce n'est pas votre bonne volonté que je suspecte, leur répondit M. de Guercy, mais je crains.....

LES ENFANS.

Et quoi donc, mon papa?

M. DE GUERCY.

Combien croyez-vous qu'il vous faudra de temps pour faire réussir complettement votre projet?

FRÉDÉRIC.

Je ne demande pas plus de quinze jours.

CHARLES.

Oui, un mois tout au plus.

AUGUSTE.

Ah, mes frères, comme vous allez vîte en besogne!

M. DE GUERCY.

Et toi, qu'en penses-tu, Louis?

LOUIS.

Je ne saurois vous dire le temps bien juste, mon papa; mais je crois que nous serons fort heureux, si cette opération ne nous coûte qu'une seule année.

M. DE GUERCY.

Je suis exactement de ton avis, & voilà ce qui cause mon inquiétude. Je crains, mes chers amis, que votre constance ne puisse se soutenir aussi long-temps. Il n'a fallu qu'un instant à Charles & à Frédéric pour être frappés des sages conseils de leurs frères. Mais considérez, mes enfans, que depuis le moment où votre raison s'est

développée, je me suis attaché sans cesse à vous inspirer de bons sentimens & de bons principes. Je viens même de quitter le séjour de la ville pour me consacrer tout entier à votre instruction. Il n'en est pas ainsi des petits garçons du village. Abandonnés à eux-mêmes en quittant le sein de leur mère, où prendroient-ils des idées d'honneur & de générosité? Leurs parens occupés, dès le point du jour, d'un travail opiniâtre, n'ont pas le loisir de les instruire. Il n'y a que le Maître d'école & le Curé, qui puissent leur donner en général, & de temps en temps, quelques leçons de conduite, tandis qu'il faudroit suivre chacun d'eux en particulier à chaque instant de la journée. Vous ne devez donc pas être surpris que ces enfans, entraînés l'un par l'autre, prennent de mauvaises habitudes & s'y fortifient. Vous savez, d'après votre propre expérience, que ce n'est pas une petite affaire que de les déraciner. Ainsi, pour venir à bout de votre entreprise, il vous faudra vaincre bien des difficultés. Je ne dis pas cela dans la vue de vous détourner d'un si no-

ble deſſein ; c'eſt au contraire pour vous encourager à le faire réuſſir. Vous aurez bien plus que de la gloire à gagner à ſon ſuccès. Ce n'eſt pas par vos diſcours, c'eſt par vos exemples que vous parviendrez à l'obtenir. Vous ne pouvez corriger vos élèves ſans vous perfectionner vous-mêmes, & par conſéquent, ſans me donner la plus grande joie que puiſſe goûter un cœur paternel.

Pendant ce diſcours, M. de Guerey avoit eu le plaiſir de lire dans les yeux & ſur le front de ſes enfans, tous les ſentimens propres à flatter ſes eſpérances. Après avoir enflammé leur zèle par des motifs d'honneur, il leur fit ſentir la honte qu'il y auroit pour eux à le laiſſer lâchement éteindre. Le ſort de ce village, leur dit-il, eſt entre vos mains. Songez que ſi après avoir d'abord aidé ces enfans à ſortir de leurs vices, vous les y laiſſez enſuite retomber, vous ne ferez que les rendre plus coupables, puiſque vous leur aurez fait perdre l'excuſe qu'ils avoient au moins dans leur ignorance. Quels reproches affreux n'auriez-

vous pas alors à vous faire vous-mêmes?

Non, non, mon papa, s'écrièrent à la fois tous les enfans. Ne craignez point de nous voir perdre courage. Nous vous aimons trop pour vous donner jamais ce chagrin.

La nuit, prête à s'avancer du bout de l'horiſon, vint les interrompre dans les douces effuſions de tendreſſe qui ſuivirent ce tranſport. Ils ſortirent du bocage en ſe tenant tous par la main. L'entretien continua de rouler ſur le même ſujet à leur retour, & pendant le reſte de la ſoirée. Après quelques inſtructions générales, M. de Guercy dit à ſes enfans qu'il leur abandonnoit le maniement de toute cette affaire, & qu'il ne feroit que les aider de ſes conſeils, s'ils croyoient en avoir beſoin pour la conduite de leur plan.

Ils ne tardèrent pas à le mettre en exécution. Leur première idée fut de ſe montrer ſouvent dans le village, pour familiariſer les petits payſans avec leur préſence. Il y eut bien d'abord quelques ſourdes huées, dont il n'auroit tenu qu'à eux de faire des

sujets d'escarmouche ; mais ils ne firent pas semblant de les entendre." Plus les petits garçons se montroient grossiers & sauvages, plus les quatre frères se piquoient de politesse envers eux. Qu'est-ce donc que cela, disoient ceux-ci? Est-ce que les enfans de la ville n'ont point de courage? Ah! ils en montroient bien plus sans doute dans une pareille modération, qu'il n'en auroit fallu pour se battre, puisqu'ils savoient triompher de la violente démangeaison qu'ils sentoient quelquefois, sur-tout Charles & Frédéric, de se retourner brusquement pour faire le coup de poing.

Cette conduite ne pouvoit manquer de leur réussir. Au bout de quelques jours les petits paysans, lassés de les houspiller envain, les laisserent passer à leur côté, sans y faire la moindre attention. Il ne furent plus remarqués que des gens raisonnables, qui s'étonnant de les voir si doux & si réservés, les saluoient à leur passage, avec un air de bienveillance. Les enfans de M. de Guercy profitèrent de cette disposition, pour lier connoissance avec quelques-uns d'entre eux.

Ils leur firent adroitement des questions, afin de connoître les pauvres veuves & les vieillards infirmes qui avoient besoin de secours. Comme leur père avoit pour principe qu'ils eussent toujours de l'argent à leur disposition, ils résolurent de consacrer leurs petites économies à subvenir aux nécessités des plus malheureux. Leur plus douce récréation étoit d'aller eux-mêmes les voir, & de leur porter des soulagemens. L'espérance & la consolation entroient à leur suite dans ces misérables chaumières, qui ne retentissoient avant leur arrivée, que des soupirs de la douleur & souvent des cris du désespoir.

Le récit de leur bienfaisance avoit déja couru de cabane en cabane dans toute l'étendue du village. Les petits paysans étoient tout étonnés d'entendre leurs parens ne parler qu'avec des expressions de respect de ces mêmes enfans qu'ils se donnoient les airs de mépriser. Ils n'en auroient peut-être pas voulu croire la renommée sur sa parole. Il fallut bientôt, en dépit d'eux-mêmes, que leur propre expérience servît à les faire revenir de leur injuste opinion.

Un petit garçon avoit perdu une pièce de douze sols, que sa mère lui avoit donnée pour aller acheter du pain. Il se désoloit dans la crainte d'être battu s'il ne la retrouvoit pas. Un des enfans de M. de Guercy vint à passer près de lui, s'informa du sujet de sa peine, l'aida dans ses recherches, & les voyant inutiles, il lui donna de sa poche la petite somme qu'il avoit perdue.

Un autre, en jouant imprudemment près d'un fossé, s'étoit laissé tomber dans l'eau jusqu'au menton, & ne pouvoit regagner le bord. Un des enfans de M. de Guercy entendit ses cris de la prairie voisine, accourut à son secours, & au risque de se noyer lui-même, il parvint à le retirer de la fange verdâtre où il barbotoit.

Or devinez, parmi les quatre frères, ceux qui avoient fait ces deux bonnes actions. C'est Frédéric qui avoit fait la première, & Charles la seconde. Leurs noms demandent à être cités avec d'autant plus d'exactitude, qu'après vous les avoir montrés prêts à se battre avec les petits paysans, vous auriez été tentés peut-être de les soup-

çonner

çonner de méchanceté, ce qui assurément n'étoit pas dans leur caractère : ils étoient courageux sans en être moins sensibles.

D'un autre côté Louis & Auguste, dont la prudence auroit pu paroître à vos yeux un défaut de bravoure, eurent bientôt occasion de signaler cette vertu. Un loup s'étoit jetté au milieu d'un troupeau, & après avoir massacré plusieurs brebis, il en avoit pris une à la gorge, & la rejettant sur son dos, il l'emportoit en la fouettant de sa queue. Le petit berger, qui étoit pourtant l'un des plus hargneux du village, avoit pris lâchement la fuite à la première approche du loup. Louis & Auguste rencontrèrent dans un chemin étroit l'animal ravisseur. Celui-ci, content de sa proie, enfiloit fièrement sa route, sans s'embarrasser des deux frères, dont la taille ne lui inspiroit pas beaucoup de frayeur. Cette rencontre eut cependant pour lui des suites plus fâcheuses qu'il ne sembloit l'imaginer. Louis avoit un bâton noueux, dont il déchargea un coup si fort sur la jambe gauche du loup, tandis qu'Auguste

lui donnoit du ſien ſur la tête, que l'animal féroce, devenu tout-à-coup plus timide que la brebis déchirée entre ſes dents, la laiſſa tomber de ſa gueule ſanglante, & s'enfuit en hurlant comme un déſeſpéré, ſans avoir remporté d'autre avantage ſur les deux jeunes champions, que le prix de la courſe qui lui reſta malgré leur pourſuite, quoiqu'il ne fût en état d'aller que ſur trois jambes ſeulement.

Je vous laiſſe à penſer combien cet événement, dont le petit berger alla tout de ſuite raconter l'hiſtoire dans le village, bouleverſa les idées de ſes compagnons. Ils avoient repouſſé les enfans de M. de Guercy par dédain, ils n'oſoient plus en approcher par reſpect. Une circonſtance heureuſe parvint enfin à les réunir.

Les quatre bons frères jouoient enſemble dans la grande cour de leur maiſon. La balle s'écartant de ſon but, paſſa par deſſus la muraille, & alla tomber ſur le grand chemin, au milieu d'une foule de petits payſans qui revenoient de l'école. Quelques jours plutôt, cette balle auroit été ſûrement une pomme de diſcorde : les

petits garçons n'auroient pas voulu la rendre, & Charles & Frédéric n'étoient pas d'humeur à la laisser sans combat entre leurs mains. Il en arriva tout autrement ce jour-là. Celui qui l'avoit ramassée, s'empressa de la rapporter à Louis qui venoit la chercher. Il la lui présenta même avec tant de grace, que Louis l'invita, ainsi que ses camarades, à venir être témoins de la partie. Ce fut pour eux la première occasion d'apprendre combien le plaisir gagne à être goûté sans trouble & sans altercation. Malgré leur extrême vivacité, les enfans de M. de Guercy ne s'emportoient point les uns contre les autres. Ils ne se faisoient point de mauvaises chicanes dans les cas douteux. Chacun étoit le premier à se condamner lui-même, quand il avoit tort. Le vainqueur avoit aussi peu d'orgueil, que le vaincu de jalousie; & la partie s'acheva, sans qu'on eût pu deviner l'instant d'après, à aucun mouvement d'insolence ou de dépit, qui l'avoit gagnée ou perdue.

Le temps permettoit d'en jouer encore une autre avant l'heure du dîner.

On engagea les petits payſans à prendre part à celle-ci. Louis & Frédéric d'un côté, Auguſte & Charles de l'autre, ſe partagèrent la petite troupe avec autant d'égalité qu'il fut poſſible. Et qui le croiroit? Cette ſeconde partie ne produiſit pas plus de diſpute que la première, tant les enfans de M. de Guercy avoient déja pris d'aſcendant par la force de leur exemple.

Ils eurent le plaiſir de remarquer, le ſoir même, le bon effet de cette première leçon. En traverſant le village, ils entendirent prononcer leurs noms avec des applaudiſſemens. Ils s'approchèrent émus de joie. Il venoit de s'élever une diſcuſſion entre les joueurs; & l'un d'eux s'étant écrié qu'il falloit jouer ſans querelle, comme ils l'avoient fait le matin avec les enfans de M. de Guercy, ils avoient tous battu des mains à cette propoſition.

Depuis ce moment, les enfans de M. de Guercy commencèrent à goûter les jouiſſances les plus flatteuſes. En fréquentant de plus en plus leurs jeunes inſtituteurs, les petits payſans

s'attachèrent à les prendre pour modèles; & ceux-ci, de leur côté, auroient rougi de leur donner l'exemple de quelque défaut. De-là naissoit entr'eux une vive émulation à qui se distingueroit par la conduite la plus sensée.

Admis librement dans la maison de M. de Guercy, les petits garçons du village voyoient ses enfans se livrer gaîment à l'étude & remplir leurs devoirs avec autant d'ardeur qu'ils en mettoient à se divertir, ils en devinrent à leur tour plus studieux & plus appliqués, sur-tout ceux dont les quatre frères payoient les mois d'école, & qui cherchoient à témoigner une douce reconnoissance à leurs bienfaiteurs, par l'hommage des fruits même de leurs bienfaits.

En voyant les enfans de M. de Guercy vivre entr'eux dans la plus intime union, & ne disputer ensemble que de complaisance & de soins délicats, les petits garçons du village résolurent de quitter leur ancienne habitude de se chamailler sur les plus frivoles sujets. Bientôt on n'entendit plus parler de querelles, encore moins

de batteries ; & s'il s'élevoit de loin en loin quelques petits démêlés, ils étoient bientôt terminés par l'esprit de justice des quatre jeunes frères, que l'on ne manquoit jamais de prendre pour arbitres du différend.

Les enfans de M. de Guercy continuèrent toujours d'employer l'argent de leurs plaisirs à soulager les besoins des pauvres. Les petits garçons du village auroient bien voulu pouvoir les imiter sur ce point. Mais comme leur bourse étoit fort mal garnie, ils cherchèrent du moins à y suppléer d'une autre manière. Ils partageoient leur pain avec les enfans qui n'en avoient pas. Ils aidoient les vieillards à marcher dans les chemins difficiles, ils se chargeoient de leurs commissions, & leur rendoient avec empressement tous les bons offices qui étoient à leur portée.

Les voyageurs qui avoient traversé quelques mois auparavant ce village, ne le reconnoissoient plus. Au lieu des insultes qu'ils avoient essuyées à chaque pas, ils ne recevoient plus que des secours obligeans. C'étoit à qui prendroit soin de leurs chevaux,

à qui les conduiroit à l'auberge, à qui leur indiqueroit le chemin ou les personnes qu'ils demandoient, en un mot à qui leur marqueroit le plus d'égards & de bienveillance.

Les pères de ces enfans, dont l'humeur autrefois étoit continuellement aigrie par les chagrins que ceux-ci leur faisoient essuyer, connurent enfin le plaisir si doux de s'abandonner aux mouvemens de la tendresse paternelle. Sensibles à ces caresses, les enfans en devinrent encore meilleurs pour plaire aux auteurs de leurs jours. Plus de division entre les voisins pour les misérables querelles de leurs enfans. La paix qui régnoit dans chaque ménage, avoit amené un traité d'alliance entre toutes les chaumières.

Ce n'est pas tout. Comme il se tenoit souvent des marchés dans le village, les habitans des hameaux des environs avoient fréquemment occasion d'y venir faire leurs emplettes. Ils furent bientôt frappés du changement qui s'y étoit opéré, & plus surpris encore d'en apprendre la cause. Oh ! comme ils auroient voulu avoir aussi M. de Guercy & ses enfans

au milieu de leurs habitations ! Ces vœux furent bientôt exaucés en quelque manière.

Le printems qui venoit de rendre à la nature sa couronne de fleurs, voyoit fleurir pour la premiere fois dans ce canton des vertus qui lui avoient été jusqu'alors bien étrangères. L'innocence & la joie paroient, de nouveaux charmes, ces riantes campagnes. Les enfans, répandus par bandes sur la prairie, y jouoient en paix comme des troupes de frères. Quelques-uns étoient couchés sur le gazon, & le rouge enflammé de leurs joues formoit un contraste charmant avec sa douce verdure. L'éclat de leurs yeux n'étoit plus terni par les larmes. La candeur de leurs fronts n'étoit plus voilée par de sombres projets de méchanceté. Le sourire règnoit sur leurs lèvres, & la propreté sur leurs vêtemens. Les oiseaux, dont ils avoient cessé de troubler les amours, voltigeoient avec confiance sur leurs têtes, venoient sans effroi ramasser, autour d'eux, les miettes échappées de leur bouche, & sembloient à l'envi chercher à les payer

de la liberté qu'ils laissoient à leurs petits, par des chants pleins d'allégresse & de reconnoissance.

Les paysans qui n'avoient jamais joui d'un si doux spectacle, ne pouvoient contenir l'excès de leur surprise & de leur satisfaction. Mais parmi tous ces pères, quel étoit celui dont les transports pussent égaler le ravissement de M. de Guercy? Je vois donc enfin règner autour de moi le bonheur, se disoit-il, & ce bonheur général est l'ouvrage de mes enfans. Ah! leur vie entiere sera heureuse, puisqu'ils connoissent de si bonne heure le charme de la bienfaisance, la plus douce des vertus. O mes bons fils, combien je dois vous chérir! Les vieillards vous bénissent, les femmes vous caressent, les petits sautent de joie autour de vous : tout le monde ici me dispute le plaisir de vous aimer.

Le terme d'une année, que Louis avoit demandé pour donner un plein succès à l'entreprise qu'il venoit d'exécuter avec ses frères, devoit arriver le dimanche suivant. M. de Guercy qui en avoit pris exactement la date

sur ses tablettes, voulut solemniser ce jour par une fête brillante qui en éternisât la mémoire dans le village. Pour mieux jouir de la surprise de ses enfans, il les mena, la veille, dès le matin, faire une longue promenade, tandis que tous ses domestiques restoient à la cuisine, occupés de mille préparatifs. Jamais le four de la maison n'avoit été si bien chauffé que ce jour-là.

Le lendemain, lorsque le Service Divin fut fini, M. de Guercy sortit le premier de l'Eglise, & ayant rassemblé les paysans devant la porte, il les engagea tous, pères & enfans, à le suivre vers sa maison. L'intérieur de la cour étoit garni de tables proprement dressées, autour desquelles il les invita à s'asseoir. Etant ensuite monté sur le perron, avec ses quatre fils : Mes amis, dit-il, je vous présente mes enfans. Ils viennent de travailler une année entiere à faire le bonheur des vôtres. Je vois avec la plus vive satisfaction, qu'ils n'ont pas trop mal réussi dans leur ouvrage. Profitons, vous & moi, de l'utile leçon qu'ils nous ont donnée. Met-

tons dans nos affaires une aussi bonne intelligence que vos enfans & les miens en mettent dans leurs plaisirs. Je suis riche & vous avez besoin de ma fortune. Vous êtes laborieux & j'ai besoin de vos travaux. Je me propose d'acheter la terre d'où dépend ce village ; & mon premier acte de possession sera de vous remettre tous mes droits. Il n'en faut plus consacrer d'autre que celui de l'égalité naturelle entre les hommes. Je prévois qu'il ne tardera pas longtems à s'établir dans toute la France. Peut-être ailleurs coutera-t-il du sang. Qu'il ne nous coûte à nous que des larmes d'attendrissement & de plaisir. Rappellons-nous toujours que nous sommes frères. Vivons unis par les mêmes nœuds que ces enfans. Je vous donne les miens à aimer autant que je veux aimer les vôtres. Que cette heureuse contrée ne soit plus habitée que d'une seule famille, où tous sans distinction travaillent de concert à sa prospérité.

Il avoit à peine achevé ce discours, que les paysans s'élançant de leurs siéges, vinrent se précipiter à

genoux devant lui sur les marches du perron. Les hommes baisoient ses habits, les femmes se jettoient dans ses bras : on se passoit de main en main ses enfans, en les accablant de caresses. M. de Guercy trop vivement ému par cette scène touchante pour la pouvoir soutenir plus longtems, donna ordre à ses domestiques de servir les raffraîchissemens qu'il avoit fait préparer. Ce petit banquet fut suivi de chants & de danses, où l'on vit éclater la joie qui règnoit dans tous les cœurs ; & chacun, en se retirant, remplit les airs du nom de M. de Guercy, de celui de ses enfans, & des vœux les plus tendres pour leur félicité.

M. de Guercy ne tarda pas longtems à s'occuper des moyens de réaliser le projet qui remplissoit son cœur généreux. De bons écrivains, se disoit-il, ont appris aux hommes le grand intérêt qu'ils ont à se servir mutuellement & à s'aimer. Des gens corrompus ont traité ces idées de chimères. J'en avois cru moi-même l'exécution plus difficile. Que je rends graces à mes enfans de m'avoir désa-

busé ! L'exemple que j'en ai reçu, je le dois aux autres. Sans resserrer mes sentimens de bienveillance pour tous les hommes, il faut en renfermer l'exercice dans l'étendue du terrain que je veux acquérir. Ah ! si l'image du bonheur que j'y vais répandre, pouvoit engager mes voisins à vouloir en goûter le fruit comme moi ! Qu'importe de perdre des vassaux, dès que l'on y gagne des frères & des amis ? Il se prépare une révolution dans les idées. De vains titres ne distingueront plus les hommes. Cherchons d'avance une distinction plus douce dans la bienfaisance envers nos semblables, ou plutôt que ce sentiment se répande si également dans tous les cœurs, que l'exercice en devienne aussi naturel que celui de la liberté.

Animé de cette espérance, M. de Guercy, au prix de tous les sacrifices que lui permettoit sa grande fortune, s'empressa d'acquérir cette terre dont il ne vouloit plus sortir. Il n'attendit point que le terme nécessaire à la solidité de son acquisition fût expiré, pour commencer l'ouvrage

qu'il méditoit. Il fit auſſi-tôt conſtruire une école publique, y appella des maîtres intelligens, leur fournit tous les livres d'inſtruction néceſſaires, & en fit ouvrir gratuitement l'entrée aux enfans du village. Il établit auſſi des atteliers de charité pour occuper les pauvres dans la mauvaiſe ſaiſon, & fonda un aſyle deſtiné à recevoir les infirmes & les vieillards. Il donnoit à une pauvre famille un petit coin de terre avec des inſtrumens pour la cultiver ; à une autre, une vache ou des chèvres, qui la nourriſſoient de leur lait ; à celle-ci, un rouet, des aiguilles & des outils de différens métiers. Il en étoit payé largement par leur reconnoiſſance & par mille bénédictions. On peut, diſoit-il quelquefois, racheter cette terre ; mais les doux fruits que mon cœur en a déja recueillis, le rachat ne ſauroit me les enlever.

Heureuſement ſa poſſeſſion ne fut point troublée. L'année s'acheva ; & le lendemain qui auroit pu encore amener pour lui la perte de toutes les dépenſes qu'il avoit faites, ne fit que lui montrer combien il en avoit

déja profité. L'aiſance règnoit dans toute l'étendue de ſa terre. Il n'y avoit pas un ſeul bras qui reſtât dans l'inaction, pas un ſeul quartier de terre qui fût demeuré ſans culture. L'année ſuivante fut encore plus heureuſe. Comme tous les payſans s'étoient partagé le plaiſir de travailler ſes vignobles & ſes ſillons, & qu'ils n'y avoient pas épargné leurs ſueurs, l'abondance des fruits qu'il recueillit, jointe à leur bonne qualité, le rembourſa d'une partie des ſommes qu'il avoit prodiguées pour ſes charités particulières & ſes établiſſemens. Les habitans du village n'y gagnèrent pas moins que lui. Leur marché attiroit de préférence les acheteurs. La certitude de le trouver toujours bien garni des meilleures denrées, la facilité de s'y procurer en même tems, à bon compte, de toute eſpèce d'ouvrages fabriqués dans les atteliers de charité, le plaiſir de n'avoir à traiter qu'avec d'honnêtes gens, tous ces avantages réunis faiſoient qu'on croyoit gagner à ſe détourner d'une lieue ou deux pour venir faire, en cet endroit, ſes proviſions. Chaque

jour, il s'y formoit de nouveaux établissemens. Les Seigneurs du voisinage, voyant leurs marchés & leurs terres se dépeupler, sentirent bientôt que pour leur intérêt même ils devoient suivre l'exemple de M. de Guercy. Ils s'empressérent de venir lui demander le secours de ses lumières. Il les renvoya à ses enfans. C'est à eux, dit-il, que je dois les principes que j'ai pratiqués. Après m'avoir inspiré l'idée du bien que j'ai pu faire, ils le soutiennent chaque jour par leur zèle & leur intelligence. Il ne manquera plus rien à mon bonheur, si le vôtre devient encore leur ouvrage.

Les enfans consultés retracèrent naïvement la route qu'ils avoient suivie. On ne rougit point de se diriger par leurs instructions, & l'on n'eut point à s'en répentir. Les hameaux d'alentour devinrent d'abord heureux & florissans. Ce cercle étroit s'étendit ensuite de tous côtés. Il en revenoit sans cesse des actions de graces à M. de Guercy. Quelle joie pour ce bon père de voir la premiere influence de bonheur sortir du sein

de sa jeune famille pour se répandre par degrés sur toute la contrée, comme le parfum exhalé, au lever de l'aurore, du calice d'albâtre d'un jeune lys, embaume insensiblement toute la vaste étendue d'un jardin.

Le premier jour où M. de Guercy s'étoit vu irrévocablement possesseur de sa terre, après avoir, suivant sa promesse, fait à ses vassaux le généreux abandon de tous ses droits, il avoit couru renverser de ses propres mains les trois poteaux, triste monument élevé sous le nom de la Justice à la tyrannie féodale. Le lendemain les paysans allèrent planter à leur place quatre jeunes arbres, qu'ils appelèrent Louis, Auguste, Charles & Frédéric. Ces arbres cultivés avec soin, grandirent à vue d'œil, & font aujourd'hui, comme leurs parrains, le plus bel ornement de la contrée. L'ombre même qu'ils répandent sert encore à l'utilité publique pour tous les âges. Les vieillards assis à leurs pieds, y terminent les petits différends prêts à diviser les familles : les hommes d'un âge mûr viennent s'y délasser de leurs

travaux : les jeunes gens y font leurs noces : & les enfans interrompent leurs jeux sous ces feuillages, pour entendre raconter à leurs parens l'histoire des quatre bons frères, & pour apprendre, par leur exemple, que les enfans même peuvent contribuer au bonheur de leur pays.

L' A I R.

Mde. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

Mde. DE VERTEUIL, (*tenant un soufflet.*)

PAULINE, mets ta main devant le tuyau de ce soufflet. (*Elle souffle.*) Ne sens-tu rien contre ta main ?

PAULINE.

Pardonnez-moi, maman, je sens du vent.

Mde. DE VERTEUIL.

Sais-tu ce que c'est que ce vent?

PAULINE.

Non, maman, je ne le sais pas.

Mde. DE VERTEUIL.

C'est l'air qui étoit entré par ces

trous dans le soufflet, & qui en sort lorsque je le presse.

PAULINE.

Et qu'est-ce que l'air, maman?

Mde. DE VERTEUIL.

Ouvre ta bouche, Pauline, & retiens ton haleine. Ne sens-tu pas venir quelque chose de froid dans ta bouche?

PAULINE.

Oui, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Eh bien, c'est de l'air qui entre dans ta bouche, lorsque tu retiens ton haleine, & qui en sort lorsque tu la pousses. Il y a de l'air par-tout, puisque par-tout tu peux respirer, ici, dans le jardin, dans la rue. Donne-moi cette poche carrée de papier qui est là sur la table.

PAULINE.

Qu'en voulez-vous faire, maman?

Mde. DE VERTEUIL.

Regarde, je vais y souffler beaucoup d'air.

(*Elle souffle dans la poche de papier jusqu'à-ce qu'elle soit bien enflée, & elle la ferme par le haut.*)

Touche maintenant la poche. Ne sens-tu pas qu'elle est pleine?

PAULINE.

Oui, cela est vrai. Mais qu'y a-t-il donc dedans?

Mde. DE VERTEUIL.

Rien autre chose que l'air que j'y ai soufflé. Veux-tu que nous l'en fassions sortir?

PAULINE.

Oui, maman; voyons.

Mde. DE VERTEUIL.

Donne-moi cette grosse épingle.

PAULINE.

Tenez, maman, la voici.

Mde. DE VERTEUIL.

(*Piquant la poche avec l'épingle.*)

Maintenant, mets ta main devant ce trou. Ne sens-tu pas l'air qui en sort?

PAULINE.

Oui, je le sens.

Mde. DE VERTEUIL.

Voilà la poche qui se vuide & qui s'applatit. Il n'y a plus rien dedans. C'étoit donc l'air qui la remplissoit, puisqu'il n'y est rien resté, & qu'il n'en est sorti que de l'air.

PAULINE.

Oh, faites encore, maman, je vous prie.

Mde. DE VERTEUIL.

Très-volontiers, ma fille.

(*Elle souffle encore dans la poche.*)

Mais il faut que tu tiennes le doigt sur le trou pour le boucher. Car autrement l'air en sortiroit, à mesure que je l'y soufflerois.

PAULINE.

Oui, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Retire maintenant ton doigt & regarde. La poche s'applatit encore, aussi-tôt que je cesse d'y souffler, parce que l'air sort par le petit trou. Sens-tu ?

PAULINE.

Oui, maman, je sens bien l'air, mais je ne le vois pas.

Mde. DE VERTEUIL.

Il eſt vrai. On ne peut pas voir l'air.

PAULINE.

Et pourquoi donc, maman?

Mde. DE VERTEUIL.

Je ne ſaurois encore te l'expliquer. Tu ne le comprendrois pas.

PAULINE.

Mais maman, s'il y a de l'air partout, il y en a entre nous & ces grands arbres que nous voyons là-bas par la fenètre. Pourquoi l'air ne m'empêche-t-il pas de les voir, comme lorſque je ferme les rideaux?

Mde. DE VERTEUIL.

Avant que je te réponde, regarde dans ma cuvette. Elle eſt pleine d'eau, & cependant à travers tu vois les fleurs qui ſont peintes au fond, comme s'il n'y avoit pas d'eau entre ces fleurs & toi.

PAULINE.

Il eſt vrai maman. Il faut même y regarder de près pour voir s'il y a de l'eau en effet. Et tenez, ce matin, j'y ai été trompée. J'ai voulu

prendre une assiette sur la table, & je me suis jetté de l'eau sur les bras, parce que je n'avois pas vu que l'assiette en étoit pleine.

Mde. DE VERTEUIL.

Et lorsque les carreaux de verre de ta croisée sont bien propres ; ne vois-tu pas les statues du jardin, comme s'il n'y avoit pas de verre entre ces statues & toi?

PAULINE.

Oui, cela est vrai.

Mde. DE VERTEUIL.

Un mot encore. Quand il y a une vitre cassée dans le haut d'une fenêtre, & que l'on sent du froid, n'as-tu pas observé combien l'on a de peine quelquefois à trouver de l'œil en quel endroit la vitre est cassée?

PAULINE.

Oui, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

L'eau & le verre sont des matières si pures ; que l'on peut voir à travers. Mais comme l'air est plus pur encore & plus subtil, on voit à tra-

vers, ſans le voir lui-même. Je vais te montrer, d'une autre manière, que tu en es environnée de toutes parts. Reſte maintenant debout, je vais tourner autour de toi, en agitant mon évantail. Ne ſens-tu pas du vent de tous les côtés?

PAULINE.

Oui, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

C'eſt l'air qui eſt entre nous deux que je mets en mouvement avec cet évantail, & que je pouſſe contre toi. Il en arriveroit de même ſi je le faiſois dans la rue, dans le jardin, en quelque lieu que ce fût. Il y a donc de l'air par-tout. Mais, dis-moi, as-tu vu quelquefois jouer les poiſſons dans le vivier de ta grand'maman?

PAULINE.

Oh oui, ce ſont de fort jolies petites bêtes. Ils viennent ſur l'eau dès qu'on leur jette un morceau de pain, & ils l'avalent ſi adroitement.

Mde. DE VERTEUIL.

Eh bien, Pauline, les poiſſons doivent toujours avoir de l'eau autour d'eux,

d'eux, comme nous devons toujours avoir de l'air autour de nous. Si tu les voyois lorsqu'on les tire de l'eau, ils s'agitent, ils se tordent & ne tardent pas long-tems à mourir. Il nous en arriveroit de même, si l'on nous tiroit hors de l'air. Nous nous agiterions, nous nous tordrions, & nous finirions bientôt par mourir comme eux. Heureusement nous ne devons pas craindre que l'air nous manque, car il enveloppe toute la terre.

PAULINE.

Mais, maman, y en a-t-il jusqu'aux étoiles ?

Mde. DE VERTEUIL.

C'est ce que nous verrons une autre fois. Avant de t'élever si haut, il faut avoir acquis d'autres connoissances.

PAULINE.

Oh, je vais bien m'appliquer à m'instruire pour y arriver.

LA CROISSANCE DES PLANTES.

M. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE.

MON papa, qu'est-ce que vous avez là dans ces assiettes? En voilà une qui est comme un petit jardin.

M. DE VERTEUIL.

Il ne m'a pas coûté beaucoup de peine à cultiver, comme tu le vois. Je n'ai eu besoin que de mettre dans l'eau une pincée de petites graines rougeâtres, pareilles à celles que tu vois là dans la première assiette.

PAULINE.

Et quelle est cette herbe, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

C'est du cresson que tu aimes tant. Je veux t'en faire manger bientôt une salade.

PAULINE.

Elle est déja jolie à croquer.

M. DE VERTEUIL.

Regarde maintenant cette ſeconde aſſiette. J'y ai mis tremper des graines, il y a quatre jours. Vois ſi elles ſont en tout comme celles de la première aſſiette, qui ne trempent que depuis ce matin.

PAULINE.

Non, mon papa. Il y a quelque choſe de blanc à celles-ci, que les autres n'ont pas.

M. DE VERTEUIL.

Tu as fort bien remarqué cette différence. Les graines, à force de tremper dans l'eau, ont crevé, & de ces crevaſſes il ſort de petites pointes blanches.

PAULINE.

Et qu'eſt-ce que ces petites pointes blanches, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Ce ſont les jeunes racines de la plante. Lorſque les graines ont été quelques jours dans l'eau, elles ſe pénètrent d'humidité & ſe renflent. Tu vois bien que celles-ci ſont plus

grosses que celles de la première assiette.

PAULINE.

Il est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'elles sont assez renflées, elles s'entr'ouvrent à la pointe, & alors ces petites pointes blanches sortent par l'ouverture. Sais-tu ce que font ces racines?

PAULINE.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Elles sucent l'eau qui est sur l'assiette. La graine mieux nourrie s'enfle encore davantage, & alors il en sort d'un autre côté deux petites feuilles jaunes qui se divisent chacune ensuite en trois petites feuilles, & peu-à-peu elles deviennent toutes vertes. Regarde dans cette troisième assiette. Les graines y sont depuis huit à dix jours; & la plante a déja des feuilles. Vois-tu aussi l'enveloppe rougeâtre de la graine?

PAULINE.

Oui bien, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Les graines sont ici encore bien plus grossies. Chacune a une tige où les feuilles sont attachées. Lorsqu'elles auront passé quelques jours de plus dans l'eau, du milieu de ces premières feuilles, il en sortira encore d'autres. Les racines & les tiges deviendront encore plus longues & plus grosses ; & l'enveloppe de la graine s'en détachera tout-à-fait, comme tu peux le voir déja sur la quatrième assiette.

PAULINE.

Oh oui, mon papa, voilà ma salade toute prête. Il n'y a plus qu'à l'assaisonner.

M. DE VERTEUIL.

Je vais t'en couper quelques brins pour que tu la goûte d'avance. Mais, vois-tu, je remets les racines dans l'eau, & il en sortira de nouvelles feuilles, pourvu qu'on ait soin de tenir toujours assez d'eau dans l'assiette.

PAULINE.

Vous y en mettez donc de tems en tems, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Il le faut bien, ma fille : à mesure que la plante grandit, les racines en boivent davantage, il est donc nécessaire de leur en fournir. Tiens, voici une autre assiette. Je n'y avois mis de l'eau que les premiers jours seulement. Le cresson, en grandissant, l'a eu bientôt épuisée ; & aussi-tôt qu'elle lui a manqué, il a commencé à se flétrir. Vois-tu comme les tiges sont devenues minces & se sont desséchées ? les feuilles sont toutes jaunies. Ce cresson ne vaut plus rien. Il faut le jetter.

PAULINE.

Oh ! c'est bien dommage !

M. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je te dise maintenant comment l'on se procure la graine d'où vient le cresson ?

PAULINE.

Vous me ferez plaisir, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'au lieu de couper le cresson pour le manger, on le laisse grandir,

il s'élève de la hauteur de ta jambe, & encore plus, comme celui qui est là dans ces deux pots; & il vient au haut de la tige de petites fleurs blanches, comme tu en vois-là dans le premier pot.

PAULINE.

Oh, oui, je le vois.

M. DE VERTEUIL.

Lorsque les fleurs se flétrissent & viennent à tomber, les graines viennent à la place. Tu peux le voir dans le second pot. Regarde.

PAULINE.

Je ne vois pas de graines, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Vois-tu ces petites cosses qui sont là le long de la tige ?

PAULINE.

Oui, oui, c'est comme de petits haricots.

M. DE VERTEUIL.

Je vais en cueillir une & l'ouvrir. Vois ce qu'il y a dedans.

PAULINE.

Oh, c'eſt ſingulier. Mais, mon papa, ces graines ſont vertes, & celles qui ſont là dans l'aſſiette ſont rougeâtres.

M. DE VERTEUIL.

Cela vient de ce que celles-ci ne ſont pas encore mûres. Si je les avois laiſſées plus long-tems ſur le pied, elles feroient devenues rougeâtres comme les autres. Je vais chercher. Peut-être en trouverai-je de plus avancées pour la maturité. En effet, vois-tu? en voici qui commençoient à devenir rougeâtres. Elles feroient preſque déja bonnes à mettre dans l'eau ou dans la terre pour faire venir du creſſon. Nous en aurons qui feront parfaitement mûres dans quelques jours.

PAULINE.

Oh qu'il me tarde d'en avoir, mon papa!

M. DE VERTEUIL.

Et pourquoi donc, Pauline?

PAULINE.

C'est que je veux essayer d'en faire venir moi-même.

M. DE VERTEUIL.

Tu me fais grand plaisir d'avoir eu cette idée. Je serai toujours charmé de te voir faire ces petites expériences. C'est le meilleur moyen de t'instruire. Aussi-tôt que cette graine sera mûre, je la cueillerai, & je te la garderai avec soin pour en mettre dans l'eau ou dans la terre, lorsqu'il en sera tems. Mais alors il faudra que tu ayes l'attention de voir tous les jours s'il y a assez d'eau dans l'assiette, ou si la terre est assez humide dans le pot ; car, ma fille, quoique le cresson soit dans la terre, il a besoin d'avoir toujours de l'eau, autrement il se dessécheroit comme celui qui est là sans eau dans l'assiette que je viens de te faire voir. L'eau n'est pas moins nécessaire aux fleurs, aux plantes & aux arbres. Ils en ont tous besoin.

PAULINE.

Et les grands arbres de notre jar-

din ſont-ils venus de la même maniere que le creſſon ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, Pauline, de la même maniere ; mais tu conçois qu'il leur a fallu plus de tems & auſſi plus de terre & d'eau. Tu as bien vu quelquefois des glands à terre dans le parc de ta grand'maman ?

PAULINE.

Oui, mon Papa, je me ſouviens d'en avoir ramaſſé pour jouer.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien, Pauline, les glands ſont la graine des chênes. Ces glands ſont venus ſur les chênes, à peu-près de la même maniere que les graines de creſſon ſont venues ſur les tiges de creſſon. Lorſque les glands ſont mûrs, ils tombent de l'arbre ; & ſi l'on en plante un, il en ſort d'abord une racine qui s'enfonce dans la terre & y ſuce l'humidité qu'elle renferme. Alors il ſort de la terre de petites feuilles vertes, & du milieu de ces feuilles il s'éleve une tige, ſur laquelle croiſſent beaucoup d'autres

feuilles & des rameaux & des branches. Ce chêne grandit de jour en jour, d'année en année, jusqu'à ce qu'il soit devenu aussi grand que ceux qui sont dans le parc de ta grand'maman. Cela n'est-il pas admirable, Pauline, que d'un petit gland il en sorte un aussi grand arbre?

PAULINE.

Oui, vraiment, mon papa, mais comment cela se fait-il? Je ne puis le comprendre.

M. DE VERTEUIL.

Je ne le comprends pas non plus, & personne ne peut l'expliquer. Cependant cela est ainsi, puisque nous le voyons arriver tous les jours. Lorsque nous irons cet Automne chez ta grand'maman, nous aurons soin d'y ramasser des glands que tu planteras ici dans le jardin, pour que tu puisses voir croître de jeunes chênes sous tes yeux.

PAULINE.

Oui, mon papa, je veux que vous ayez bientôt un petit parc planté de ma main.

Fin de la premiere Partie.

LE LIVRE DE FAMILLE,

OU

JOURNAL DES ENFANS,

CONTENANT DES

HISTORIETTES MORALES ET AMUSANTES,

Mêlées d'Entretiens instructifs sur tous les objets qui les frappent journellement dans la nature & dans la société.

PAR M. BERQUIN.

*Pour servir de suite à l'*Ami des Enfans & des Adolescens, *du même Auteur.*

SECONDE PARTIE.

PAULINE. Ah ! Maman, aidez-moi à réfléchir, je vous en prie.

Mme. DE VERTEUIL. C'est le principal objet de tous nos entretiens.

A LAUSANNE,

Chez { DURAND l'aîné ET COMP. Libr.
HENRI VINCENT, Impr.

1793.



JOURNAL DES ENFANS,

OU

HISTORIETTES MORALES ET AMUSANTES

Mêlées d'Entretiens instructifs sur tous les objets qui les frappent journellement dans la Nature & dans la Société.

LA PLUIE.

Mde. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE.

AH, ma chère maman, comme je voudrois qu'il vînt à pleuvoir!

Mde. DE VERTEUIL.

Pourquoi donc, Pauline?

PAULINE.

C'est que le jardinier vient de me dire qu'il faudroit qu'il tombât de l'eau pour faire mûrir les groseilles.

Mde. DE VERTEUIL.

Cependant tu te plains quelquefois

A 2

de la pluie, lorſqu'elle t'empêche d'aller à la promenade.

PAULINE.

Oh, je ne m'en plaindrai plus. Qu'il pleuve, qu'il pleuve, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Je le voudrois bien auſſi, ma fille; mais ni toi, ni moi, perſonne enfin ſur la terre ne peut faire tomber la pluie à ſon commandement : il faut attendre qu'elle tombe d'elle-même.

PAULINE.

Mais, maman, la pluie nous vient des nuages. Si nous pouvions monter dans les nuages, ne pourrions-nous pas faire pleuvoir ?

Mde. DE VERTEUIL.

Non, ma fille. Il eſt très-facile d'aller dans les nuages; mais en faire tomber de la pluie, c'eſt ce qui ne dépend pas de nous.

PAULINE.

Il eſt facile d'aller dans les nuages? Et comment cela? Il me ſemble qu'il faudroit avoir des aîles comme un oiſeau.

Mde. DE VERTEUIL.

Les aîles feroient un excellent moyen pour cet effet; mais, hélas! nous n'en avons point. Nous avons des jambes, & nos jambes peuvent y fuffire.

PAULINE.

Des jambes pour aller dans les nuages?

Mde. DE VERTEUIL.

Oui, fans doute, Pauline; & tu vas bientôt convenir toi-même qu'il n'eft rien de fi aifé à comprendre.

PAULINE.

Oh, voyons, je vous prie, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu fauras d'abord qu'il y a des pays où l'on voit s'élever des montagnes, c'eft-à-dire de grands monceaux de terre, de fable & de pierre, qui font trente ou quarante fois plus hauts que les tours de Notre-Dame, plus hauts encore que le Mont-Valérien, que je t'ai fait voir du haut de l'étoile de Chaillot.

PAULINE.

Eh bien, maman, ces montagnes?

Mde. DE VERTEUIL.

Lorſque l'on eſt grimpé ſur leur ſommet, on eſt auſſi haut que les nuages, & quelquefois plus haut; alors on les voit de là ſous ſes pieds, comme nous les voyons d'ici ſur nos têtes.

PAULINE.

Et comment paroiſſent-ils être faits?

Mde. DE VERTEUIL.

Tu peux me le dire, Pauline.

PAULINE.

Moi, maman? Je n'ai pas grimpé ſur les montagnes, qu'il m'en ſouvienne.

Mde. DE VERTEUIL.

Il eſt vrai. Mais il t'eſt cependant arrivé de te promener au milieu d'une eſpèce de nuage.

PAULINE.

Et quand donc, maman?

Mde. DE VERTEUIL.

L'hiver dernier. Ne te ſouviens-tu pas de cet épais brouillard qui nous ſurprit un jour, lorſque nous revenions de chez ton oncle?

PAULINE.

Oui, vraiment, je m'en souviens encore.

Mde. DE VERTEUIL.

Eh bien, Pauline, ce brouillard étoit une espèce de nuage; & l'on voit sous ses pieds les nuages comme un brouillard, lorsque l'on est au sommet d'une haute montagne.

PAULINE.

Voilà qui est singulier.

Mde. DE VERTEUIL.

Quoique nous fussions alors au milieu du brouillard, il nous fut impossible de le faire tomber en pluie. Il nous seroit donc aussi impossible de faire tomber les nuages en pluie, quand nous serions au milieu des nuages.

PAULINE.

Comment vient donc la pluie, maman?

Mde. DE VERTEUIL.

Ton papa m'a promis de te l'expliquer.

PAULINE.

Oh, c'eſt bon. Je ſaurai bien le faire ſouvenir de ſa promeſſe.

LES VAPEURS.

M. DE VERTEUIL, PAULINE, ſa fille.

PAULINE.

Mon papa, voulez vous me permettre de monter ſur cette banquette, près de la croiſée? Je n'ouvrirai pas la fenêtre; je ne veux que regarder dans la rue à travers les vitres.

M. DE VERTEUIL.

Je le veux bien, Pauline. Viens, je vais te poſer moi-même ſur la banquette. Tu peux maintenant voir paſſer les voitures & les belles dames qui ſont dedans, comme ſi la fenêtre étoit ouverte.

PAULINE.

Il eſt vrai, mon papa. (*Après un moment de ſilence.*) Mais qu'eſt-ce donc? Je ne vois plus rien à travers la vitre. Elle étoit ſi claire, il n'y a qu'un moment. D'où cela vient-il, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Cela vient de ce que tu l'as obscurcie par ton haleine. Viens devant cet autre carreau. Ne vois-tu pas bien clair à travers ?

PAULINE.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Ouvre maintenant à demi la bouche en avançant les lèvres, & pousse ton haleine contre ce même carreau qui est encore si clair. Vois-tu comme il a été tout de suite obscurci par la vapeur sortie de ta bouche ?

PAULINE.

Il est vrai.

M. DE VERTEUIL.

Et sais-tu ce que c'est que cette vapeur ?

PAULINE.

Oh, non, du tout.

M. DE VERTEUIL.

C'est de l'eau chaude sortie de ta bouche avec l'air que tu as soufflé au-dehors. Tiens, je vais le faire moi-même, pour que tu voies mieux.

Lorſque je pouſſe mon haleine contre cette vitre, elle ſe couvre d'une certaine quantité de vapeur. Si je ſouffle encore plus fort ou plus long-temps, cette vapeur devient de plus en plus épaiſſe, juſqu'à ce qu'elle redevienne de l'eau. Tiens, je vais recommencer. Vois-tu ? Déja il ſe forme de petites gouttes ; déja elles commencent à couler le long de la vître. Les voilà toutes deſcendues, il ne reſte plus de vapeur, & tu peux voir encore à travers cette même vître, qui étoit tout-à-l'heure ſi trouble.

PAULINE.

Il eſt vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Te voilà donc ſûre, par tes yeux, qu'une vapeur eſt proprement de l'eau. Lorſque cette vapeur eſt légère, elle reſte quelque temps dans cet état, comme tu peux le voir ſur cette vitre qui eſt devant toi ; & alors il n'eſt pas poſſible de diſtinguer par tes yeux ſi c'eſt de l'eau. Mais touche-la du bout du doigt, tu ſentiras bien qu'elle eſt humide. Si cette vapeur vient à s'épaiſſir, alors elle devient de l'eau ;

& lorſque cette eau coule, il ne reſte plus de vapeur. Regarde encore. (*Il recommence l'opération.*)

PAULINE.

Tout cela eſt vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je te le faſſe voir plus clairement encore avec une taſſe d'eau bouillante ?

PAULINE.

Oh, voyons, je vous prie.

(*M. de Verteuil va chercher une taſſe avec une ſoucoupe; il verſe de l'eau bouillante dans la taſſe.*)

M. DE VERTEUIL.

Vois combien il ſort de vapeurs de cette eau.

PAULINE.

Oui, mon papa, il en ſort beaucoup.

M. DE VERTEUIL.

Tiens la main au-deſſus, tu ſentiras que cette vapeur eſt chaude & en même temps humide.

PAULINE (*préſentant la main à la vapeur.*)

Oui, cela eſt vrai.

M. DE VERTEUIL.

Tu vois que cette ſoucoupe eſt bien ſèche. Touches-y toi-même. Eh bien, je vais l'expoſer un moment à la vapeur. Vois-tu comme elle eſt devenue promptement humide? Maintenant je vais la tenir expoſée plus longtemps. Regarde, la vapeur commence à s'épaiſſir au fond de la ſoucoupe. La voilà qui ſe forme déjà en petites gouttes. Ces gouttes ſe raſſemblent autour du bord. En voici une prête à tomber. Reçois-la ſur ta main. Cette goutte eſt juſtement de l'eau, comme il y en a dans la taſſe.

PAULINE.

Oui, c'eſt la même choſe.

M. DE VERTEUIL.

Si tu ſais retenir ce que je viens de te montrer, tu ſeras en état de comprendre des choſes plus intéreſſantes, que je veux t'expliquer un autre jour.

PAULINE.

O, mon papa, je ſuis impatiente de les apprendre.

LES NUAGES.

Mr. DE VERTEUIL, ADRIEN, PAULINE.

M. DE VERTEUIL.

REGARDE, Adrien, comme ta petite sœur s'est joliment tapie dans ce coin, pour se réchauffer au soleil.

PAULINE.

Oh, il fait très-bon ici, mon papa, je vous assure.

ADRIEN.

La voilà bien attrapée; le soleil a disparu.

PAULINE.

C'est bien dommage. D'où cela vient-il donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Viens ici à la fenêtre, & tu en sauras la raison. Vois-tu ce grand nuage blanc, qui court dans les airs?

PAULINE.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien, Pauline, le soleil est là derrière, comme derrière un rideau. C'est pour cela que tu ne peux pas le voir. Mais lorsque le nuage aura couru plus loin, ce sera comme si le rideau avoit été tiré, & alors tu verras le soleil reparoître. Tiens, voilà déja le nuage qui s'éloigne peu-à-peu, & le soleil qui se montre de nouveau.

ADRIEN.

De quoi est donc fait un nuage, mon papa?

PAULINE.

Je voudrois bien le savoir aussi.

M. DE VERTEUIL.

Venez tous deux auprès de la table, je vais vous l'expliquer.

(Adrien & Pauline s'approchent de la table. M. de Verteuil lève le couvercle d'une bouilloire qui est sur un réchaud.)

M. DE VERTEUIL.

Voyez-vous cette fumée qui sort de la bouilloire ? Cherche dans ta mémoire, Pauline. Tu dois savoir ce que c'est.

PAULINE.

Oh, oui, mon papa, je me le rappelle. C'eſt une vapeur comme celle qui ſort de ma bouche, & celle qui s'élevoit l'autre jour de la taſſe.

M. DE VERTEUIL.

Tu t'en ſouviens à merveille. Cette fumée n'eſt autre choſe que de l'eau, qui, par la grande chaleur du feu placé ſous la bouilloire, s'élève en vapeur. Lorſqu'une vapeur eſt arrêtée par quelque choſe, & qu'ainſi elle peut ſe raſſembler, s'épaiſſir & ſe réfroidir, cette vapeur devient de l'eau. Mais lorſque rien ne l'arrête, & qu'ainſi elle ne peut pas ſe raſſembler, s'épaiſſir & ſe réfroidir, alors elle ſe diſperſe & ſe perd dans l'air, comme fait à préſent la vapeur qui s'élève de la bouilloire, quand je ne tiens pas l'écuelle par-deſſus.

Retournons maintenant à la fenêtre. Voyez-vous cette terraſſe qui règne le long de la maiſon? Il y reſte encore de l'eau de la pluie d'hier. Le ſoleil y darde ſes rayons avec force. Regardez bien, & vous verrez qu'il s'en élève çà & là quelques vapeurs,

comme celles de la bouilloire, mais qui ne sont pas aussi épaisses.

ADRIEN.

Effectivement, je les vois s'élever. Tiens, Pauline, regarde là bas vers le milieu. Les vois-tu ?

PAULINE.

Oui, oui, je les vois aussi, mon frère.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien, mes enfans, ces vapeurs s'élèvent de la même manière que celles de l'eau bouillante. Le soleil échauffe l'eau répandue sur la terrasse, comme le feu échauffe l'eau renfermée dans la bouilloire. Tu sais, Pauline, combien le soleil donne de chaleur ?

PAULINE.

Oh, oui, mon papa, je le sentois bien tout-à-l'heure, dans mon petit coin, lorsqu'il donnoit sur moi.

M. DE VERTEUIL.

Il échauffe de même l'eau répandue sur la terrasse, c'est pourquoi elle fume & s'élève en vapeurs comme celle de la bouilloire. Tiens, vois-tu comme le soleil donne aussi là-bas sur l'eau qui est dans le fossé ?

PAULINE.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Cette eau doit donc s'élever aussi en vapeurs; mais ces vapeurs sont moins épaisses que celles qui s'élèvent de l'eau répandue sur la terrasse.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Il n'y a qu'un peu d'eau sur la terrasse; ainsi cette eau a pu s'échauffer aisément. Mais dans le fossé il y a beaucoup d'eau; ainsi cette eau n'a pu s'échauffer aussi vîte. Tu as pu observer à la cuisine, qu'il falloit beaucoup moins de tems pour faire bouillir un peu d'eau dans une petite bouilloire, que pour faire bouillir beaucoup d'eau dans un grand chaudron.

ADRIEN.

Il est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'eau du fossé ne donne pas des va-

peurs aussi épaisses que celles de la terrasse ; & c'est la raison pour laquelle tu ne peux voir les vapeurs qui s'élèvent de l'eau du fossé.

PAULINE.

Mais, mon papa, comment fait-on qu'il s'élève des vapeurs de l'eau du fossé, puisqu'on ne les voit pas?

M. DE VERTEUIL.

Parce que l'on a observé que les fossés, les viviers, & les autres grands amas d'eau s'épuisent peu-à-peu, s'ils ne reçoivent de l'eau nouvelle. Mais savez-vous ce que nous avons à faire pour que vous puissiez vous en convaincre par vos propres yeux?

ADRIEN.

Eh quoi donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Nous allons faire mettre un grand baquet près du fossé, ou dans le jardin, & nous y verserons de l'eau jusqu'au bord, tant qu'il ne puisse pas y en entrer davantage. Nous laisserons ensuite reposer cette eau pendant quelques jours sans y en ajouter de nouvelle. En regardant dès demain

dans le baquet, vous verrez qu'il ne sera plus exactement rempli jusqu'au bord, mais qu'il y aura un peu moins d'eau qu'aujourd'hui. Après demain il y en aura moins encore, & moins encore le jour suivant, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il devienne absolument vuide; pourvu cependant qu'il ne vienne pas à pleuvoir dans cet intervalle; car vous sentez à merveille que la pluie y feroit entrer de nouvelle eau.

ADRIEN.

Je serai bien aise de faire cette expérience.

M. DE VERTEUIL

Nous pourrons la commencer aujourd'hui même, & nous irons voir tous les jours combien il s'est évaporé de l'eau du baquet. Mais, dis-moi, Pauline, lorsque tu as laissé tomber de l'eau sur le fourreau de ta poupée, ou que tu viens de le laver, que fais-tu pour le faire sécher?

PAULINE.

Je le donne à Nanette qui l'expose devant le feu, ou qui le met au soleil.

M. DE VERTEUIL.

Et alors le fourreau féche, n'eſt-il pas vrai ?

PAULINE.

Oui bien, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Et pendant qu'il féchoit, ne l'as-tu jamais vu fumer ?

PAULINE.

Oh pardonnez-moi, lorſque l'ardeur du feu, ou celle du ſoleil étoit bien forte.

M. DE VERTEUIL.

C'eſt qu'alors il ſortoit du fourreau tant de vapeurs à la fois que tu pouvois les voir. Mais lorſque le feu étoit petit, ou que le ſoleil n'étoit pas bien ardent, voyois-tu ſortir les vapeurs ?

PAULINE.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Cependant le fourreau n'en féchoit pas moins à la longue ?

PAULINE.

Oh, ſans doute.

M. DE VERTEUIL.

Tu comprens donc que l'eau s'évaporoit alors, quoique tu ne visses pas la vapeur. Mais lorsqu'il n'y avoit ni feu ni soleil, & que Nanette se contentoit de suspendre le fourreau en plein air, ce fourreau ne parvenoit-il pas enfin à sécher, quoiqu'il lui fallût plus de tems?

PAULINE.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Ainsi donc la seule chaleur de l'air suffit pour faire évaporer l'eau de tout ce qui est humide. Mais savez-vous ce que deviennent toutes les vapeurs qui s'élèvent, soit de la terrasse, soit du fossé, soit du fourreau de la poupée de Pauline, soit enfin de tout ce qui est humide sur la terre?

ADRIEN.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Elles s'élèvent dans l'air, & là elles se rassemblent, & restent suspendues. C'est ce qui forme les nuages.

PAULINE.

Quoi, mon papa, ce gros nuage qui eſt là haut, n'eſt formé que de vapeurs ?

M. DE VERTEUIL.

Non, ma fille; mais c'en eſt aſſez pour aujourd'hui ſur cette matière. Nous la reprendrons dans un autre entretien.

LA PLUIE.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, PAULINE, ſes enfans.

ADRIEN.

VOULEZ-vous me permettre, mon papa, d'aller me promener avec ma ſœur dans le jardin ?

M. DE VERTEUIL.

Je le voudrois, mon ami; mais le tems eſt bien ſombre. Je crains qu'il ne pleuve bientôt. Voyons, je ne me trompois pas. Voici les premières gouttes qui commencent à tomber.

PAULINE.

Ah, tant pis. Mais non, c'eſt tant mieux que je voulois dire. La pluie va faire mûrir les groſeilles.

M. DE VERTEUIL.

Il eſt vrai. Les groſeilles & tous les autres fruits en ont beſoin.

PAULINE.

Nous en aurons une bonne ondée, car les nuages ſont bien noirs.

M. DE VERTEUIL.

Tu te ſouviens donc de ce qui forme les nuages?

PAULINE.

Oui, mon papa, ce ſont des vapeurs, comme celles qui ſortoient l'autre jour de la bouilloire.

M. DE VERTEUIL.

Tu l'as fort bien retenu. En effet, comme nous le diſions dans le même entretien, toutes les vapeurs qui s'élèvent de l'eau, & de tout ce qu'il y a d'humide ſur la terre, montent haut dans l'air, s'y raſſemblent & compoſent ainſi les nuages. Mais vous ſouvenez-vous de ce qui arrive, lorſ-

que les vapeurs ſont devenues trop épaiſſes ?

ADRIEN.

Oui, mon papa, ces vapeurs redeviennent de l'eau.

M. DE VERTEUIL.

A merveille. Eh bien, lorſque les vapeurs qui forment les nuages ſont redevenues de l'eau, elles retombent, comme elles font maintenant, en gouttes de pluie.

PAULINE.

Oui, je comprens, comme les vapeurs de l'eau bouillante que vous aviez reçues dans l'écuelle, retomboient en gouttes le long des bords.

M. DE VERTEUIL.

On ne peut pas mieux, ma chère Pauline; mais ſavez-vous pourquoi les vapeurs s'élèvent & que les gouttes retombent ?

ADRIEN.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

C'eſt que les vapeurs ſont plus légeres que l'air, & que les gouttes d'eau ſont plus peſantes.

PAU-

PAULINE.

Je ne comprends pas bien cela, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Je vais te l'expliquer d'une autre manière. Tiens, j'ai ici une petite pierre & un petit morceau de bois. Prens-les l'un & l'autre, & jette-les dans cette cuvette qui eſt pleine d'eau.

(PAULINE *après les avoir jettés dans l'eau.*)

Oh, voilà la petite pierre au fond & le morceau de bois auſſi. Mais non, le morceau de bois revient ſur l'eau.

ADRIEN.

Et la pierre y reviendra-t-elle auſſi, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami. La pierre reſtera toujours au fond de l'eau, & le morceau de bois remontera toujours au-deſſus. Regardez bien. Si je pouſſe avec la main le morceau de bois juſqu'au fond de la jatte, auſſi-tôt que je ne le retiens plus, il remonte.

ADRIEN.

Oui, cela eſt vrai, mon papa.

PAULINE.

Et la pierre ?

M. DE VERTEUIL.

Si je la retire du fond de la jatte, & que je la laiſſe aller, elle retombe au fond comme auparavant.

ADRIEN.

Oui, je le vois, la pierre ne peut pas reſter ſur l'eau, & le morceau de bois ne peut pas reſter au fond.

M. DE VERTEUIL.

Je vais te mettre tour-à-tour dans les mains une groſſe pierre & un gros morceau de bois. Tiens, ce morceau de bois n'eſt-il pas de la même groſſeur que cette pierre ?

ADRIEN.

Oui, mon papa, c'eſt la même choſe.

M. DE VERTEUIL.

Pourrois-tu ſoulever ce morceau de bois & le tenir dans tes mains ?

ADRIEN.

Je vais eſſayer, mon papa. (*Il ſoulève le morceau de bois & le poſe.*) Oh oui, je ſuis aſſez fort pour le tenir.

M. DE VERTEUIL.

Voyons maintenant la pierre.

ADRIEN.

(*essayant de soulever la pierre.*) Oh non, mon papa, elle est trop lourde pour moi. C'est tout ce que je puis faire que de la remuer.

M. DE VERTEUIL.

Te voilà donc bien convaincu par toi-même que la pierre est plus pesante que le bois, quoiqu'elle ne soit pas du même volume ?

ADRIEN.

Oh il n'y a pas moyen d'en douter.

M. DE VERTEUIL.

Je vais maintenant jetter la pierre & le morceau de bois dans ce baquet rempli d'eau.

PAULINE.

Voilà la pierre qui reste au fond, & le morceau de bois qui revient par-dessus.

ADRIEN.

D'où cela vient-il donc, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

C'est que le bois étant plus léger

qu'un pareil volume d'eau, monte au-dessus, & que la pierre au contraire, étant plus pesante qu'un pareil volume d'eau, descend au-dessous. Il en est de même des nuages. Les vapeurs dont ils sont formés, sont plus légères que l'air : c'est pourquoi elles cherchent, comme le morceau de bois, à s'élever au-dessus. Mais lorsqu'elles redeviennent de l'eau, cette eau étant plus pesante que l'air, elle doit, comme la pierre, chercher à tomber au-dessous.

ADRIEN.

Mais, mon papa, je croyois, d'après ce que vous m'aviez dit, que les vapeurs étoient toujours de l'eau.

M. DE VERTEUIL.

Oui, en effet, Adrien, elles sont toujours de l'eau, mais non de l'eau seulement. Les vapeurs sont de l'eau mêlée avec de l'air chaud, c'est-à-dire, avec de l'air & du feu. L'air chaud mêlé avec les vapeurs, fait qu'elles sont plus légères que l'eau seule, comme je vais vous en donner la preuve.

(M. de Verteuil se fait apporter une

jatte pleine d'eau de ſavon, avec un tuyau de paille.)

Regardez bien, mes enfans, je vais prendre un peu d'eau de ſavon au bout de ce tuyau. La voilà qui ſe forme en goutte, & la goutte tombe. Je vais en prendre une autre & ſouffler dedans, vous verrez la différence. (*Il ſouffle.*)

PAULINE.

O mon papa, quelle jolie boule! elle eſt de toutes les couleurs.

M. DE VERTEUIL.

(*ſecouant la boule du bout de ſon tuyau.*)

Voyez-vous, elle flotte maintenant dans l'air, parce que ſon poids eſt à peu-près égal à celui d'un pareil volume d'air. Si j'avois pu parvenir à la faire beaucoup plus groſſe, au lieu de flotter, elle ſe feroit élevée rapidement comme la fumée, parce qu'elle auroit été beaucoup plus légère qu'un volume d'air pareil au ſien.

ADRIEN.

Oh, mon papa, voilà qui eſt ſingulier. C'eſt peut-être auſſi ce qui fait monter ces grands ballons que nous

avons vu s'élever avec des hommes, jusques au-dessus des nuages.

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon cher Adrien, & je suis charmé que tu aies conjecturé cela de toi-même. Revenons à notre boule de savon. Je vais la toucher du bout du doigt. Voyez-vous, mes enfans? elle se brise. L'air chaud que j'y avois soufflé en sort, & se répand dans la chambre. Mais l'eau & le savon ne sont pas assez légers pour pouvoir se soutenir comme lui; il faut donc qu'ils retombent, & ils retombent, comme vous avez pu le voir, en petites gouttes. Il en arrive de même aux vapeurs dans les nuages. Les vapeurs sont de petites boules d'eau mêlées avec de l'air chaud. Ces boules d'eau sont justement en petit, ce que les boules que je viens de faire sont en grand. Tant que les boules d'eau restent entières, elles flottent dans l'air, comme font les boules de savon; mais aussi-tôt que ces petites boules crèvent, ou parce qu'elles sont poussées trop violemment l'une contre l'autre, ou par quelqu'autre rai-

ſon que ce ſoit, alors l'air chaud qu'elles renferment en ſort; l'eau reſte ſeule : & comme elle eſt trop peſante pour pouvoir reſter en l'air, elle tombe auſſi-tôt, & en tombant elle ſe raſſemble en petites gouttes pareilles à celles que vous voyez à préſent tomber. Comprenez-vous maintenant comment ſe forme la pluie ?

PAULINE.

Oui, oui, mon papa. Et dorénavant quand nous nous mouillerons, nous ſerons au moins en état de dire pourquoi.

LES SUITES FACHEUSES DE LA COLERE.

Mde. DE CELIGNY, AGATHE, ſa fille, EMILIE, ſa nièce, JUSTINE, ſa femme-de-chambre.

AGATHE.

OH, venez, maman, dans la chambre de ma couſine. Tenez, voyez-vous ſon miroir tout en pièces, &

ici, près de la table, un grand tas de porcelaines cassées. La pauvre Emilie en aura bien du chagrin. Comment cela peut-il être arrivé ?

Mde. DE CELIGNY.

Je n'en sais rien, Agathe. Je vais appeller Justine pour m'en informer. (*Elle appelle*) Justine, Justine !

JUSTINE (*en s'avançant.*)

Que voulez-vous, Madame ?

Mde. DE CELIGNY.

Je veux savoir de vous la cause de tout ce dégat.

JUSTINE (*avec embarras.*)

Madame, c'est..... Oh, je n'ose pas vous le dire.

Mde. DE CELIGNY.

Ne craignez rien, parlez. Le mal est fait. Est-ce vous qui l'avez causé ?

JUSTINE.

Oh, non, Madame ; je serois allé vous l'avouer tout de suite. Il faut dire cependant que j'ai donné lieu à ce malheur par un autre qui m'est arrivé.

Mde. DE CELIGNY.

Racontez-moi la chose comme elle s'est passée.

JUSTINE.

Le voici, Madame. Tandis que Mademoiselle Emilie étoit à déjeûner avec vous, j'ai voulu mettre en ordre son linge qui étoit sur le marbre de la commode, au-dessous du miroir. Je ne sais comment cela s'est fait; mais j'ai poussé un joli pot de fleurs de terre Angloise que Mademoiselle Emilie avoit acheté hier, & qui étoit caché sous les plis d'une serviette, ensorte que je ne pouvois pas le voir. Le pot est tombé de dessus la commode, & s'est brisé en mille pièces.

Mde. DE CELIGNY.

Et qu'a fait Emilie, lorsque vous lui avez appris cet accident?

JUSTINE.

Oh, Madame, elle étoit dans une si grande fureur, elle m'a tant querellée, que je ne savois où me cacher. D'abord je ne lui ai rien répondu, de peur de la fâcher encore

davantage ; mais à la fin, voyant qu'elle ne s'appaisoit pas, je n'ai pu m'empêcher de lui dire : Après tout, Mademoiselle, de quoi suis-je coupable ? Pouvois-je deviner qu'un pot de fleurs dût être caché sous une serviette ? Ces paroles n'ont fait que l'enflammer encore plus. Comment donc, impertinente, m'a-t-elle repliqué, allez-vous dire encore que c'est ma faute ? Là-dessus elle a couru vers la table ronde pour y prendre un trousseau de clefs ; mais par la violence de son mouvement elle a renversé la table ; & toutes les tasses de porcelaines qui étoient dessus sont tombées en pièces sur le plancher. Dans le désespoir où l'a jettée ce nouveau malheur, elle a voulu me lancer le trousseau de clefs à la tête. Heureusement je me suis baissée, les clefs ont volé au miroir, & en ont fait tomber la glace en mille morceaux.

Mde. DE CELIGNY.

Emilie a bien gagné vraiment, à ce beau coup-là. Et qu'a-t-elle dit alors ?

JUSTINE.

Oh, Madame, je n'en sais rien. Je me suis enfuie de la chambre, de toute la vîtesse de mes jambes. Dans le premier moment, je voulois aller vous porter mes plaintes sur ce mauvais traitement, & vous demander mon congé; mais j'ai fait ensuite une autre réflexion qui m'a retenue. Mademoiselle Emilie a le cœur si bon! C'est bien dommage qu'elle se laisse toujours emporter par le premier mouvement de sa colère.

Mde. DE CELIGNY.

Oui, certes, c'est bien dommage; ce défaut seul empoisonne toutes ses autres qualités. Avec le meilleur cœur du monde, il lui arrivera tôt ou tard quelque grand malheur, si elle continue de s'abandonner à ses emportemens; mais je saurai la punir d'une maniere qui l'obligera de se corriger. La porcelaine lui appartenoit; elle peut faire comme elle voudra, je ne lui en donnerai pas d'autre à la place: mais pour ma glace, il faudra bien qu'elle me la paye sans remise. Et comme elle étoit fort grande & fort

belle, ſa bourſe s'en ſouviendra long-tems. Elle aura tout le tems d'apprendre ce que l'on gagne à ſe livrer à ſes violences. Ce n'eſt pas tout; je vous défends, Juſtine, de faire la moindre choſe pour ſon ſervice, juſqu'à ce qu'elle ſoit venue en ma préſence vous demander amicalement pardon, avec promeſſe de ne jamais ſe comporter envers vous comme elle l'a fait aujourd'hui.

JUSTINE.

Oh, Madame, il n'eſt pas néceſſaire. Mademoiſelle Emilie ſaura bien d'elle-même faire ſes réflexions, & je ſuis déja ſatisfaite.

Mde. DE CELIGNY.

Et moi; je ne le ſuis pas. Il faut lui apprendre qu'elle ne doit pas plus vous maltraiter, vous, que toute autre perſonne. Je ne vous garderai plus à mon ſervice, ſi vous n'exécutez ponctuellement ce que je vous preſcris. Emilie ne ſera pas venue dans ma maiſon pour y gâter ſon caractère. Je répondrois mal à la promeſſe que je fis à ma ſœur, lorſqu'elle me confia, en mourant, ſon éduca-

tion. Mais la voici qui vient. Approchez, Emilie.

EMILIE

(*courant se jetter dans les bras de Madame de Celigny.*)

Oh, ma chère tante, je le sais, je mérite tout ce que vous pouvez me dire. Je suis digne de la plus sévère punition. Quelle étoit ma folie de me laisser ainsi emporter par ma colère ! Ah ! si vous pouviez savoir combien j'en suis désolée.

Mde. DE CELIGNY.

Je le crois, Emilie, mais le regret vient toujours trop tard, & ne[illegible] roit rien réparer. Et si vous[illegible] atteint Justine à la tête avec vos [illegible], & que. . . .

EMILIE.

Par pitié, ma chère tante, je vous en conjure, n'en dites pas davantage, vous me percez le cœur. Je ne sais où me cacher de honte & de désespoir. Ma chère Justine, je te demande excuse. S'il m'arrive jamais de me mettre en colère contre toi, & de te dire des injures, tu n'auras qu'à

me répondre : Emilie, ſouvenez-vous du trouſſeau de clefs, & je ſerai bien ſûre alors de m'arrêter dans mon emportement. Mais ce n'eſt pas tout. Tiens, ma chère Juſtine, (*lui mettant ſa bourſe dans la main*,) voici pour te faire oublier la peine que je t'ai cauſée.

JUSTINE (*eſſuyant ſes yeux.*)

Non, Mademoiſelle, c'eſt trop. Je n'en ai pas beſoin, je ne le prendrai pas.

Mde. DE CELIGNY.

Vous pouvez le prendre, Juſtine. Emilie a pu vous montrer qu'elle n'épargne rien pour racheter ſa faute. Mais cependant elle ne doit pas croire qu'un outrage puiſſe ſe payer à prix d'argent. Je ſuis d'ailleurs charmée qu'elle ait penſé d'elle-même à vous demander excuſe, & à vous offrir tous les dédommagemens qui ſont en ſon pouvoir. Si elle y avoit manqué, il auroit fallu que je lui en fiſſe moi-même la leçon. Je lui fais gré de l'avoir prévenue ; cela me prouve qu'elle eſt pénétrée de regret de la faute qu'elle a commiſe.

EMILIE.

Oh, oui, ma chère tante, je ne la ſens que trop bien.

Mde. DE CELIGNY.

En ce cas, je ne t'en dirai pas davantage, & je ne ferai que te livrer à tes réflexions & à tes regrets. Mais toi, ma chère Agathe, reçois une utile leçon du malheur de ta couſine, & vois ce qui arrive lorſque l'on ſe laiſſe vaincre par ſa colère. Loin de pouvoir ſe procurer par-là quelque ſoulagement, on ne fait que s'attirer de nouveaux chagrins, & ſe précipiter dans un plus cruel embarras. Songe aux remords affreux qui auroient éternellement pourſuivi la malheureuſe Emilie, ſi elle avoit atteint Juſtine à la tête avec ſes clefs, & qu'elle lui eût emporté un œil. C'eſt pourquoi, lorſque tu ſentiras la colère prête à te ſaiſir, ſouviens-toi de cette avanture, & cherche à recueillir toutes tes forces pour ſurmonter à l'inſtant même ton emportement. Si tu ne t'accoutumes ainſi de bonne heure à prendre de l'empire ſur toi-même, tu deviendras le

jouet de toutes tes paſſions ; & après t'avoir rendu mille fois un objet de riſée aux yeux des perſonnes raiſonnables, peut-être en deviendront-elles à t'emporter, malgré toi, dans des malheurs dont la ſeule idée fait frémir, & que tu voudrois en vain racheter chaque jour de ta vie, au prix de tout ton ſang.

LES CINQ SENS.

Mde. DE VERTEUIL, PAULINE, ſa fille.

Mde. DE VERTEUIL.

REGARDE bien, Pauline. Voici ta poupée, qui a, comme toi, des bras, des jambes, une tête, un nez, une bouche. Ta poupée eſt-elle une choſe comme toi ? Ou crois-tu être une autre choſe que ta poupée ?

PAULINE.

Oh, il me ſemble que je ſuis bien une autre choſe, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Quelle différence y a-t-il donc entre vous deux ? Que peux-tu faire,

par exemple, que ne puisse pas faire ta poupée ?

PAULINE.

Voyez, maman, je puis lever ma main, je puis courir, sauter, me tenir sur un pied ; & la poupée ne peut rien faire de tout cela.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu as raison ; tu peux te mouvoir, & la poupée ne le peut pas. Mais n'as-tu pas vu rouler le chariot de ton petit frère ? Il se meut aussi.

PAULINE.

Oui, maman, je le crois bien, lorsque Nanette le tire par devant ou le pousse par derrière, il faut bien alors qu'il se meuve. Mais moi, je n'ai pas besoin, pour me mouvoir, que l'on me pousse par derrière, ou que l'on me tire par-devant. Voyez comme je sais courir & sauter toute seule.

Mde. DE VERTEUIL.

Il est vrai. Le chariot & la poupée ne peuvent pas se mouvoir d'eux-mêmes ; il faut traîner l'un & porter l'autre. Mais toi, tu peux te mou-

voir de toi-même, comme tu veux. Tu peux te lever, t'asseoir, marcher lentement ou courir, comme tu le trouves bon, tu peux faire usage de tes pieds, de tes mains, de ta langue, ainsi qu'il te plaît. Mais, Pauline, ton petit frère ne peut ni parler, ni sauter, ni courir; il a besoin qu'on le porte comme la poupée. N'est-il pas au moins lui, la même chose qu'une poupée?

PAULINE.

Non pas tout-à-fait, ce me semble, maman. Mon petit frère peut lever la main, remuer la tête, pousser des cris. Et puis les petits enfans deviennent grands, au lieu que ma poupée ne grandira jamais.

Mde. DE VERTEUIL.

Ton observation est très-juste. Mais, Pauline, comment sais-tu que ton petit frère peut faire tout ce que tu viens de dire?

PAULINE.

C'est que je l'ai vu plus d'une fois.

Mde. DE VERTEUIL.

Et avec quoi l'as-tu vu?

PAULINE.

Avec mes yeux, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Et si tu n'avois pas eu des yeux, aurois-tu pu le voir ?

PAULINE.

Oh, non, sans doute.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu n'aurois donc pu savoir alors si ton petit frère est en état de remuer sa tête ou de lever sa main ?

PAULINE.

Non, vraiment, je ne l'aurois jamais su.

Mde. DE VERTEUIL.

Et pourrois-tu savoir quelque chose si tu n'avois pas des yeux ? Saurois-tu, par exemple, ce qui se passe autour de toi ?

PAULINE.

Je ne le crois pas, maman. Je serois alors, comme je suis pendant la nuit, quand je me réveille, & qu'il n'y a pas de lumière. C'est comme s'il n'y avoit plus rien dans la chambre.

Mde. DE VERTEUIL.

Il eſt vrai, c'eſt la même choſe. Mais ferme un inſtant les yeux ; comme cela, bon. Dis-moi maintenant comment eſt cette table ſur laquelle tu es appuyée ? Eſt-elle tendre ou dure ?

PAULINE.

La table eſt dure, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Comment ſais-tu cela, ma fille ? Tu ne peux pas le voir, puiſque tes yeux ſont fermés.

PAULINE.

Non, maman, je ne peux pas le voir, ſans doute ; mais je ſais bien que la table eſt dure quand je la touche.

Mde. DE VERTEUIL.

Ainſi tu peux le ſavoir par le toucher, ſans te ſervir de tes yeux pour le voir ?

PAULINE.

Oui, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu peux donc ſavoir quelque choſe

de deux manières, par la vue & par le toucher?

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Ferme encore un peu les yeux, & place tes mains derrière le dos. Qu'est-ce que je mets sous ton nez?

PAULINE.

Maman, c'est une rose.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu as deviné juste. Mais comment sais-tu que c'est une rose, puisque tu ne l'as ni vue ni touchée?

PAULINE.

C'est que je l'ai sentie. Rien au monde n'a une si bonne odeur.

Mde. DE VERTEUIL.

Ainsi, ma fille, tu peux savoir encore quelque chose par l'odorat?

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Voilà donc trois moyens par lesquels tu peux savoir quelque chose, la vue, le toucher & l'odorat.

(*Pauline entr'ouvre les yeux.*)

Mde. DE VERTEUIL.

Non, non, Pauline, je n'ai pas fini. Les yeux encore fermés, s'il te plaît.

PAULINE.

Tenez, maman, je dois vous en avertir, je tricherois malgré moi.

Mde. DE VERTEUIL.

Comment donc?

PAULINE.

J'ai beau le vouloir, je ne puis tenir mes yeux fermés si long-tems. Ils s'ouvrent d'eux-mêmes, avant que j'y pense.

Mde. DE VERTEUIL.

Viens, je vais te les bander avec ce mouchoir. De cette manière, tu ne pourras plus voir, quand même tu le voudrois.

(*Elle lui attache le mouchoir sur les yeux.*)

Mde. DE VERTEUIL.

Eh bien, vois-tu maintenant?

PAULINE.

Non, maman, je ne vois rien. C'est en bonne conscience.

(Madame de Verteuil fait ſigne, ſans la nommer, à Henriette, ſa fille aînée, qui joue avec ſon petit frère & ſa bonne à l'autre bout de la chambre, d'approcher doucement.)

Mde. DE VERTEUIL (*à Pauline.*)

Tu es bien ſûre de ne rien voir; ce n'eſt pas tout. Place l'une de tes mains derrière le dos, & bouche-toi le nez de l'autre, pour être auſſi ſûre que tu ne pourras ni toucher ni ſentir. Reſte comme cela. Voici une viſite que je t'annonce.

(*A Henriette.*)

Avancez, je vous prie. Souhaitez le bon jour à Pauline.

HENRIETTE.

Bon jour, Pauline.

PAULINE (*vivement.*)

Bon jour, Henriette.

Mde. DE VERTEUIL.

Hé hé, Pauline, comment fais-tu donc que c'eſt Henriette qui te ſouhaite le bon jour?

PAULINE.

C'eſt que je l'ai entendue, maman.

Je reconnois bien la voix de ma sœur, peut-être.

Mde. DE VERTEUIL.

Fort bien. Voici une découverte nouvelle. Tu sais encore quelque chose, non pour avoir vu, touché, ni senti, mais seulement pour avoir entendu. Ainsi donc, voilà déja quatre moyens par lesquels tu peux savoir quelque chose : la vue, le toucher, l'odorat & l'ouie.

PAULINE.

Vraiment oui, maman. Je suis savante de quatre façons.

Mde. DE VEREUIL.

Remets-toi, comme tu étois tout-à-l'heure. Henriette va, de ses mains, te boucher les oreilles par dessus le marché. Dans cet état, tu ne peux ni voir, ni toucher, ni sentir, ni entendre. Essayons s'il reste quelqu'autre moyen par lequel tu puisses savoir encore quelque chose.

PAULINE.

Voyons, maman, je vous attends à l'épreuve.

Mde.

Mde. DE VERTEUIL.

Ouvre la bouche. Qu'eſt-ce que je viens d'y mettre ?

PAULINE (*après avoir goûté.*)

C'eſt de la gelée de groſeille.

Mde. DE VERTEUIL.

Eh, comment le ſais-tu ?

PAULINE.

Fiez-vous à mon goût, je ſuis connoiſſeuſe.

Mde. DE VERTEUIL.

Ton goût ne t'a point trompée. Ton goût ! Mais voilà donc un cinquième moyen par lequel tu peux ſavoir quelque choſe. Pourrois-tu me les nommer, ces cinq moyens, ou veux-tu que je te les diſe encore une fois ?

PAULINE.

J'aime mieux que vous les diſiez, maman, pour les mieux retenir. Moi, je pourrois en laiſſer égarer quelqu'un ; & franchement j'aurois du regret à les perdre.

Mde. DE VERTEUIL (*après avoir débandé les yeux à Pauline.*)

Ces cinq moyens par lesquels nous pouvons savoir quelque chose, ou acquérir des connoissances, sont la vue, le toucher, l'odorat, l'ouïe & le goût. On les appelle les cinq sens.

PAULINE.

Je suis bien aise d'être assurée qu'il ne m'en manque pas un. Je sais très-bien voir, toucher, sentir, ouïr & goûter.

Mde. DE VERTEUIL.

Et ta poupée peut-elle faire quelques-unes de ces choses?

PAULINE.

Je la défie d'en faire une seule. Je lui donne à choisir.

Mde. DE VERTEUIL.

Voilà donc une grande différence entre vous deux. Ta poupée ne peut ni se mouvoir d'elle-même, ni voir, ni toucher, ni sentir, ni ouïr, ni goûter comme toi. Et sais-tu comment on appelle ceux qui peuvent faire cela?

PAULINE.

Non, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

On les appelle êtres vivans & animés. Ainsi, tu ès un être vivant & animé, & ta poupée ne l'est pas. Mais dis-moi maintenant, les animaux, comme les chiens, les chats & les oiseaux, sont-ils des êtres vivans & animés, ou non ?

PAULINE.

Je crois qu'ils le sont, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu as raison de le croire. Car le chat peut se mouvoir de lui-même aussi bien que toi ; & je me doute qu'il sait même courir un peu plus vîte & sauter un peu plus haut, n'est-il pas vrai ?

PAULINE.

Oui, maman, je lui cède ces avantages.

Mde. DE VERTEUIL.

Et lorsque tu vas à lui, en frappant dans tes mains, peut-il entendre le bruit que tu fais ?

PAULINE.

Oh, il l'entend sans doute, car il se met aussi-tôt à fuir.

Mde. DE VERTEUIL.

Et lorſque tu lui fais toucher par derrière ton bâton ?

PAULINE.

Il s'enfuit plus vîte encore.

Mde. DE VERTEUIL.

Il eſt donc ſenſible au toucher?

PAULINE.

Oui, maman, je vous aſſure, il eſt fort douillet ſur ce point.

Mde. DE VERTEUIL.

Mais ſans le pourſuivre, lorſque tu lui montres ſeulement le bâton, en le menaçant du geſte ?

PAULINE.

Il le voit ſi bien, que bientôt je ne le vois plus lui-même.

Mde. DE VERTEUIL.

Voilà déja trois ſens qu'il poſſède comme toi, la vue, le toucher & l'ouïe. Voyons encore s'il a l'odorat & le goût.

PAULINE.

Oh, je vous en répons. Il ſent de fort loin une fricaſſée, & jettez-lui

en même tems un morceau de gigot & un bouchon, il en fait très-bien faire la différence.

Mde. DE VERTEUIL.

Il en est de même de tous les autres animaux. Ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes comme ils veulent. Ils peuvent voir, toucher, sentir, ouïr, & goûter comme nous. Il sont donc comme nous des êtres vivans & animés. Ta poupée ne peut rien faire de tout cela : ta poupée est donc une chose sans vie, une chose inanimée, ainsi que cette table & ces fauteuils.

PAULINE.

J'ai donc quelque chose de plus que ces fauteuils, que cette table & que ma poupée. Mais qu'ai-je de plus que le chat ?

Mde. DE VERTEUIL.

Une chose bien précieuse, & dont nous parlerons dans un autre entretien ; une chose que tu pourrois trouver dans ta question même ; car Minet de sa vie entière, n'auroit été en état de me faire cette question.

LES SENSATIONS.

Mde. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

Mde. DE VERTEUIL.

Pauline, ferme les yeux, & ne les ouvre pas que je ne te le dise. Fort bien. Pense maintenant à Nanette. N'est-ce pas comme si tu la voyois?

PAULINE.

Oui, maman, il me semble la voir en effet.

Mde. DE VERTEUIL.

Et comment la vois-tu?

PAULINE.

Comme si elle étoit devant moi, ou plutôt comme si elle étoit dans ma tête.

Mde. DE VERTEUIL.

Eh bien, Pauline, lorsque Nanette étant absente, tu la vois cependant comme si elle étoit dans ta tête ou devant toi, alors tu te représentes ce que l'on appelle une image de Nanette.

PAULINE.

Puis-je maintenant ouvrir les yeux?

Mde. DE VERTEUIL.

Oui, ma fille. Mais, dis-moi, comme tu viens de penſer à Nanette, ne peux-tu pas auſſi penſer de même à ton petit frère, à ta ſœur, à ta poupée, à la maiſon de ta grand'maman ?

PAULINE.

Oui, ſans doute. Je viens de penſer à tout ce que vous venez de dire, à meſure que vous le nommiez.

Mde. DE VERTEUIL.

N'eſt-ce pas comme ſi tu avois eu tous ces objets devant toi, lorſque tu y penſois ?

PAULINE.

Oui, maman, je les voyois devant moi, quoique j'euſſe les yeux ouverts. Pourquoi me les faiſiez-vous fermer tout-à-l'heure ?

Mde. DE VERTEUIL.

Parce que n'étant point diſtraite par autre choſe, tu devois ne penſer uniquement qu'à Nanette, & par conſéquent t'en retracer une image plus vive. Tu en as dû auſſi mieux remarquer ce qui arrive proprement lorſque l'on penſe à quelque choſe. Mais

tu peux bien y penser, même lorsque tu as les yeux ouverts. Par exemple, pense maintenant à ton petit frère, ne vois-tu pas son image, sans avoir besoin de fermer les yeux?

PAULINE.

Oui, maman, je le vois qui me sourit.

Mde. DE VERTEUIL.

Pense à présent à la table qui est là bas dans la salle à manger. Ne saurois-tu me dire précisément de quelle couleur elle est, comme si tu la voyois? Est-elle noire ou blanche?

PAULINE.

Ni l'un, ni l'autre, maman. Elle est couleur de marron.

Mde. DE VERTEUIL.

Est-elle ronde ou carrée?

PAULINE.

Elle est ronde.

Mde. DE VERTEUIL.

A merveille. Tu vois donc qu'en pensant à la table tu peux t'en représenter une image, & me dire sa couleur & sa forme aussi bien que si elle étoit sous tes yeux.

PAULINE.

Il eſt vrai, maman. Mais comment cela ſe fait-il ?

Mde. DE VERTEUIL.

Cette table a frappé fortement ta vue, qui eſt, comme tu le ſais, l'un de tes ſens. Cette impreſſion une fois bien faite, ſuffit pour te rappeller l'image de la table, toutes les fois que tu y penſes.

PAULINE.

Mais, maman, il m'arrive quelquefois de penſer à des choſes que je n'ai jamais vues. Par exemple, je me figure en ce moment une poupée deux fois plus grande que la mienne, je lui donne une belle robe d'or & d'argent, des agraffes de perle & un collier de diamans. Je n'ai jamais réellement vu de poupée de cette taille, ni qui fût auſſi bien parée. Comment donc eſt-ce que je puis me repréſenter ſon image ?

Mde. DE VERTEUIL.

Cette explication nous méneroit actuellement trop loin. Il ſuffit que tu conçoives qu'en penſant à une

chofe que tu as bien vue, tu peux te repréfenter fon image toutes les fois qu'il te plaît. Mais, dis-moi, il t'eft fouvent arrivé d'entendre un tambour, de fentir une rofe, de manger des fraifes, de toucher du fatin?

PAULINE.

Oui, fans doute, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Penfe au tambour. Qu'eft-ce qui t'arrive?

PAULINE.

Je crois en entendre le bruit.

Mde. DE VERTEUIL.

Et la rofe?

PAULINE.

Je crois en refpirer la douce odeur.

Mde. DE VERTEUIL.

Et les fraifes?

PAULINE.

Je crois en goûter. L'eau m'en vient à la bouche.

Mde. DE VERTEUIL.

Et le fatin?

PAULINE.

Je crois en toucher encore. Oh,

comme c'eſt moëlleux ſous mes doigts !

Mde. DE VERTEUIL.

Comprens-tu, Pauline ? Ces objets ont fait autrefois une vive impreſſion ſur tes ſens, le tambour ſur ton ouïe, la roſe ſur ton odorat, les fraïſes ſur ton goût, le ſatin ſur ton toucher. Ces impreſſions que l'on appelle ſenſations, te rappellent, quand tu y penſes, chacun des objets, & l'effet qu'il a produit ſur toi, à peu près comme s'il le produiſoit encore en ce moment. Mais je crains que ton eſprit ne ſe fatigue. Nous reprendrons une autre fois cet entretien.

PAULINE.

Comme vous voudrez, maman. Soyez pourtant perſuadée que je ne me laſſe jamais de cauſer avec vous.

L'AME DES BÊTES.

Mde. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE.

VOYEZ, voyez, maman. Voilà un petit oiseau qui est couché à terre & qui dort.

Mde. DE VERTEUIL.

Cet oiseau ne dort pas, ma fille. Les oiseaux ne s'étendent jamais ainsi à terre pour dormir. Lorsqu'ils sentent venir le sommeil, ils vont se percher sur une branche, où ils se tiennent fortement accrochés avec les pattes; & la tête cachée sous l'une de leurs aîles, ils ferment les yeux & s'endorment.

PAULINE.

Que fait donc cet oiseau, maman?

Mde. DE VERTEUIL.

Va le ramasser & je te le dirai.

PAULINE.

Mais, maman, si j'approche, l'oiseau va s'envoler.

Mde. DE VERTEUIL.

Non, non, Pauline, il ne s'envolera pas, je t'en répons.

(*Pauline va ramasser l'oiseau.*)

PAULINE.

Oh, voyez, maman, il ne sait plus soutenir sa tête branlante; & ses yeux sont fermés.

Mde. DE VERTEUIL.

Tiens, touche son corps. La pauvre bête est encore toute chaude. Ses petites pattes & ses aîles n'ont pas encore perdu leur souplesse.

PAULINE.

Mais, maman, pourquoi ne s'envole-t-il pas?

Mde. DE VERTEUIL.

Te rappelles-tu, Pauline, que je te disois l'autre jour que les oiseaux, le chat, & tous les animaux sont vivans & animés, parce qu'ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes, & qu'ils sont capables de voir, d'ouïr & de sentir; mais que ta poupée n'est point vivante & animée, parce qu'elle ne peut rien faire de tout cela?

PAULINE.

Oui, maman, je me le rappelle.

Mde. DE VERTEUIL.

Eh bien, ma fille, cet oiseau a été vivant & animé, parce qu'il a pu se mouvoir de lui-même, & qu'il étoit capable d'ouïr, de voir & de sentir aussi bien que les autres oiseaux. Mais à présent il n'est plus vivant & animé, parce qu'il ne peut plus se mouvoir de lui-même, & qu'il n'est plus capable d'ouïr, de voir ni de sentir. Regarde, je vais le piquer avec une épingle.

PAULINE.

Oh, maman, si vous alliez lui faire du mal!

Mde. DE VERTEUIL.

Ne crains rien, ma fille, je ne lui en ferai pas. (*Elle pique l'oiseau en divers endroits avec une épingle.*) Tiens, vois s'il bouge. Il ne sent pas plus que je le pique que ta poupée ne le sentiroit. Si cet oiseau étoit encore vivant & animé, & que je le piquasse comme je fais maintenant, ou que tu frappasses dans tes mains, ou que

tu fisses mine de le chasser avec ton mouchoir, alors il sentiroit la piqure, ou il entendroit le bruit de tes mains, ou il verroit le mouvement de ton mouchoir, & aussi-tôt il s'envoleroit. Ou bien si je le tenois par le bec, comme je le tiens à présent, nous le verrions se débattre pour chercher à s'échapper; mais que je le pique de mille coups d'épingle, que tu frappes dans tes mains, ou que tu le menaces de ton mouchoir tant qu'il te plaira, le pauvre oiseau n'en saura rien : il ne peut plus ni voir, ni ouïr, ni sentir.

PAULINE.

Quand est-ce donc qu'il pourra faire encore tout cela, maman?

Mde. DE VERTEUIL.

Il ne le pourra jamais, Pauline. Lorsqu'un animal cesse d'être une fois vivant & animé, il n'est plus capable de le redevenir. Il ne pourra plus ni chanter, ni manger, ni boire, ni voltiger avec les autres oiseaux.

PAULINE.

Mais, maman, qu'est-ce qui l'en empêche?

Mde. DE VERTEUIL.

C'eſt qu'il eſt mort.

PAULINE.

Et qu'eſt-ce que d'être mort ?

Mde. DE VERTEUIL.

Je ne ſais, Pauline, ſi je pourrai venir à bout de te l'expliquer. Tu vois bien que cet oiſeau ne paroît plus être comme dans le tems où il étoit en vie. Il n'a plus ſa tête, ſon bec, ſes pattes & ſes aîles comme les autres oiſeaux qui voltigent autour de nous.

PAULINE.

Cela eſt vrai, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu peux donc concevoir par là, Pauline, que dans le corps d'un oiſeau vivant il doit y avoir quelque choſe qui ne ſe trouve plus dans le corps d'un oiſeau mort. Et comme c'eſt ce qui fait qu'un oiſeau vivant peut ſe mouvoir de lui-même, cela fait auſſi qu'un oiſeau mort eſt incapable d'avoir de lui-même aucun mouvement.

PAULINE.

Et cette choſe, maman, quelle eſt-elle ?

Mde. DE VERTEUIL.

Ce qui fait qu'un oiseau vivant peut se mouvoir de lui-même, & qu'il est aussi capable d'ouïr, de voir & de sentir, est ce que l'on nomme l'ame d'un oiseau. Aussi long-tems que cette ame est dans le corps d'un oiseau, aussi long-tems cet oiseau est vivant & animé, capable de se mouvoir de lui-même, aussi-bien que d'ouïr, de voir & de sentir. Mais dès l'instant où l'ame sort du corps de l'oiseau, l'oiseau cesse de respirer, & alors il est mort, c'est-à-dire incapable d'ouïr, de voir, de sentir & de se mouvoir de lui-même.

PAULINE.

Mais, maman, lorsque l'ame sort du corps de l'oiseau, que devient-elle ?

Mde. DE VERTEUIL.

Je n'en sais rien, ma fille. Mais je dois penser qu'elle n'est plus dans le corps d'un oiseau, lorsque cet oiseau ne peut plus se mouvoir, & qu'il est incapable d'ouïr, de voir & de sentir. Tiens, regarde, je vais ouvrir les

yeux de celui-ci. Paſſe & repaſſe ta main par devant. Si le pauvre animal vivoit encore, il verroit ta main, & chercheroit à s'enfuir ; mais à préſent qu'il eſt mort, il ne voit rien, quoique ſes yeux ſoyent ouverts & tournés vers toi. Si j'avois ici une chandelle allumée, tu pourrois la voir reluire dans les yeux de l'oiſeau, & malgré cela l'oiſeau ne la verroit point. Il faut donc que dans le corps de cet oiſeau, lorſqu'il vivoit encore, il y ait eu quelque choſe qui faiſoit qu'il voyoit par ſes yeux ; & cette choſe que nous appellons l'ame de l'oiſeau, n'étant plus en lui, il ne peut plus voir.

PAULINE.

Ah, je commence à comprendre, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Veux-tu que j'eſſaye de te rendre encore cela plus ſenſible par une comparaiſon ?

PAULINE.

Si je le veux, maman ! vous ne ſauriez me faire plus de plaiſir.

Mde. DE VERTEUIL.

C'eſt comme lorſque tu ès dans ta chambre la fenêtre ouverte, & que tu regardes dans le jardin ; auſſi long-tems que tu ès dans ta chambre & devant la fenêtre, tu peux voir dans le jardin tout ce qui s'y paſſe ; mais ſi tu ſors de ta chambre, pourras-tu voir plus long-tems par la fenêtre ?

PAULINE.

Non ſans doute, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Eh bien, ma fille, il en eſt de même de l'ame de l'oiſeau. Auſſi long-tems que l'ame eſt dans le corps de l'oiſeau, elle voit par les yeux de l'animal tout ce qui ſe paſſe autour de lui, comme tu vois par la fenêtre de ta chambre tout ce qui ſe paſſe au-dehors. Mais auſſi-tôt que l'ame de l'oiſeau n'eſt plus dans ſon corps, alors il ne ſert de rien que ſes yeux ſoient ouverts, comme il ne ſert de rien qne la fenêtre de ta chambre ſoit ouverte lorſque tu n'es plus dans ta chambre. Les yeux ainſi que la fenêtre ſont bien ouverts, mais il n'y a plus rien qui regarde.

PAULINE.

Il eſt vrai, maman ; mais ſi je rentre dans ma chambre, je puis bien voir encore par la fenêtre.

Mde. DE VERTEUIL.

Oui, ſans doute, ma fille ; & l'ame de l'oiſeau pourroit encore voir de nouveau par ſes yeux, ſi elle rentroit dans le corps avant qu'il tombât en corruption. Mais voici la différence : tu peux toujours rentrer dans ta chambre lorſque tu veux ; mais lorſque l'ame de l'oiſeau eſt une fois ſortie de ſon corps, elle n'y rentre plus ; & c'eſt pour cela qu'un oiſeau mort ne peut plus rien voir, ni ſe ſervir d'aucun autre de ſes ſens, non plus que ſe mouvoir de lui-même.

PAULINE.

Et en eſt-il de même de nous lorſque nous mourons ?

Mde. DE VERTEUIL.

Hélas ! oui, ma fille. Mais ce ſujet nous conduiroit maintenant trop loin. Il faut, d'ailleurs, le réſerver pour un tems où tu ſeras plus en état de comprendre ce que j'aurai à te dire là-deſſus.

L'HOMME SUPÉRIEUR AUX ANIMAUX.

Mde. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

Mde. DE VERTEUIL.

PAULINE, nous avons vu l'autre jour que tu avois quelque chose de plus que ta poupée, parce que tu peux te mouvoir de toi-même, que tu peux voir, toucher, sentir, ouïr & goûter, & que ta poupée ne peut rien faire de tout cela. T'en souviens-tu encore ?

PAULINE.

Oui bien, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Mais te souviens-tu aussi que nous observâmes ensuite que les chiens, les chats, les oiseaux, pouvoient se mouvoir d'eux-mêmes, qu'ils pouvoient également voir, toucher, sentir, ouïr & goûter comme nous ?

PAULINE.

Oh, je ne l'ai pas oublié.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu me demandas, à cette occasion, ce que tu avois donc de plus que le chat.

PAULINE.

Oui, je me le rappelle. Et vous, de votre côté, vous me promîtes de me l'apprendre. Je n'en suis pas moins curieuse aujourd'hui que l'autre jour.

Mde. DE VERTEUIL.

Voyons si je pourrai venir à bout de te l'expliquer. Réponds-moi d'abord. Peux-tu faire quelque chose que le chat ne puisse pas faire ?

PAULINE.

Oui, maman. Je puis habiller ma poupée, & le chat ne sauroit tout au plus que la déshabiller à coup de griffe, comme cela lui est arrivé plus d'une fois.

Mde. DE VERTEUIL.

Est-ce là tout ce que tu peux faire de plus que lui ?

PAULINE.

Non, maman, je puis jaſer avec vous tout le long de la journée, & le chat n'a jamais un mot à vous dire.

Mde. DE VERTEUIL.

Il eſt vrai. Le chat ne ſauroit parler. Mais ne te ſouviens-tu pas, ma fille, que nous vîmes l'autre jour chez ma ſœur deux perroquets dont on venoit de lui faire préſent? Ces perroquets parlent à merveille. On les entend dire très-nettement : Gratte, gratte, Jaquot. As-tu déjeûné, Jaquot? & pluſieurs autres phraſes pareilles.

PAULINE.

Il eſt vrai, maman. Mais ma tante m'aſſura que ni l'un ni l'autre perroquet ne ſavoit dire que ce qu'on lui avoit appris à force de le lui répéter, qu'il n'avoit jamais que les mêmes paroles au bec, & qu'il donnoit toujours la même réponſe, quelque queſtion qu'on s'aviſât de lui faire, parce qu'il ne ſavoit pas autre choſe, & qu'il ne comprenoit rien de ce qu'on lui diſoit.

Mde. DE VERTEUIL.

Ma sœur avoit raison. Hors deux ou trois choses auxquelles on a accoutumé un perroquet, comme tu as accoutumé ta chienne à venir lorsque tu l'appelles, il ne comprend pas une syllabe des discours qu'on lui tient. Mais toi, Pauline, tu entends ce qu'on te demande, tu y fais attention; & avant d'y répondre, tu réfléchis sur ce que tu dois dire. Lorsque tu as bien réfléchi, ta réponse convient à la question que l'on t'avoit faite, & alors on dit que tu as répondu raisonnablement, & qu'ainsi tu as de la raison.

PAULINE.

Oh, j'entens, au lieu que le perroquet ne peut pas réfléchir sur ce qu'il doit répondre, parce que la raison lui manque.

Mde. DE VERTEUIL.

Oui, Pauline, la raison, voilà le mot; & c'est précisément ce que tu as de plus que le perroquet & le chat.

PAULINE.

Ainsi les animaux n'ont donc pas de raison du tout, maman?

Mde. DE VERTEUIL.

Ils n'ont qu'une foible intelligence, que l'on appelle instinct, & qui ne s'étend guère au-delà de ce qu'ils doivent savoir pour veiller à la conservation de leur vie. Par exemple, lorsque tu cries : Minet, Minet, le chat t'entend, & il comprend que tu l'appelles pour lui donner du lait ou quelque chose à manger ; alors il accourt vers toi, il relève sa queue, il te caresse pour que tu lui donnes ce qui lui est nécessaire pour continuer de vivre. De même, lorsque tu dis : Va-t-en, il comprend encore que tu le tuerois peut-être s'il restoit davantage, & il prend la fuite pour s'empêcher de mourir. Mais c'est là tout, il ne peut rien comprendre de plus, quelque chose que tu lui dises, & il en est à peu près de même de tous les autres animaux. Au lieu que les hommes peuvent comprendre tout ce qu'on peut leur dire, & s'entretenir entr'eux sur toute sorte de sujets. Et c'est pour cela que les hommes seuls ont proprement de la raison.

PAULINE.

Voilà un grand avantage que nous avons ſur les animaux.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu en ſentiras encore mieux le prix, lorſque ta raiſon ſera plus exercée, c'eſt-à-dire, lorſque tu ſeras capable de réfléchir avec plus d'attention.

PAULINE.

Ah, maman, aidez-moi à réfléchir, je vous en prie.

Mde. DE VERTEUIL.

C'eſt le principal objet de tous nos entretiens. Mais continuons. Nous diſions l'autre jour que les oiſeaux ont une ame qui fait qu'ils ſont vivans & animés, c'eſt-à-dire qu'ils peuvent ſe mouvoir d'eux-mêmes, & qu'ils ſont capables d'ouïr, de voir & de ſentir. Avons-nous auſſi une ame, Pauline, ou n'en avons-nous pas?

PAULINE.

Je n'en ſais rien, maman, je n'en ai jamais vu.

Mde. DE VERTEUIL.

Ni moi non plus. Mais, ma fille, regarde là bas ce rideau.

PAULINE.

O, maman, mon petit frère est sûrement là derrière avec Nanette & ma sœur, qui jouent à cache-cache pour l'amuser.

Mde. DE VERTEUIL.

Et comment le sais-tu? Tu ne les vois pas.

PAULINE.

Il est vrai, je ne les vois pas, maman. Mais je pense qu'ils doivent être là derrière, parce que je vois remuer le rideau, comme cela arrive lorsqu'ils jouent à cache-cache.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu as raison. Tu ne vois ni ton petit frère, ni Nanette, ni ta sœur; mais au mouvement du rideau, tu peux juger qu'ils sont derrière. Eh bien, Pauline, il en est justement ainsi de nos ames. Je ne vois point ton ame ni la mienne, mais je vois que tu vis & que tu peux te mouvoir de toi-même. Or, nous avons vu l'au-

tre jour par l'exemple de l'oiseau mort, qu'un corps ne peut pas se mouvoir de lui-même, lorsqu'il n'y a pas au-dedans une ame qui lui donne le mouvement. Ainsi je puis maintenant juger par le mouvement de ton corps, qu'il doit y avoir une ame qui le fasse mouvoir, quoique je ne voie pas ton ame elle-même; comme à présent tu juges que ton frère, ta sœur & Nanette sont derrière le rideau, quoique tu ne les voies pas, parce que tu vois remuer le rideau de la même manière que ton frère & ta sœur ont coutume de le faire, lorsqu'ils jouent à cache-cache avec Nanette.

PAULINE.

J'ai donc une ame, maman. Et qu'est-ce que mon ame, s'il vous plaît?

Mde. DE VERTEUIL.

Je ne puis pas te le dire, ma fille, puisque je ne le sais pas moi-même. Je sais seulement qu'elle doit être toute autre chose que le corps. Car un corps, lorsqu'il n'y a pas une ame au-dedans, ne peut pas du tout se mouvoir, comme tu l'as vu dans l'oi-

ſeau mort. Mais une ame peut bien ſe mouvoir elle-même, elle peut auſſi mouvoir comme elle veut, le corps qu'elle anime. Ainſi l'ame doit être toute autre choſe que le corps, puiſque l'ame ſeule a de l'action, & que le corps n'en a point ſans ſon ame. Un oiſeau, tant qu'il eſt vivant, c'eſt-à-dire, tant que ſon ame l'anime, peut voler & ſe repoſer, manger, boire, chanter & faire ce qu'il veut. Mais l'oiſeau mort, parce que ſon ame ne l'anime plus, ne peut rien faire de cela, & il reſte ſans mouvement, comme tu l'as vu l'autre jour.

PAULINE.

Il eſt vrai, maman, le pauvre oiſeau ne remuoit plut.

Mde. DE VERTEUIL.

Et n'étoit-il pas auſſi inſenſible qu'il étoit immobile ?

PAULINE.

Oh ſans doute ; car nous l'avons piqué avec une épingle ſans qu'il le ſentît & qu'il en fût rien.

Mde. DE VERTEUIL.

Cela venoit de ce que ſon ame n'é-

toit plus en lui. Un corps ne peut rien sentir de lui-même, ni avoir connoissance de rien. C'est proprement l'ame qui sent, & qui a connoissance de tout ce qui se passe autour d'elle. C'est elle qui donne aux animaux la foible intelligence dont ils sont susceptibles ; & que l'on nomme instinct; c'est elle qui donne aux hommes une intelligence supérieure que l'on nomme raison. Elle seule rend le corps vivant, & capable de toucher, d'ouïr, de voir, de sentir, de goûter, de se mouvoir de lui-même, ou plutôt c'est elle qui touche par toutes ses parties, qui entend par ses oreilles, qui voit par ses yeux, qui sent par son nez, qui goûte par sa bouche, & qui le meut à son gré, soit tout entier, soit seulement dans tel de ses membres qu'il lui plaît, sans ton ame enfin, tu n'aurois pu ni comprendre ce que je viens de te dire, ni sentir combien cette intelligence te met au-dessus des animaux.

PAULINE.

Si c'est mon ame aussi qui fait que je vous aime, maman, que je dois rendre graces au Ciel de me l'avoir donnée !

IMAGINATION.

Mde. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

Mde. DE VERTEUIL.

REGARDE bien, Pauline, je vais ouvrir ce tiroir. Qu'y a-t-il dedans?

PAULINE.

Un ruban blanc, avec des rayes rouges, & de petites fleurs entre les rayes. Oh, qu'il est joli!

Mde. DE VERTEUIL.

Ferme à présent les yeux. Ne peux-tu pas encore te représenter ce qu'il y a dans le tiroir?

PAULINE (*les yeux fermés.*)

Pardonnez-moi, maman, un ruban blanc avec des rayes rouges. C'est comme si je voyois encore les petites fleurs.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu vois ce ruban à-peu-près comme tu verrois dans le miroir ta

poupée, ſi elle étoit placée derrière toi, enſorte que tu ne puſſes la voir autrement. Alors tu ne verrois pas la poupée elle-même, pas plus que tu ne vois à préſent le ruban lui-même, tu verrois ſeulement dans le miroir une repréſentation ou une image de la poupée. Eſſayons. Ouvre les yeux. Je vais mettre ta poupée derrière toi ſur cette table. Peux-tu voir la poupée elle-même, en reſtant comme tu es, ſans te retourner ?

PAULINE.

Non, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Je vais maintenant placer devant toi un miroir. Jettes-y les yeux.

PAULINE.

Maintenant je vois très-bien la poupée.

Mde. DE VERTEUIL.

C'eſt-à-dire que tu vois dans le miroir la repréſentation ou l'image de la poupée. N'eſt-ce pas à peu près comme tu voyois tout-à-l'heure dans ta tête la repréſentation ou l'image du ruban blanc avec des rayes rouges & de petites fleurs ?

PAULINE.

Il eſt vrai, maman. Eſt-ce donc qu'il y a dans ma tête un miroir où je vois le ruban?

Mde. DE VERTEUIL.

Non, ma fille, il n'y a pas de miroir dans ta tête, & voici quelle eſt la différence. Dans le miroir tu ne peux voir que les images des choſes que tu lui préſentes effectivement. Si tu veux te voir dans la glace, il faut te préſenter devant elle. Si tu veux y voir ta poupée, il faut néceſſairement que tu la lui préſentes, n'eſt-il pas vrai?

PAULINE.

Oui, ſans doute, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Mais ton ame peut très-bien ſe repréſenter l'image des choſes qui ne ſont ni près de toi, ni devant toi, ni dans les environs. Par exemple, qu'eſt-ce qui pend dans ta chambre contre le mur, entre la fenêtre & le lit?

PAULINE.

C'eſt votre portrait, maman, & celui de mon papa.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu peux te repréſenter ces portraits tout auſſi bien que tu te repréſentois le ruban tout-à-l'heure.

PAULINE.

Oui bien, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Et cependant ces portraits ne ſont pas devant toi, mais dans une autre chambre. Allons encore plus loin. Qu'eſt-ce qui pendoit à cet arbre ſous lequel nous reſtâmes l'autre jour ſi long-tems à parler dans le jardin de ta grand'maman ?

PAULINE.

C'étoit de belles pêches qui alloient bientôt mûrir.

Mde. DE VERTEUIL.

Et comment étoient ces pêches ?

PAULINE.

Elles étoient blanches; mais elles commençoient à prendre un bel incarnat.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu vois par-là, Pauline, qu'il en eſt tout autrement de ton ame que

du miroir. Le miroir ne peut repréſenter que ce qui eſt réellement devant lui, au lieu que ton ame peut ſe repréſenter tout ce qu'elle veut, quelque loin que l'objet puiſſe être de toi.

PAULINE.

Cela eſt vrai, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Veux-tu maintenant que je te diſe comment on appelle cette faculté qu'a notre ame de pouvoir ſe repréſenter ainſi les objets?

PAULINE.

Oui, maman, vous me ferez plaiſir.

Mde. DE VERTEUIL.

Cette faculté s'appelle imagination.

MÉMOIRE

Mde. DE VERTEUIL, PAULINE, ſa fille.

Mde. DE VERTEUIL.

Pourrois-tu me dire, Pauline, ce que tu fis hier chez ta tante?

PAULINE.

Oui bien, maman. Nous allâmes,

avant le dîner, visiter les pigeons, les poules & la volière ; & l'après-midi, nous courûmes dans une jolie cariole tout le long du bosquet.

Mde. DE VERTEUIL.

Pourrois-tu aussi me dire ce que tu fis la semaine dernière chez ta grand' maman, le jour que ton oncle & ta tante y étoient allé dîner ?

PAULINE.

Oh oui, maman. Nous fûmes nous promener sur la rivière dans un petit bateau. Oh, ce fut un grand plaisir !

Mde. DE VERTEUIL.

Fort bien, Pauline. Tu as retenu tout cela à merveille. Tu vois par-là que ton ame a la faculté de pouvoir se représenter tout ce que tu as fait. Et qu'arriva-t-il lorsque nous voguions dans le petit bateau, & qu'il nous fallut passer sous un pont ?

PAULINE.

La poulie où passoit la corde qui tenoit la voile, vint à tomber dans l'eau. Mon papa, mon oncle & mon cousin la cherchèrent long-temps, mais ils ne purent pas la trouver. Et

alors il fallut retourner vers la maison, parce que l'on ne pouvoit plus hisser la voile.

Mde. DE VERTEUIL.

Ton récit est fort exact. Voilà bien toutes les circonstances de cet accident. Tu vois encore par-là, ma fille, que ton ame a la faculté de pouvoir se représenter tout ce qui s'est passé sous tes yeux, comme ce que tu as fait toi-même.

PAULINE.

Il est vrai, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Et sais-tu comment s'appelle cette faculté de notre ame?

PAULINE.

N'est-ce pas, maman, ce qu'on nomme la mémoire?

Mde. DE VERTEUIL.

Oui, Pauline.

PAULINE.

N'est-ce pas elle aussi qui fait que je me souviens de ce qu'on m'a dit, ou de ce que j'ai lu?

Mde. DE VERTEUIL.

C'eſt elle-même. Mais Pauline, te rappelles-tu tout ce qui ſe dit à la table de ta grand'maman ? Te ſouviens-tu, par exemple, de ce que ta tante raconta au ſujet d'un certain petit garçon ?

PAULINE.

Non, maman, je ne m'en ſouviens plus.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu étois cependant préſente lorſque ta tante fis ce récit; tu le compris même fort bien, puiſque tu te mis à rire. Il y a mieux, c'eſt que le ſoir à ton retour, tu racontas cette hiſtoire à Nanette. Elle étoit donc alors dans ta mémoire ?

PAULINE.

Cela peut être, maman. Mais à préſent je ne m'en ſouviens plus du tout. Il faut que je l'aye oubliée.

Mde. DE VERTEUIL.

Eſſayons ſi je pourrai parvenir à rendre à ton ame la faculté de ſe repréſenter cette hiſtoire, comme elle l'avoit le ſoir où tu racontas l'hiſtoire à Nanette.

PAULINE.

Oh voyons, voyons, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Ta tante ne dit-elle pas que le petit garçon étoit allé se promener dans une prairie, & qu'il couroit après des papillons ? Penses-y bien; que lui arriva-t-il alors ?

PAULINE.

Alors.... Alors.... Oh, maman, je me rappelle à présent le reste de l'histoire. Comme il ne regardoit pas à ses pieds, il arriva au bord d'un fossé & il roula jusqu'au fond. Son papa eut toutes les peines du monde à le retirer, & il ne le reconnoissoit plus sous le masque de boue qu'il avoit sur le visage.

Mde. DE VERTEUIL.

Voilà précisément toute l'histoire. Je n'ai pas eu de peine à remettre ton ame en état de se la représenter, parce qu'il n'y a pas long-temps que tu l'as entendue. Mais si dans quelques années je cherchois à te la rappeller, tu ne t'en souviendrois peut-être plus, ou je l'aurois oubliée moi-même.

PAULINE.

Cela peut être, maman; mais au moins ſuis-je bien ſûre de n'oublier de ma vie la bonté que vous avez de m'inſtruire.

RAISONNEMENT, JUGEMENT.

Mde. DE VERTEUIL, PAULINE, ſa fille.

Mde. DE VERTEUIL.

PAULINE, ſaurois-tu bien me dire ce que c'eſt que la raiſon? Je te l'ai déja expliqué.

PAULINE.

Oui, maman. C'eſt... C'eſt.... Je ne puis pas bien l'exprimer, mais je le ſens. Par exemple, j'ai de la raiſon, & les animaux n'en ont point.

Mde. DE VERTEUIL.

Pour mieux te rappeller ce que l'on entend proprement par raiſon, je te dirai que tu montres de la raiſon, lorſque tu comprens bien ce que je te dis, & que tu répons à propos. Tu

montres aussi de la raison, lorsque dans toutes les occasions qui se présentent, tu réfléchis sur ce que tu dois faire. Veux-tu que je t'en donne un exemple ?

PAULINE.

Je le veux bien, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Supposons que tu ayes en ce moment la fantaisie de te promener dans la rue. La première chose que tu ayes à faire est de descendre dans la rue, n'est-il pas vrai ?

PAULINE.

Oh, il n'est rien de plus sûr.

Mde. DE VERTEUIL.

Il faut donc commencer par réfléchir sur ce que tu dois faire pour aller dans la rue.

PAULINE.

Cela est juste encore.

Mde. DE VERTEUIL.

Nous sommes ici près d'une fenêtre qui est ouverte, & qui donne sur la rue. Par cette fenêtre il est aisé d'aller dans la rue, lorsqu'on le veut.

Tiens, regarde. Je vais y jetter ce morceau de papier. Il y eſt déja. On peut donc aller dans la rue en paſſant par la fenêtre, & il n'y a pas de chemin plus court.

PAULINE.

J'en conviens.

Mde. DE VERTEUIL.

Ce chemin n'eſt cependant pas le ſeul. Il en eſt encore un autre. Près de la porte de la chambre, il y a un eſcalier qui deſcend dans la cour, puis en traverſant la cour, on arrive à la porte de la maiſon qui s'ouvre ſur la rue. Laquelle de ces deux manières te paroît la meilleure?

PAULINE.

Mais, maman, je ne puis pas aller par la fenêtre.

Mde. DE VERTEUIL.

Pourquoi non, puiſqu'elle eſt ouverte? Tu pourrois y ſauter toi-même, ou je pourrois t'y jetter, comme j'ai jetté tout-à-l'heure le chiffon de papier. Et certainement en prenant ce chemin, tu ſerois beaucoup plus promptement dans la rue, que ſi tu

y allois par l'escalier, la cour & la porte de la maison.

PAULINE.

Mais, maman, je tomberois si vous me jettiez par la fenêtre.

Mde. DE VERTEUIL.

Oui, vraiment, Pauline, il y a même à parier que tu te casserois la jambe. Alors tu serois bien dans la rue, mais tu ne pourrois pas t'y promener. Il faudroit te porter dans ton lit, où tu resterois couchée pendant six semaines, sans pouvoir remuer. Tu peux maintenant me dire lequel vaut le mieux d'aller très-promptement dans la rue par la fenêtre, en te cassant une ou deux jambes, ou d'y aller beaucoup plus lentement par l'escalier & par la cour, en conservant tous tes membres entiers?

PAULINE.

Il n'est pas difficile de choisir, maman. Il vaut mieux prendre le chemin le plus long.

Mde. DE VERTEUIL.

Et pourquoi, ma fille?

PAULINE.

C'eſt que, ſi pour arriver plutôt dans la rue, il falloit me caſſer la jambe, que me ſerviroit d'y être arrivée, puiſque je ne pourrois pas m'y promener ?

Mde. DE VERTEUIL.

Ta réflexion eſt fort juſte, Pauline. Mais ſais-tu ce que nous venons de faire, tout en cauſant ?

PAULINE.

Non, maman, je l'ignore.

Mde. DE VERTEUIL.

Nous avons fait uſage de notre raiſon, pour rechercher quel étoit le meilleur moyen d'aller dans la rue, ou d'y ſauter par la fenêtre, ou d'y deſcendre par l'eſcalier; & nous avons trouvé que le dernier moyen étoit le meilleur. Veux-tu que je te diſe comment nous y ſommes parvenues ?

PAULINE.

Cela me fera plaiſir, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Nous avons d'abord recherché quels ſont les avantages & les inconvéniens

de chacune de ces deux manières d'aller dans la rue, d'y sauter par la fenêtre, ou d'y descendre par l'escalier. Cette recherche nous a conduit à trouver que l'avantage de sauter par la fenêtre, étoit que l'on arrivoit beaucoup plutôt dans la rue ; mais que l'inconvénient attaché à ce moyen, étoit que l'on risquoit de se casser la jambe. L'inconvénient au contraire, de descendre dans la rue par l'escalier, étoit que l'on restoit plus long-tems en chemin ; mais on y trouvoit en revanche cet avantage, que l'on ne couroit pas le danger d'avoir une jambe cassée. N'est-ce pas, ma fille, ce qui s'est passé dans notre esprit ?

PAULINE.

Oui, maman, j'en répons pour le mien.

Mde. DE VERTEUIL.

Après que nous avons eu trouvé ces avantages & ces inconvéniens, nous les avons comparés les uns avec les autres, & nous avons dit : Qui vaut le mieux, d'arriver un peu plus vîte dans la rue, & de nous casser

la jambe, ou d'être un peu plus longtés en chemin, & de conserver notre corps tout entier ? Après cette comparaison nous avons porté un jugement, c'est qu'il valoit mieux rester plus long-tems en chemin, & qu'ainsi nous devions aller dans la rue, non par la fenêtre, mais par l'escalier & la cour. Comprens-tu cela ?

PAULINE.

Oui, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Eh bien, ma fille, lorsque l'on examine ainsi dans une chose ses inconvéniens & ses avantages, & qu'on les compare ensemble, pour se décider sur le parti qu'il faut prendre, cette opération s'appelle raisonnement, & la conclusion qu'on en tire s'appelle jugement. Veux-tu que je te donne un autre exemple d'un raisonnement & d'un jugement ?

PAULINE.

Oh, maman, vous me ferez grand plaisir.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu sais bien que les deux perro-

quets de ta tante disent certains mots à peu-près comme des créatures humaines, de manière que l'on pourroit s'y tromper?

PAULINE.

Oui, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Suppose maintenant que nous soyons devant la salle à manger de ta tante, & que nous y entendions parler à travers la porte qui est fermée, comment penses-tu que nous devions faire pour juger, sans entrer dans cette pièce, si ce sont les perroquets qui parlent, ou si ce sont les deux servantes?

PAULINE.

Ne pourrions-nous pas les reconnoître à la voix?

Mde. DE VERTEUIL.

Ce moyen ne seroit pas infaillible, puisque nous sommes convenues tout-à-l'heure que les perroquets savent imiter si bien la voix humaine que l'on peut s'y méprendre.

PAULINE.

Il est vrai.

Mde. DE VERTEUIL.

Il nous faut donc chercher un autre moyen plus sûr.

PAULINE.

Oh, voyons.

Mde. DE VERTEUIL.

Cherche dans ta tête. Quel est celui que tu imaginerois, en supposant toujours qu'il nous soit interdit d'entrer dans la pièce où l'on parle.

PAULINE.

En vérité, maman, je n'en sais rien.

Mde. DE VERTEUIL.

Et si nous écoutions ce que l'on dit? Tu sais que les perroquets, suivant ton expression, n'ont jamais que les mêmes paroles au bec.

PAULINE.

Oui, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Ainsi donc si nous prêtions l'oreille à ce que l'on diroit dans la salle-à-manger, & que nous entendissions constamment : Gratte, gratte, Jacquot?

quot ? As-tu déjeûné, Jacquot ? Qui pourrions-nous soupçonner de dire ces paroles ?

PAULINE.

Les perroquets, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu as raison. Les perroquets peuvent dire ces paroles, & ils les disent continuellement. Il y a tout lieu de croire que les servantes ne s'occuperoient pas à se dire sans cesse l'une à l'autre : Gratte, gratte, Jacquot. As-tu déjeûné, Jacquot ? Car cela n'est pas trop amusant, n'est-il pas vrai ?

PAULINE.

Non certes, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Mais si nous entendions dire : Marie, as-tu compté les couverts ? — Non, Fanchette, je ne les compterai qu'après avoir plié la nappe : si nous entendions encore une suite de propos de ce genre, concernant le ménage, pourrions-nous les attribuer de même aux perroquets ?

PAULINE.

Non, maman. Il vaudroit mieux penser que ce sont les servantes qui parleroient ainsi.

Mde. DE VERTEUIL.

C'est ce que nous penserions en effet ; & nous aurions employé notre raison à faire un raisonnement & à porter un jugement ; car nous aurions comparé ce que disent ordinairement les perroquets avec ce que les servantes peuvent se dire en faisant leur ménage ; & cette comparaison nous auroit conduit à juger, par la nature des discours, si ce sont les perroquets ou les servantes qui les auroient tenus.

PAULINE.

Je vous remercie, maman, de m'avoir appris l'usage de ma raison. Je m'en servirai pour raisonner, à moi seule, sur tout ce que je pourrai voir ou entendre ; & je viendrai ensuite vous consulter sur le jugement que j'en aurai porté.

LIBERTÉ, VOLONTÉ.

Mde. DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

PAULINE.

Maman, je viens de serrer proprement toutes mes petites affaires, comme vous me l'aviez ordonné. Il n'y a plus rien qui traîne dans ma chambre. Que vais-je faire à présent?

Mde. DE VERTEUIL.

Tu peux aller travailler dans ton jardin, ou t'amuser à jouer avec ta grande poupée. Lequel de ces deux amusemens te plaît davantage? Je te laisse entièrement la liberté de choisir.

PAULINE.

Je crois, maman, que j'aurai plus de plaisir à jouer avec ma poupée.

Mde. DE VERTEUIL.

A la bonne heure. Mais il y a longtems, ce me semble, que tu n'as travaillé dans ton jardin. Je viens d'y jetter tout-à-l'heure un coup-d'œil en passant, & j'ai crû voir qu'il y avoit une quantité de mauvaises herbes. Les fleurs me paroissoient aussi lan-

guir ſur leurs tiges. Sûrement tu auras laiſſé paſſer quelques jours ſans les arroſer.

PAULINE.

Il eſt vrai, maman, vous m'en faites ſouvenir.

Mde. DE VERTEUIL.

Les fleurs ſouffrent beaucoup de la chaleur & de la ſécherеſſe. Ne ſeroit-il pas à propos d'aller à leur ſecours ?

PAULINE.

Oh, elles peuvent attendre encore, au lieu que ma poupée meurt d'envie d'eſſayer ſon tablier neuf. Il faut que je voye s'il lui va bien.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu ès la maîtreſſe, comme je te l'ai dit, de ſatisfaire là-deſſus ta fantaiſie ; mais je ne te demande qu'un moment de réfléxion. Si tu laiſſes épuiſer ton jardin par les mauvaiſes herbes, ſi tu négliges de l'arroſer, les fleurs ſeront demain encore plus languiſſantes qu'elles ne le ſont aujourd'hui. Demain au matin, tu le ſais, nous partons de bonne heure pour

aller-passer la journée chez ta grand-maman, nous n'en reviendrons que dans la nuit. Mais si tes fleurs manquent d'eau pendant deux jours encore, elles seront peut-être après demain dans un état si triste, que toute l'eau du réservoir ne sauroit plus les ranimer.

PAULINE.

Oh, ce seroit bien dommage.

Mde. DE VERTEUIL.

Et puis ton jardin restera dépouillé pendant six semaines, jusqu'au tems des fleurs de l'automne ; car tu sais bien ce que ton papa vous a dit, en vous donnant à chacun un petit coin de terre : celui qui négligera son jardin, & qui laissera périr ses fleurs, n'en aura plus de toute la saison.

PAULINE.

Il est vrai, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Or, maintenant, qui vaut le mieux, à ton avis, ou d'avoir un moment de plaisir à jouer avec ta poupée, & d'éprouver ensuite pendant six semaines le chagrin de ne voir que de

mauvaises herbes dans ton jardin, ou bien de laisser une heure ou deux ta poupée, avec laquelle tu peux jouer tous les jours, & d'aller travailler dans ton jardin, afin de jouïr, pendant tout le reste de l'été, du plaisir de le voir orné des plus belles fleurs ?

PAULINE.

De la manière dont vous me présentez les choses, maman, il me semble qu'il n'y a pas trop à balancer.

Mde. DE VERTEUIL.

Je le crois aussi.

PAULINE.

Allons, mon parti est pris ; je vais descendre tout de suite dans mon jardin.

Mde. DE VERTEUIL.

Ce sera fort bien fait. Mais attends encore un moment, Pauline. Il faut d'abord que tu remarques avec moi ce que nous venons de faire. Prête-moi toute ton attention.

PAULINE.

Voyons, maman, je vous écoute.

Mde. DE VERTEUIL.

Ne venons-nous pas de raiſonner ſur ta poupée & ſur ton jardin, comme nous raiſonnâmes hier ſur la fenêtre & ſur l'eſcalier? N'avons-nous pas examiné les avantages & les inconvéniens de jouer avec ta poupée, ou d'aller travailler dans le jardin, pour trouver lequel des deux étoit le meilleur à faire?

PAULINE.

Il eſt vrai, maman, je n'y penſois pas.

Mde. DE VERTEUIL.

Et que viens-tu de faire en diſant qu'il étoit mieux d'aller travailler dans ton jardin que de jouer avec ta poupée?

PAULINE.

Je m'en ſouviens, maman, c'eſt un jugement que j'ai porté.

Mde. DE VERTEUIL.

A merveille, ma fille. Mais lorſque tu as dit enſuite: Allons, mon parti eſt pris, je vais deſcendre tout de ſuite dans mon jardin?

PAULINE.

Vous ne m'avez pas encore appris, maman, comment cela s'appelle.

Mde. DE VERTEUIL.

Je te le dirai tout-à-l'heure. Réponds-moi d'abord. N'est-ce pas de toi-même que tu t'es décidée à aller travailler dans ton jardin ?

PAULINE.

Oui, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Quoique tu ayes pris ce parti, parce qu'il te sembloit le meilleur à suivre, n'étois-tu pas libre de donner à l'autre la préférence dans ton ame ?

PAULINE.

Oui, maman, j'en étois la maîtresse.

Mde. DE VERTEUIL.

Eh bien, Pauline, ce pouvoir qu'a notre ame de se décider à son choix entre deux ou plusieurs partis à suivre, se nomme liberté ; & l'opération par laquelle notre ame se décide à suivre l'un de préférence, se nomme volonté.

PAULINE.

Je vous remercie, maman, de cette petite inſtruction. Je tâcherai de la bien retenir.

Mde. DE VERTEUIL.

Viens me donner un baiſer, & ne perds pas un moment pour aller travailler dans ton jardin.

FABLE, CONTE, HISTOIRE.

Mde. DE VERTEUIL, PAULINE, ſa fille.

Mde. DE VERTEUIL.

PAULINE, lorſque tu joues avec ta poupée, ne t'arrive-t-il pas quelques-fois de lui parler comme ſi tu étois ſa gouvernante & comme ſi elle pouvoit entendre tes diſcours?

PAULINE.

Oui, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Et ne fais-tu pas enſuite comme ſi elle te répondoit & qu'elle refuſât de ſuivre les ſages inſtructions que tu lui donnes? N'es-tu pas ſouvent

venu me dire : Maman, la poupée crie & ne veut pas être ſage ; elle ne fait rien de ce que je lui dis ; ou bien : La poupée eſt ſage à préſent, elle promet de ne plus crier. Tu ſais fort bien cependant que la poupée ne peut être ni ſage, ni méchante, & qu'elle ne peut ni crier, ni te donner ſa parole d'honneur.

PAULINE.

Il eſt vrai, maman ; auſſi eſt-ce pour badiner que je dis cela.

Mde. DE VERTEUIL.

Je me mets quelquefois moi-même de la partie, & je dis à la poupée : Mon enfant, je vous prie d'être moins turbulente ; vos criailleries rompent la tête à votre maman. Si vous continuez à faire du bruit, je ferai obligée de vous mettre en pénitence dans ce coin. Une autre fois, je lui dis : Ma chère enfant, ne cefferez-vous jamais d'être opiniâtre ? Votre devoir eſt d'être docile & ſoumiſe. Allons, il ne faut pas pleurer, mordre vos lèvres, & laiſſer tomber la tête ſur votre épaule. Tu ſens à merveille que malgré les diſcours que je tiens à la

poupée, je suis bien persuadée qu'elle n'entend, ni ne peut rien faire de tout cela ?

PAULINE.

Oh sans doute, maman, & vous ne le faites que pour jouer avec moi.

Mde. DE VERTEUIL.

C'est bien un de mes motifs, ma chère fille, mais j'en ai encore un autre plus sérieux, ne le devines-tu pas ?

PAULINE.

Non, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

C'est que je veux, tout en jouant, t'apprendre ce que tu dois faire & ce que tu dois éviter. Par exemple lorsque je dis à la poupée, que ses cris m'étourdissent, & que je la menace de la mettre en pénitence dans un coin, c'est pour amener dans ton esprit cette réflexion : Si je crie, je romprai la tête à maman, & je serai mise en pénitence.

PAULINE.

Voilà un fort bon moyen, en effet,

Mde. DE VERTEUIL.

Et lorſque je dis au chat : Minet, fi ! que c'eſt vilain d'être méchant ! il ne faut pas égratigner parce que l'on vous a fait un peu de mal ſans le vouloir, en jouant avec vous, autrement perſonne ne voudroit plus jouer, & l'on vous laiſſeroit bouder tout ſeul à l'écart comme un chat ſauvage. Tu ſens bien que le chat n'entend pas mieux mon diſcours que la poupée ?

PAULINE.

Oh, non certes.

Mde. DE VERTEUIL.

Mais, pour quelle raiſon penſes-tu que je diſe cela au chat ?

PAULINE.

Je crois le deviner, maman ; c'eſt pour m'apprendre, par ricochet, que je ne dois ni pincer, ni égratigner, ni battre, lorſque par hazard en jouant, on m'a un peu bleſſée, parce que je ne trouverois plus perſonne pour jouer avec moi.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu l'as fort bien deviné. Ainſi

quand je dis ensuite : Minet devroit avoir bien du regret de s'être si mal comporté ; il devroit demander pardon & promettre de n'être plus si méchant à l'avenir, ce n'est pas que j'aie l'espérance de voir le chat profiter de cet avis, c'est pour t'apprendre indirectement à toi-même ce que tu devrois faire en pareille circonstance.

PAULINE.

Oh, je sens bien la leçon, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Lorsqu'on veut instruire en jouant les enfans & même les hommes sur ce qu'ils doivent faire ou éviter, on leur dit que dans telle occasion tels ou tels animaux ont agi de telle ou telle manière. On ne dit pas cela pour leur faire accroire que cela soit effectivement arrivé, parce que le plus souvent ce sont des choses que tout le monde sait bien que les bêtes ne peuvent pas faire, mais seulement pour leur montrer ce qui est bien ou mal, & quelles sont ordinairement les suites de telle ou telle action.

PAULINE.

Cela n'est pas mal imaginé au moins.

Mde. DE VERTEUIL.

Afin de rendre l'instruction plus claire & la leçon plus frappante, on a soin d'arranger son récit de façon qu'il arrive justement aux animaux ce qui arriveroit aux enfans ou aux hommes, s'ils agissoient de la même manière que l'on a fait agir les animaux. Ce récit ou cette narration, on l'appelle une fable. Veux-tu que je t'en donne un exemple ?

PAULINE.

Vous me ferez grand plaisir, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Pour te mettre en état de bien comprendre la fable que je vais te raconter, il faut d'abord te dire qu'il y a des pays où l'on rencontre dans les forêts des bêtes sauvages, telles que des loups, des tigres, des ours, des léopards & des lions.

PAULINE.

Oh oui, maman, j'en ai déja vu dans mes estampes.

Mde. DE VERTEUIL.

Ces animaux sont formés en grand, justement comme tu les a vu représentés en petit. Ils mangent tous les autres animaux qu'ils peuvent attraper ; c'est pour cela qu'on les appelle bêtes féroces ou animaux carnassiers. Ils attaquent même les plus grands animaux, comme les chevaux & les bœufs, quoiqu'ils soyent de beaucoup plus petits.

PAULINE.

Comment viennent-ils donc à bout de les terrasser ?

Mde. DE VERTEUIL.

C'est que malgré leur petitesse ils sont d'une force prodigieuse, qu'ils ont d'ailleurs plus d'agilité, & qu'ils sont sans cesse animés d'une fureur qui les porte à braver toute espèce de péril.

PAULINE.

Je ne voudrois pas en rencontrer sur mon chemin.

Mde. DE VERTEUIL.

Je le crois, mais revenons. Pour

faire voir aux hommes quel avantage ceux qui ſont les plus foibles peuvent trouver à s'unir étroitement contre ceux qui ſont les plus forts, & combien il leur importe pour cet effet de vivre toujours entr'eux en bonne intelligence, voici la fable que l'on a imaginée.

PAULINE.

Oh, voyons, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Ecoute.

LES BŒUFS EN QUERELLE.

FABLE.

Dans un pays peuplé de bêtes féroces, il y avoit pluſieurs bœufs qui paiſſoient tranquillement au milieu d'une vaſte prairie. Comme ils vivoient enſemble dans une parfaite union, & qu'ils étoient toujours prêts à ſe défendre mutuellement, aucune bête féroce n'oſoit les attaquer. Auſſitôt qu'ils en voyoient une roder au loin pour chercher à les ſurprendre, ils couroient tous les uns près des autres & ſe rangeoient en cercle, la tête en dehors, menaçant l'ennemi

commun de l'éventrer avec leurs cornes aigües. Le cercle étant bien fermé de tous les côtés, aucun d'eux ne pouvoit être attaqué par derrière, ce qui étoit le seul moyen de les vaincre.

Aussi long-tems qu'ils surent entretenir cette bonne intelligence, ils vécurent nombreux & tranquilles. Mais enfin par une vétille, ils en vinrent à une dispute sérieuse, & comme aucun d'eux ne voulut céder & reconnoître qu'il avoit eu tort, ils s'accablèrent d'invectives & finirent par s'en aller chacun de son côté.

Ils ne tardèrent pas à sentir les suites funestes de cette division. Lorsqu'il paroissoit une bête féroce, ils ne couroient plus se ranger côte à côte dans un cercle bien serré, pour se défendre réciproquement. Celui qui étoit attaqué le premier, se voyoit abandonné de tous ses camarades, qui ne songeoient qu'à leurs affaires personnelles. Il y en eut plusieurs qui furent dévorés, de cette manière en peu de jours.

Si du moins cet exemple avoit rendu les autres plus sages & qu'ils

les eût engagés à se réunir, ils auroient encore été en état, malgré leurs pertes, de se défendre contre leurs ennemis. Au lieu de cela, leur querelle en devint plus vive que jamais : l'un reprochoit à l'autre d'être la première cause de ses malheurs. Des reproches, ils en vinrent à des coups de cornes sanglans. Le bruit du combat ayant attiré leurs ennemis hors de la forêt, ceux-ci profitèrent de la lassitude & de la foiblesse des combattans pour les égorger tous les uns après les autres, ensorte qu'il n'en resta pas un seul pour raconter du moins ce funeste événement à ses neveux.

Tu vois par-là, Pauline, ce que c'est qu'une fable. De la manière que je t'ai raconté celle des bœufs, tu comprens fort bien qu'un pareil événement n'est point arrivé, & qu'il n'a même jamais pu arriver.

PAULINE.

Oh oui, maman, je le crois.

Mde. DE VERTEUIL.

Et sur quoi le penses-tu?

PAULINE.

C'eſt que les bœufs ſont incapables de parler, & par conſéquent de ſe faire des réponſes qui les conduiſent à une querelle.

Mde. DE VERTEUIL.

Très-bien, Pauline. Il y a cependant quelque choſe de vrai dans mon récit.

PAULINE.

Quoi donc, maman ?

Mde. DE VERTEUIL.

C'eſt premièrement qu'il y a des bêtes féroces qui attaquent les bœufs pour les dévorer. Secondement, c'eſt que les bœufs ſe plaçant en cercle avec les cornes en dehors, peuvent très-bien ſe défendre contre leurs ennemis. Enfin c'eſt que s'ils ne ſe défendent pas mutuellement de cette manière ou d'une autre, ils ſont hors d'état de réſiſter aux bêtes féroces qui les attaquent ſéparément.

PAULINE.

Oui, maman, je conçois ces trois vérités.

Mde. DE VERTEUIL.

Mais, comme tu l'as très-bien obſervé toi-même, que les bœufs puiſſent ſe dire des injures, & que ces injures les animent tellement les uns contre les autres, qu'ils refuſent de ſe prêter mutellement des ſecours contre l'ennemi commun lorſqu'ils en ſont attaqués, c'eſt ce qui n'eſt pas vrai. On a pu voir cela parmi les hommes, mais jamais parmi les animaux.

PAULINE.

Comment donc, maman, eſt-ce que cela peut arriver parmi les hommes ?

Mde. DE VERTEUIL.

Hélas ! oui, ma chère fille. Si ta raiſon étoit un peu plus avancée, tu verrois, ſur-tout en ce moment, que les hommes ſont aſſez inſenſés, non-ſeulement pour ſe diviſer entr'eux lorſqu'ils devroient ſe réunir, mais encore pour combattre avec acharnement les uns contre les autres, quoiqu'ils ſoient enveloppés d'ennemis qui les menacent tous également. Il faut convenir que les bœufs n'ont jamais fait de pareilles folies.

PAULINE.

Mais, maman, vous m'avez pourtant dit que les hommes ont plus d'intelligence que les animaux.

Mde. DE VERTEUIL.

Cela est vrai, Pauline; mais par malheur les hommes oublient souvent leur intelligence pour se laisser emporter aux plus misérables passions, telles que l'avarice & la vanité. On a remarqué au contraire que les bêtes se servent toujours à propos de l'intelligence dont elles sont douées. C'est pour cette raison que l'on voit quelquefois les hommes agir d'une manière plus déraisonnable que les animaux eux-mêmes.

PAULINE.

En vérité, maman, il n'y a pas trop d'honneur pour nous dans tout cela.

Mde. DE VERTEUIL.

J'en ai honte comme toi, Pauline, & j'avoue que j'aurois peine à le croire, si je n'en voyois tous les jours des exemples. Tu peux remarquer à ce sujet combien il est honteux de se

laiſſer vaincre par ſes paſſions, puiſque par cette foibleſſe on ſe met au-deſſous des bêtes.

PAULINE.

Il me ſemble qu'après avoir fait une ſottiſe, je ne pourrois plus regarder en face un bœuf ſans rougir.

Mde. DE VERTEUIL.

Revenons à notre fable, Pauline. Tu dois te ſouvenir de ce que je te diſois avant de te la raconter, qu'on l'avoit imaginée pour montrer de quelle importance il eſt, ſur-tout pour les foibles, de vivre dans une parfaite union, & dans une diſpoſition conſtante à ſe ſecourir les uns les autres au milieu du danger. L'exemple des bœufs confirme cette vérité de la manière la plus manifeſte, puiſqu'ils ont mené une vie heureuſe & tranquille auſſi long-tems qu'ils ont vécu en bonne intelligence. Ils ont au contraire commencé à devenir la proie de leurs ennemis, auſſi-tôt qu'ils ſont entrés en querelle, & qu'ils n'ont plus voulu ſe prêter des ſecours mutuels.

PAULINE.

Oui, maman, cela eſt bien prouvé.

Mde. DE VERTEUIL.

Eh bien, ma fille, la même chose arriveroit aux hommes, s'ils ne vouloient pas se protéger réciproquement, & s'ils refusoient de se prendre tous par la main pour résister ensemble à ceux qui viendroient les attaquer. L'exemple des bœufs est donc bien imaginé pour donner cette leçon. C'est ainsi que l'on fait servir à l'instruction des hommes cette sorte de récit que l'on nomme fable.

PAULINE.

Il y a donc, maman, plusieurs sortes de ces récits?

Mde. DE VERTEUIL.

Oui, ma fille, on en distingue trois. La fable, où l'on raconte ce que l'on sait bien n'être jamais arrivé, & n'avoir même jamais pu arriver; le conte ou l'historiette, où l'on raconte ce qui a pu très-naturellement arriver en effet; enfin l'histoire, où l'on raconte ce que l'on sait être véritablement arrivé de la manière qu'on le récite.

PAULINE.

Mais, maman, sans vous fâcher,

voudriez-vous me permettre de vous faire une petite queſtion ?

Mde. DE VERTEUIL.

Voyons, ma fille.

PAULINE.

Raconter ce que l'on ſait bien n'être jamais arrivé, & n'avoir même pu jamais arriver, n'eſt-ce pas dire un menſonge, puiſque c'eſt dire ce qui n'eſt pas vrai ?

Mde. DE VERTEUIL.

Si en faiſant ſon récit, on diſoit que l'aventure eſt véritablement arrivée de cette manière, quoique l'on ſût qu'elle n'eſt pas arrivée en effet, ce ſeroit aſſurément dire un menſonge. Mais lorſque l'on ne donne ce récit que pour ce qu'il eſt, lorſqu'on dit par exemple : Je raconte ceci, non pour faire accroire que la choſe ſoit effectivement arrivée, mais ſeulement comme une invention fabuleuſe dont vous pouvez tirer un ſens moral, c'eſt-à-dire une inſtruction utile pour votre conduite, alors on ne dit pas un menſonge, puiſque l'on ne veut tromper perſonne, car on prévient

d'avance

d'avance de ce qu'il faut penser sur ce qui est vrai & sur ce qui ne l'est pas.

PAULINE.

Bon, maman, me voilà rassurée sur l'état de votre conscience, au sujet de la fable que vous avez eu la bonté de me dire ; je vois que vous ne vouliez pas me tromper.

Mde. DE VERTEUIL.

Non sans doute, ma fille ; & tu peux même te rappeller qu'en lisant ensemble les *Historiettes & Conversations pour les enfans*, que j'ai écrites pour ton usage, je t'ai dit plus d'une fois que ce n'étoient que des contes, ou des inventions, c'est-à-dire des récits d'évènemens, qui n'étoient peut-être jamais arrivés, quoiqu'ils ayent pu arriver naturellement; qu'en te présentant des récits imaginaires d'enfans punis pour leur opiniâtreté, leur orgueil ou leur gourmandise, je ne voulois que te faire voir les suites funestes de ces défauts pour t'engager à t'en préserver. J'ai arrangé ces récits de la manière la plus conforme à ce qui se passe tous les jours parmi les enfans. J'ignore par exemple s'il y a

jamais eu une petite fille nommée Léonor, assez remplie de vanité pour croire qu'elle valoit mieux que ses amies, pour imaginer que quelques agrémens dans sa personne pouvoient lui tenir lieu d'instruction & de talens, qui eut ensuite le malheur de perdre à la fois ses parens & sa fortune, de se voir rebutée par toutes ses anciennes compagnes qu'elle avoit accablées de ses mépris, & d'être enfin réduite à devenir la servante de l'une d'entre elles. Ce que je sais bien, c'est que les ignorans & les orgueilleux sont toujours punis de cette manière ou d'une autre, & que si tu voulois suivre l'exemple de Léonor, tu aurois tôt ou tard de justes sujets de t'en repentir. C'en est assez pour t'apprendre avec quel soin tu dois éviter tout ce qui pourroit te conduire à de pareils malheurs.

PAULINE.

Je sens fort bien toute la force de cette leçon, & j'espère qu'elle sera toujours présente à mon esprit.

Mde. DE VERTEUIL.

Je le souhaite, ma fille; mais veux-

tu que je te dise un conte, pour te montrer, comme par la fable des bœufs, combien il est utile aux hommes de se secourir mutuellement?

PAULINE.

Oh maman, quel plaisir?

Mde. DE VERTEUIL.

Ecoute, je vais te le dire, mais à condition que tu chercheras toi-même à découvrir dans ce conte ce qui le distingue d'une fable ou d'une histoire, suivant les différences que je viens d'établir tout-à-l'heure entre ces trois sortes de récits.

PAULINE.

Voyons, maman, si je serai assez habile pour cela : je vais vous prêter toute mon attention.

L'AVEUGLE ET LE BOITEUX,

Conte.

Mde. DE VERTEUIL.

UN pauvre homme qui avoit perdu la vue depuis plusieurs années, alloit un soir sur le grand-chemin, en tâ-

tonnant avec son bâton. Que je suis malheureux, s'écrioit-il, d'avoir été obligé de laisser mon pauvre petit chien malade au logis! J'ai cru pouvoir me passer aujourd'hui de ce guide fidèle, pour aller au village prochain. Ah! je sens mieux que jamais combien il m'est nécessaire. Voici la nuit qui s'approche; ce n'est pas que j'y voie mieux pendant le jour, mais au moins je pouvois rencontrer à chaque instant quelqu'un sur ma route, pour me dire si j'étois dans le bon chemin, au lieu qu'à présent je dois craindre de ne plus rencontrer personne. Je n'arriverai pas d'aujourd'hui à la ville & mon pauvre petit chien m'attend pour souper. Ah, comme il va être chagrin de ne pas me voir!

A peine avoit-il dit ces paroles, qu'il entendit quelqu'un se plaindre tout près de lui. Que je suis malheureux, disoit-il, je viens de me demettre le pied dans cette ornière; il m'est impossible de l'appuyer à terre. Il faudra que je passe ici toute la nuit sur le chemin. Que vont penser mes pauvres parens?

Qui êtes-vous, s'écria l'aveugle, vous que j'entens pousser des plaintes si tristes ?

Hélas ! répondit le boiteux, je suis un pauvre jeune homme à qui il vient d'arriver un cruel accident. Je revenois tout seul de notre maison de campagne ; je me suis démis le pied, & me voilà condamné à coucher dans la boue.

L' AVEUGLE.

J'en suis bien fâché, je vous assure ; mais dites-moi, y a-t-il encore un reste de jour ? & pouvez-vous voir sur le chemin ?

LE BOITEUX.

Ah, si je pouvois marcher aussi bien que j'y vois, j'aurois bientôt tiré mes chers parens d'inquiétude.

L' AVEUGLE.

Ah, si je pouvois y voir aussi bien que je marche, j'aurois bientôt donné à souper à mon chien.

LE BOITEUX.

Vous n'y voyez donc pas, mon cher ami ?

L'AVEUGLE.

Hélas! non; je suis aveugle comme vous êtes boiteux. Nous voilà bien chanceux l'un & l'autre; je ne peux pas avancer plus que vous.

LE BOITEUX.

Avec quel plaisir je me serois chargé de vous conduire!

L'AVEUGLE.

Comme je me serois empressé d'aller vous chercher des hommes avec un brancard!

LE BOITEUX.

Ecoutez, il me vient une idée. Il ne tient qu'à vous de nous tirer de peine tous les deux.

L'AVEUGLE.

Il ne tient qu'à moi? Voyons, quelle est votre idée? J'y tope d'avance.

LE BOITEUX.

Les yeux vous manquent; à moi, c'est les jambes. Prêtez-moi vos jambes, je vous prêterai mes yeux, & nous voilà l'un & l'autre hors d'embarras.

L'AVEUGLE.

Comment arrangez-vous cela, s'il vous plaît ?

LE BOITEUX.

Je ne suis pas bien lourd, & vous me paroissez avoir de bonnes épaules.

L'AVEUGLE.

Elles sont assez bonnes, dieu merci.

LE BOITEUX.

Eh bien, prenez-moi sur votre dos; vous me porterez & moi je vous montrerai le chemin ; de cette manière, nous aurons à nous deux tout ce qu'il faut pour arriver à la ville.

L'AVEUGLE.

Est-elle loin encore ?

LE BOITEUX.

Non, non, je la vois d'ici.

L'AVEUGLE.

Vous la voyez ? Hélas ! il y a dix ans que je ne l'ai vue ; mais ne perdons pas un moment ; votre invention me paroît fort bonne. Où êtes-vous ? attendez, je vais m'agenouiller comme un chameau, vous en

grimperez plus aisément sur mon échine.

LE BOITEUX.

Rangez-vous un peu à droite, je vous prie.

L'AVEUGLE.

Est-ce bien comme cela?

LE BOITEUX.

Encore un peu plus. Bon. Je vais passer mes bras autour de votre cou. Vous pouvez maintenant vous relever.

L'AVEUGLE.

Me voilà debout. Vous ne pesez pas plus qu'un moineau. Marche.

Ils se mirent en route aussitôt; & comme ils avoient en commun deux bonnes jambes & deux bons yeux, ils arrivèrent en moins d'un quart d'heure aux portes de la ville. L'aveugle porta ensuite le boiteux jusques chez ses parens; & ceux-ci après lui avoir témoigné leur reconnoissance, le firent conduire auprès de son petit chien.

C'est ainsi qu'en se prêtant un mutuel secours, ces deux pauvres infir-

mes parvinrent à se tirer d'embarras : autrement ils auroient été obligés de passer toute la nuit sur le grand chemin. Il en est de même pour tous les hommes, ma chère Pauline. L'un a communément ce qui manque à l'autre ; & ce que celui-ci ne peut pas faire, celui-là le fait. Ainsi en s'assistant réciproquement, ils ne manquent de rien, au lieu que s'ils refusent de s'aider entr'eux, ils finissent par en souffrir également les uns & les autres. Veux-tu que je t'en donne un exemple, pour te rendre la chose plus sensible ?

PAULINE.

Je le veux bien, maman.

Mde. DE VERTEUIL.

Un cordonnier ne sait pas plus labourer la terre qu'un laboureur ne sait faire des souliers.

PAULINE.

Il est vrai.

Mde. DE VERTEUIL.

Si le laboureur ne vouloit faire venir de grains que ce qu'il lui en faut tout juste pour sa nourriture,

il n'auroit pas de quoi en vendre ; & par conséquent, il n'auroit pas d'argent pour acheter des souliers.

PAULINE.

Cela me paroît clair.

Mde. DE VERTEUIL.

De même, si le cordonnier ne vouloit faire des souliers que pour lui seul, il ne gagneroit rien de son métier, & par conséquent, il n'auroit pas d'argent pour acheter du pain.

PAULINE.

Cela est vrai encore.

Mde. DE VERTEUIL.

Mais si le laboureur fait venir autant de grain qu'il lui est possible au-delà de sa provision, si le cordonnier fait des souliers autant qu'on lui en demande au-delà de sa propre chaussure, ils peuvent se procurer avec l'argent qu'ils retirent de leur travail, tout ce qui leur est nécessaire pour leurs autres besoins.

PAULINE.

Oh, je sens cela à merveille.

Mde. DE VERTEUIL.

Il en est exactement de même pour

tous les autres états de la société. Revenons à l'engagement que tu as pris, lorsque je t'ai fait ce récit, de chercher à découvrir ce qui le distingue, de celui que je t'ai fait sur la querelle des bœufs.

PAULINE.

Cela n'est pas difficile, maman. La querelle des bœufs n'a jamais pu arriver de la manière que vous me l'avez racontée. Au lieu que l'aventure du boiteux & de l'aveugle auroit pu arriver juste dans tous ses points.

Mde. DE VERTEUIL.

Tu as fort bien saisi la différence. Ce dernier récit n'est pas une fable, parce qu'il n'a rien d'impossible, & cependant ce n'est pas une histoire, parce que j'ignore si l'événement est réellement arrivé.

PAULINE.

Oui, maman, ce n'est qu'un conte ou une historiette.

Mde. DE VERTEUIL.

Si en passant sur le chemin j'avois entendu l'aveugle & le boiteux s'entretenir de la manière que je te l'ai

dit, si je les avois rencontrés sur les épaules l'un de l'autre, alors mon récit seroit une histoire „ & je te le donnerois comme une chose véritablement arrivée, au lieu que je ne te le donne que comme une chose qui a pu arriver. Afin de ne tromper personne dans les divers récits, il faut, pour l'histoire, raconter la chose justement comme elle s'est passée, sans y rien ajouter; & il faut donner la fable & le conte pour ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire comme des inventions utiles & agréables, & non comme de véritables événemens.

BESOINS GÉNÉRAUX ET PARTICULIERS DES HOMMES.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

ADRIEN.

Mon papa, je lisois hier un livre où il étoit question des besoins généraux & des besoins particuliers des hommes. Ce livre étoit sans doute

écrit pour des gens que l'on ſuppoſoit plus inſtruits que moi, car on n'y expliquoit pas cette diſtinction que je n'ai pu ſaiſir de moi-même. Voudriez-vous bien me la faire ſentir, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

Très-volontiers, mon ami. Les beſoins généraux ſont ceux qui ſont communs à tous les hommes. Ils portent ſur des choſes qui ſont d'une néceſſité indiſpenſable à tout le monde. Les beſoins particuliers, au contraire, portent ſeulement ſur des choſes qui ſont néceſſaires à certaines gens, & qui ne le ſont pas à d'autres.

Pour te donner un exemple d'un beſoin général, tous les hommes n'ont-ils pas un beſoin égal de ſe nourrir ?

ADRIEN.

Oui, très-certainement, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

La nourriture eſt donc un beſoin général, un beſoin commun à tous les hommes. Mais quelles ſont les choſes dont un menuiſier a beſoin pour travailler ?

ADRIEN.

Il lui faut du bois, une ſcie & un rabot.

M. DE VERTEUIL.

Et ces choſes-là ſont-elles néceſſaires à un maçon ?

ADRIEN.

Non, mon papa, il ne faut au maçon que de la chaux, du ſable, une truelle & des pierres.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien, mon ami, la chaux, le ſable, la truelle & les pierres forment les beſoins particuliers du maçon, comme le bois, la ſcie & le rabot forment les beſoins particuliers du menuiſier. Les cordonniers, les tailleurs, les tiſſerands, les horlogers, les charrons, &c. ont auſſi particulièrement beſoin d'une infinité d'outils & de matériaux indiſpenſables pour les ouvrages dont chacun d'eux eſt occupé. Ces beſoins particuliers ſont très-nombreux & très-divers, à raiſon du nombre infini de profeſſions auxquelles les hommes s'adonnent, & de la variété des ouvrages que chacun

d'eux fait dans son métier. Les besoins généraux au contraire, ces besoins communs à tous les hommes, sont bien plus simples & d'un nombre bien moins étendu. On peut même les réduire à trois seulement, savoir la nourriture, le vêtement & l'habitation.

ADRIEN.

Voudriez-vous bien m'expliquer cela plus en détail, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Avec plaisir, mon fils. Qu'un homme ne puisse vivre long-tems sans nourriture, c'est ce que tu éprouves toi-même tous les jours, lorsque la faim & la soif te prennent. Tu tomberois bientôt en défaillance si tu n'avois ni à manger ni à boire, n'est-il pas vrai?

ADRIEN.

Oui certes, mon papa, & je ne tarderois guère à mourir, pour peu que cela durât deux ou trois jours seulement.

M. DE VERTEUIL.

Et si tu n'avois pas d'habits, pourrois-tu courir tout nud dans les rues?

ADRIEN.

Oh non, sans doute. La garde m'auroit bientôt arrêté, pour me revêtir des quatre murs d'une prison.

M. DE VERTEUIL.

Et si tu n'avois pas de logement, & qu'il te fallût coucher la nuit au coin d'une borne ?

ADRIEN.

Je ne crois pas non plus qu'on m'y laissât dormir.

M. DE VERTEUIL.

La nourriture, le vêtement & l'habitation sont donc trois choses absolument nécessaires pour tous les hommes qui vivent dans ce pays. Elles le sont même pour tous ceux qui sont répandus sur toutes les parties de la terre. Par-tout l'homme a besoin de soutenir ses forces par la nourriture, de se défendre par les vêtemens contre la rigueur des saisons, & de se ménager un abri pour goûter en paix le sommeil.

ADRIEN.

Oui, je conçois que nous sommes tous égaux sur ces trois points.

M. DE VERTEUIL.

Si tu réfléchis maintenant sur ce que nous faisons pour nous procurer la nourriture, le vêtement & l'habitation, tu verras que quoique ces premiers besoins soient les mêmes pour tous les hommes, la manière dont chacun cherche à les satisfaire est très-variée.

ADRIEN.

Aidez-moi, je vous prie, mon papa, à trouver ces différences.

M. DE VERTEUIL.

Tu as bien vu à la campagne de quoi les paysans se nourrissent, de quelles étoffes ils s'habillent, & comment leurs maisons sont bâties.

ADRIEN.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Compare leurs pois au lard avec les ragoûts qui couvrent nos tables, leurs camisolles de bure avec nos habits de soie étincelans de paillettes d'or & d'argent, leurs chaumières étroites avec nos vastes hôtels, tu verras combien peu toutes ces choses

ſe reſſemblent. Et cependant leur objet eſt exactement le même. Être nourris, vêtus & logés, eſt tout ce que nous avons en vue auſſi bien que le payſan.

ADRIEN.

Oui ſans doute, mais nous y réuſſiſſons beaucoup mieux.

M. DE VERTEUIL.

C'eſt-à-dire que nous y mettons beaucoup plus de façons. Nous mangeons des choſes plus délicates, nous portons des habits plus riches, nous avons une demeure meublée plus élégamment. Mais ſi nous en ſommes mieux pour cela, c'eſt un point qui n'eſt pas encore décidé.

ADRIEN.

Comment donc, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Ce que nous avons de plus que le payſan, nous donne, il eſt vrai, quelques plaiſirs, mais ce n'eſt pas ſans un mélange de peines. Songe combien ces jouiſſances demandent d'attentions & d'apprêts. Nous pourrions aiſément nous épargner tout cet em-

barras en vivant à la manière champêtre. On peut se rassasier avec des pommes de terre aussi bien qu'avec des pâtisseries. Un habit de bure ou de serge est aussi commode qu'un habit de taffetas ou de velours; & il n'est pas rare de trouver le laboureur dans sa chaumière un peu plus joyeux que le prince dans son palais.

ADRIEN.

Sans compter, mon papa, que nos plaisirs coûtent beaucoup plus que les siens.

M. DE VERTEUIL.

Comme nous avons plus d'argent que lui, cela revient au même. Mais il y a ici une chose à remarquer. Le paysan est accoutumé à se contenter de si peu de chose, que si par accident il perd sa petite fortune, il ne lui faut que son travail journalier pour gagner de quoi pourvoir à tous ses besoins. Mais nous, qui avons si peu l'habitude du travail de nos mains, il nous seroit impossible, si nous perdions tout notre argent, d'en gagner jamais assez à la sueur de notre front, pour recommencer à vivre selon no-

tre manière accoutumée; & en cela nous ferions infiniment plus à plaindre que le payſan. Le travail extraordinaire que nous ſerions obligés de nous impoſer feroit au-deſſus de nos forces, au lieu que le payſan n'auroit à faire que le travail auquel ſes forces ſont exercées.

ADRIEN.

Je vois que bien loin de gagner aſſez pour vivre dans notre aiſance ordinaire, nous ne gagnerions pas même de quoi vivre comme lui.

M. DE VERTEUIL.

Il faudroit bien cependant nous condamner au même travail, ſi nous ne voulions pas être expoſés à périr de miſère & de faim.

ADRIEN.

Hélas! il n'eſt que trop vrai.

M. DE VERTEUIL.

Ce n'eſt pas tout encore. Outre les revers qui menacent continuellement notre fortune, il arrive mille circonſtances dans la vie, où l'on ne peut même à prix d'argent ſe procurer des choſes friandes pour ſes repas, un

habit élégant & une demeure commode. Par exemple dans un voyage, ta voiture peut se briser au milieu d'un mauvais chemin; tu peux être obligé de quitter tes habits percés par la pluie pour prendre ceux d'un paysan; tu peux être réduit à manger un morceau de lard avec un morceau de pain bis, & à coucher dans une grange délabrée. Il est peu de voyageurs ou de gens de guerre à qui cela ne soit arrivé plus d'une fois. On ne peut donc mieux faire que de se préparer dès sa jeunesse à toutes les aventures. Avec cette habitude, on ne se trouve jamais embarrassé. Et pourvu que l'on ait de quoi pourvoir à ses premiers besoins, on ne s'inquiète guère sur la manière dont ils sont satisfaits.

ADRIEN.

Oui, mon papa, vous avez raison. Je vais commencer dès ce jour même à me passer des secours d'un autre pour me servir, & à me contenter de ce qui pourra suffire à mes plus pressantes nécessités. Je me trouverai ainsi fortifié d'avance contre tout ce qui pourra m'arriver de fâcheux; & si je

me trouve jamais dans un de ces évènemens dont vous venez de parler, je n'en ferai pas plus trifte. Bien au contraire, je me fouviendrai alors avec joie de l'entretien que nous venons d'avoir en ce moment.

LES AVANTAGES DE LA SOCIÉTÉ.

Mr. DE VERTEUIL, ADRIEN, fon fils.

M. DE VERTEUIL.

ADRIEN, te rappelles-tu quels font les befoins généraux des hommes?

ADRIEN.

Oui, mon papa, c'eft la nourriture, le vêtement & l'habitation.

M. DE VERTEUIL.

Tu te fouviens auffi que je t'ai fait remarquer qu'il eft deux manières différentes de fatisfaire ces befoins; avec beaucoup d'apprêts & de dépenfes, comme font les riches, fimplement & avec peu d'embarras, com-

me font les gens de la campagne & les pauvres ?

ADRIEN.

Je n'ai pas perdu un mot de ce que vous m'avez dit à ce ſujet.

M. DE VERTEUIL.

Ce que je ne t'ai pas dit encore, c'eſt qu'avec quelque ſimplicité qu'un payſan puiſſe ſe nourrir, ſe vêtir & ſe loger, ces premiers beſoins n'ont pas laiſſé de lui coûter des peines infinies à ſatisfaire.

ADRIEN.

Vous m'étonnez, mon papa. Voyons cela par ordre, je vous prie. D'abord pour ſa nourriture, il me ſemble qu'un morceau de pain & quelques légumes n'exigent pas de grands ſoins.

M. DE VERTEUIL.

Ne voudrois-tu pas y ajouter encore des fruits, du fromage, du beurre, & de tems en tems un verre de vin ?

ADRIEN.

Oh qu'à cela ne tienne, mon papa. Je ne demande pas mieux que de le bien régaler.

M. DE VERTEUIL.

Malgré tes diſpoſitions généreuſes, il ſeroit difficile de compoſer un repas plus ſimple. Tu n'imagines pas cependant combien de travaux il a coûté.

ADRIEN.

Oh voyons donc, je vous prie.

M. DE VERTEUIL.

Ne faut-il pas d'abord avoir labouré deux ou trois fois ſon champ avant d'y jetter du grain? Ne faut-il pas avoir planté ſes pommes de terre, ſemé ſes raves & ſes choux? Ne faut-il pas avoir élevé, greffé, taillé ſes arbres, & cultivé ſes vignes? Ne faut-il pas avoir fait paître & ſoigné ſes vaches & ſes brebis?

ADRIEN.

Voilà déja bien du mal.

M. DE VERTEUIL.

Ce n'eſt encore que la première moitié de ſes fatigues, car il faut enſuite cueillir ſes fruits & ſes légumes, moiſſonner ſon bled, le moudre & cuire la farine, vendanger ſes raiſins, les fouler & mettre le vin en tonneaux,

neaux, travailler ſon lait pour en faire du beurre & du fromage. Vois déja combien de bras avec les ſiens ont été mis en mouvement pour apprêter le repas le plus ſobre. Tu n'as qu'à y ajouter une ſeule dragée, reſte du repas du batême de ſon dernier enfant, & voilà des vaiſſeaux & des flottes qui ont couru les mers, des milliers de nègres qui ont été réduits à l'eſclavage, & juſqu'à des armées entières qui ſe ſont égorgées pour ſa table.

ADRIEN.

Oh, mon papa, paſſons vite à ſon habillement, j'eſpère qu'il ne ſera pas ſi meurtrier.

M. DE VERTEUIL.

Son habillement eſt fort ſimple. Mais quoique ſes chemiſes ſoient plus groſſières que les nôtres, ſes habits moins fins, ſes ſouliers plus épais, il n'a fallu guère moins de peine pour tiſſer ſa toile, fabriquer ſes étoffes & tanner ſon cuir. Il a fallu pour lui, comme pour nous, cultiver le lin, élever des brebis & du gros bétail.

ADRIEN.

J'en demeure d'accord, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Quant à son habitation, il a fallu encore, pour lui comme pour nous, planter d'abord des forêts, pour y trouver après bien des années, du bois propre à faire des poutres, des solives & des planches. Il a fallu forger le fer, fondre le verre, & broyer les couleurs; & ce n'est qu'après ces immenses travaux, que le fermier a pu habiter sa chaumière, quelque simple que tu la supposes.

ADRIEN.

Je n'avois pas pensé à tout cela.

M. DE VERTEUIL.

Tu vois combien il a fallu de choses pour que le paysan pût satisfaire ses premiers besoins, ces besoins généraux qui lui sont communs avec tous les hommes. Mais toutes ces choses lui ont-elles été données pour rien?

ADRIEN.

Non, mon papa, il a été obligé de les payer de son argent.

M. DE VERTEUIL.

Et cet argent, comment l'a-t-il gagné?

ADRIEN.

Par son travail.

M. DE VERTEUIL.

Et quel est son travail?

ADRIEN.

De labourer la terre.

M. DE VERTEUIL.

Et pour son labourage, ne lui faut-il pas toutes sortes d'instrumens, commes des charrues, des herses, des bêches, des pelles, des faulx?

ADRIEN.

Oui, sans doute.

M. DE VERTEUIL.

C'est en cela que consistent ses besoins particuliers, c'est-à-dire, ce qui lui est nécessaire comme laboureur. Et comme tu le comprens sans peine, il lui faut encore beaucoup de travail, pour se procurer l'argent nécessaire à l'acquisition de toutes ces choses.

ADRIEN.

Il est vrai, mais il les a maintenant, & le voilà pourvu de tout ce qu'il lui faut.

M. DE VERTEUIL.

J'en conviens. Hélas ! ce n'est pas pour long-tems.

ADRIEN.

Comment donc, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

Parce que toutes ces choses se brisent & se dégradent par l'usage. Or, pour les renouveller, ou pour les entretenir seulement en bon état, il en coûte presque autant qu'il lui en avoit coûté d'abord pour les acheter.

ADRIEN.

Je vais lui donner un moyen d'épargner son argent.

M. DE VERTEUIL.

C'est un grand service que tu peux lui rendre. Quel est ce moyen, s'il te plaît ?

ADRIEN.

C'est de fabriquer lui-même & de raccommoder ses outils, de faire ses vêtemens, de bâtir & de réparer sa maison. De cette manière, il n'aura jamais besoin des secours que les autres lui font payer.

M. DE VERTEUIL.

Tu te trompes, mon cher ami, car il ne peut faire toutes ces choses sans les avoir apprises. Il faut donc qu'il les apprenne de ceux qui les savent, & qu'il les paye au moins pour leurs leçons.

ADRIEN.

Cela est juste.

M. DE VERTEUIL.

Mais quand il auroit appris tout cela, & qu'il seroit même parvenu à le faire aussi bien que ses maîtres, ce qui est un peu difficile à imaginer, il seroit encore bien embarrassé dans cette foule d'opérations. Plus il sauroit de choses, moins il pourroit tirer parti de son savoir.

ADRIEN.

Comment cela, s'il vous plaît?

M. DE VERTEUIL.

C'est que s'il étoit seul à labourer sa terre, à recueillir ses légumes & son bled, à mener paître ses troupeaux, à faire cuire son pain, à coudre ses vêtemens, à réparer sa maison, à forger ses outils, il ne sauroit guère par

où commencer, & il ne trouveroit jamais assez de tems pour des occupations aussi nombreuses.

ADRIEN.

En effet, je commence à le craindre.

M. DE VERTEUIL.

D'ailleurs ne peut-il pas arriver, tandis qu'il est au plus fort de sa moisson ou de sa vendange, que ses habits se déchirent, que ses outils se brisent, ou qu'un ouragan emporte son toît ?

ADRIEN.

Hélas ! oui.

M. DE VERTEUIL.

Il faudra donc alors qu'il suspende sa récolte, & laisse perdre son bled ou son vin, ou qu'il aille sans vêtemens, ou qu'il dorme dans une maison ouverte de tous côtés à la pluie, ou qu'il travaille avec un outil brisé, ce qui n'avanceroit pas certainement sa besogne.

ADRIEN.

Vous avez raison, mon papa. Je retire le conseil que je voulois lui donner. Il ne vaut pas grand'chose.

M. DE VERTEUIL.

Tu me ſauves la peine de t'en dire mon opinion. Tu vois par-là, mon ami, qu'un homme qui voudroit agir ſans le ſecours des autres, & ſe procurer par ſes ſeuls moyens tout ce qui lui eſt néceſſaire, ſeroit fort embarraſſé, & qu'il ne pourroit même en venir à bout.

ADRIEN.

Oui, mon papa, j'en conviens pleinement.

M. DE VERTEUIL.

Nous verrons comment il devroit s'y prendre dans une pareille circonſtance.

Ce payſan, frappé de tous les embarras qu'il éprouve, en voulant ſe paſſer des ſecours d'autrui, en vient tôt ou tard à faire cette réflexion : Nous ſommes ici beaucoup d'hommes raſſemblés ; nous n'avons qu'à nous aider mutuellement, & la peine en ſera plus légère pour tout le monde. Il court auſſitôt raſſembler ſes voiſins & leur dit : Mes amis, je ne m'entens pas mal, comme vous le ſavez,

à cultiver la terre. Je ferai venir du grain pour vous tous, à condition que l'un de vous me cuise du pain, qu'un autre me fasse mes vêtemens, que celui-ci forge mes outils, que celui-là répare ma maison, quand elle menace ruine. Ce que chacun de vous fera pour moi, il pourra le faire aussi pour tous les autres. Ainsi chacun n'aura besoin d'apprendre qu'un seul métier, il n'aura qu'une sorte d'ouvrage à faire; & il pourra s'en occuper constamment sans être détourné par d'autres travaux étrangers à son industrie. Voyez, consultez-vous.

ADRIEN.

Oh, je crois deviner leur réponse.

M. DE VERTEUIL.

En effet, une proposition aussi raisonnable ne peut manquer de réunir tous les suffrages. Tous s'écrient ensemble : Oui, oui, il faut nous aider les uns les autres, & nous partager les différens travaux, comme notre voisin le laboureur vient de nous le proposer. Chaque chose en ira beaucoup mieux & se fera plus

commodément pour tout le monde.

ADRIEN.

Ah, je suis bien charmé de leur voir prendre ce parti.

M. DE VERTEUIL.

Ils ne tardent pas long-tems à en ressentir les avantages. Si l'habit du laboureur vient à se déchirer, tandis qu'il est occupé à faire sa moisson, il n'a besoin que de passer chez le tailleur, & celui-ci lui raccommode son habit, ou lui en fait un tout neuf, tandis que le laboureur continue de recueillir son bled. De même encore s'il survient un orage qui endommage le toît de sa maison, il fait venir le couvreur qui répare cet accident, sans qu'il ait besoin de suspendre le travail pressant de sa récolte. De leur côté, le tailleur & le couvreur ne sont pas obligés de quitter leur ouvrage pour aller cultiver la terre & faire venir le bled dont ils ont besoin pour nourrir leur famille, parce qu'ils savent que leur voisin le laboureur se charge de ce soin, tandis qu'ils sont occupés de son toît & de son habit.

ADRIEN.

Voilà qui s'arrange à merveille pour chacun en particulier.

M. DE VERTEUIL.

Ajoute à cela que tous les ouvrages sont beaucoup mieux faits, parce que chacun n'ayant besoin d'apprendre qu'un seul métier & s'y adonnant entièrement, il en prend une connoissance plus étendue & l'exerce avec une bien plus grande facilité; au lieu que l'on ne fait jamais ni si parfaitement, ni si vîte, une chose dont on ne s'occupe que par intervalles, & qui est confondue avec d'autres travaux. Tu vois par-là que tout le monde gagne à cet arrangement, puisque l'un fait plus d'ouvrage, & que les autres le reçoivent mieux conditionné.

ADRIEN.

Il n'y a pas le moindre mot à dire contre cette disposition.

M. DE VERTEUIL.

Tu comprens bien, maintenant, mon fils, que lorsque les hommes se sont ainsi partagé leurs travaux, ce-

lui qui ne fait faire venir que du grain, & celui qui ne fait faire que des habits, ont néceſſairement beſoin que l'un conſomme les fruits du travail de l'autre.

A D R I E N.

Oh, ſans doute, mon papa. Car ſi le tailleur ne mangeoit pas les grains du payſan, & que celui-ci ne fît pas faire d'habits au tailleur, le métier ne feroit bon pour aucun des deux.

M. DE VERTEUIL.

Ta remarque eſt extrêmement juſte.

A D R I E N.

Heureuſement ils ont un bon parti à prendre, & je puis leur en faire la leçon par mon exemple. Lorſque j'ai fait un grand nombre de deſſeins, j'en troque une partie avec mes ſœurs, contre une bourſe ou des jarretières de leur façon. Ainſi le payſan & le tailleur peuvent troquer enſemble comme nous.

M. DE VERTEUIL.

C'eſt ce qu'ils feroient effectivement, ſi l'on n'avoit imaginé une choſe encore plus commode, & que

je t'expliquerai dans un autre entretien. J'ai maintenant, mon fils, une question à te faire qui tient plus étroitement au sujet de notre conversation.

ADRIEN.

Voyons, mon papa, si je serai en état de vous répondre.

M. DE VERTEUIL.

Lequel des deux genres de vie te paroît le plus agréable pour les hommes, de se mêler quelquefois ensemble pour se communiquer leurs pensées & leurs sentimens, ou de rester toujours solitaires sans former aucune liaison les uns avec les autres?

ADRIEN.

Si j'en juge d'après moi-même, j'aurai bientôt décidé. Je me plais souvent à me voir seul pour en être plus appliqué à mes études; mais je ne voudrois pas que cette retraite durât toute la journée; & lorsque j'ai fini mes devoirs, j'aime à me retrouver avec mon petit frère, avec mes sœurs & mes amis,

M. DE VERTEUIL.

Tu as bien raifon, car vous pouvez alors jouer les uns avec les autres, ou aller vous promener de compagnie, ou travailler enfemble dans le jardin. Mais s'il vous falloit toujours prendre féparément vos plaifirs, comme vous prenez vos leçons, je conçois que vous en feriez bientôt dégoûtés.

ADRIEN.

Oh, c'eft bien vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Il en eft exactement de même pour les hommes. Nous venons de voir qu'ils trouvent beaucoup plus d'avantages à travailler de concert pour leurs befoins mutuels. Ils trouvent auffi, comme toi, une jouiffance plus douce à prendre enfemble leur récréation & leurs plaifirs.

ADRIEN.

La preuve en eft qu'on n'a jamais vu rire quelqu'un lorfqu'il eft feul.

M. DE VERTEUIL.

Ce penchant qui porte les hommes à fe rechercher pour vivre les

uns avec les autres, pour goûter leurs amuſemens en commun, pour ſe partager entr'eux leurs travaux, ſe nomme ſociabilité; & l'aſſemblage des hommes qui ſe réuniſſent dans cet objet, ſe nomme ſociété. En recueillant tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent dans cet entretien, tu peux juger combien ce ſentiment de ſociabilité eſt un don précieux pour les hommes, & combien l'établiſſement des ſociétés leur eſt avantageux. Par là ils ſont tous en état, non-ſeulement de ſe procurer les uns & les autres tout ce qu'il leur faut pour ſatisfaire aux beſoins ordinaires de la vie, par un travail plus facile & plus parfait, mais encore dans les intervalles de leurs occupations, ils peuvent ſe délaſſer de la manière la plus agréable, & goûter enſemble mille ſenſations délicieuſes auxquelles ils deviennent plus ſenſibles en les partageant. Celui qui voudroit vivre à l'écart & travailler ſeul pour lui-même, pourroit à peine ſe conſtruire une mauvaiſe cabane, où il ſeroit bientôt réduit à périr de triſteſſe & d'ennui, tandis que les hommes, en

se réunissant, bâtissent des villes magnifiques où ils vivent ensemble au milieu de l'abondance & des plaisirs. Le sauvage errant au hasard dans les forêts, est obligé de se contenter pour sa nourriture de fruits agrestes, d'écorces & de racines : il n'a pour se garantir de la fraîcheur humide des nuits & des glaces de l'hiver, que la peau de quelque bête féroce dont il ne sait pas même se revêtir. L'homme civilisé au contraire, force la nature à lui fournir les fruits les plus abondans & les alimens les plus sains, qu'il fait préparer de la manière la plus flatteuse pour son goût : il se fabrique des étoffes chaudes, légères & moëlleuses, qu'il fait varier pour toutes les températures & toutes les saisons. Que seroit-ce encore si je te parlois de tous les arts agréables que la société seule a su lui faire inventer pour charmer ses sens & pour amuser son imagination, de ces nobles connoissances qui fortifient sa raison, elèvent son ame, agrandissent son génie, lui font parcourir en un instant de la pensée, la terre, les mers & les cieux, & remplir en quel-

que forte de lui-même, toute l'immensité de l'univers !

MONNOYE, COMMERCE, MARCHANDS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

M. DE VERTEUIL.

DANS l'entretien que nous eûmes l'autre jour, mon cher Adrien, nous demeurâmes bien convaincus par nos réflexions, que nul homme n'est en état de faire seul toutes les choses qui lui sont nécessaires pour remplir ses besoins, qu'il faut en conséquence que celui-ci se charge d'une partie, & celui-là d'une autre, afin qu'ils puissent tous se procurer de la manière la plus commode, la plus sûre & la plus abondante, toutes leurs nécessités. T'en souviens-tu encore ?

ADRIEN.

Oh oui, mon papa, je n'ai eu garde de l'oublier.

M. DE VERTEUIL.

Nous vîmes ensuite que pour que

chacun pût vivre de son état, il falloit que tous eussent besoin mutuellement du fruit de leurs travaux ; le tailleur, par exemple, des grains du paysan ; le paysan, à son tour, des habits du tailleur & ainsi des autres.

ADRIEN.

Je me le rappelle aussi. Je voulois même qu'ils troquassent ensemble, comme je troque de mes ouvrages contre ceux de mes sœurs.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai ; & je te dis à cette occasion que les hommes avoient imaginé un moyen encore plus commode. Je promis de te faire connoître ce moyen. Veux-tu que je m'acquitte en ce moment de ma promesse ?

ADRIEN.

Je ne demande pas mieux, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien, prête-moi toute ton attention.

ADRIEN.

Oh oui, je vous le promets.

M. DE VERTEUIL.

Dans l'enfance des sociétés, les hommes ont commencé par faire ce que vous faites vous-mêmes, toi & tes sœurs, dans votre enfance, c'est-à-dire, par faire ensemble des échanges, pour se procurer mutuellement ce qui leur manquoit. Celui, par exemple, qui possédoit plus de moutons qu'il ne lui en falloit pour son usage, mais qui en revanche n'avoit pas assez de grain, étoit obligé d'aller de tous côtés chercher quelqu'un qui eût du grain de reste, & de lui demander s'il vouloit lui en donner un sac pour un ou deux moutons.

ADRIEN.

Voilà précisément ce que je fais, lorsque j'ai quelques dessins de trop, & qu'il me manque une bourse ou des jarretières.

M. DE VERTEUIL.

Si l'homme au grain étoit content de cette proposition, il donnoit de son bled, recevoit un ou deux moutons en échange, & l'affaire étoit ainsi terminée.

ADRIEN.

Je ne vois guère, mon papa, ce que l'on peut imaginer de plus simple & de plus commode.

M. DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, lorsque les choses s'arrangeoient ainsi; mais il pouvoit arriver que celui qui avoit trop de grain eût assez de moutons, ou qu'il ne se souciât pas d'en avoir.

ADRIEN.

C'est ce que je n'avois pas prévu.

M. DE VERTEUIL.

Alors il falloit que l'homme aux moutons allât s'adresser successivement à d'autres personnes, jusqu'à ce qu'enfin il en trouvât une qui eût trop de grain, & qui voulût justement échanger contre des moutons ce superflu.

ADRIEN.

Cela commence à devenir embarrassant.

M. DE VERTEUIL.

Tous ces échanges, comme tu le vois, coûtoient beaucoup de soins

& de peines. Ils ne pouvoient même quelquefois s'effectuer, soit parce que l'on ne s'accordoit pas sur la mesure de bled qui pouvoit répondre à la valeur d'un mouton, soit parce qu'il s'élevoit encore de plus grandes difficultés lorsqu'il étoit question d'échanges d'une autre nature, comme par exemple du troc de quelque service, ou de quelques journées de travail, contre un agneau ou un instrument de labourage.

ADRIEN.

Je vois là bien du tems perdu, & peut-être même que la chicane va s'en mêler.

M. DE VERTEUIL.

C'est ce qui fit concevoir l'idée de chercher quelque moyen qui pût abréger les négociations, & rendre les affaires plus aisées à conclure.

ADRIEN.

Et comment les hommes trouverent-ils ce moyen, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Après avoir fait sans doute un nombre infini d'opérations très-com-

pliquées, ils en vinrent enfin à cette idée bien ſimple : Nous n'avons qu'à trouver une choſe qui puiſſe être le ſigne repréſentatif de toutes les valeurs.

ADRIEN.

Je n'entends pas bien cela, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Tu le comprendras plus aiſément, lorſque je t'aurai dit quelle eſt cette choſe.

ADRIEN.

Et quelle eſt-elle donc, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

C'eſt la monnoie, c'eſt-à-dire, les petites pièces d'or, d'argent & de cuivre, ſur leſquelles on empreint dans chaque état monarchique, le nom, la figure & les armoiries du Chef de la Nation, & dans d'autres pays, les armoiries ſeulement, accompagnées d'une inſcription, ou d'une marque quelconque.

ADRIEN.

Ah, je commence à comprendre.

M. DE VERTEUIL.

Tu connois toutes les pièces de

monnoie qui ont cours en France ; les louis d'or, les écus de six francs, les petits écus, les pièces de vingt-quatre sous, de douze sous & de six sous, les pièces de deux sous & de six liards, les sous, les demi-sous, & les liards ? Tu sais aussi quelle est la valeur de chacune de ces pièces à l'égard des autres ? Tu sais par exemple que cinq pièces de douze sous valent autant qu'un petit écu ?

ADRIEN.

Oh oui, mon papa, je sais tout cela à merveille. Ce que je ne comprends pas bien encore, c'est comment cette monnoie est le signe représentatif de toutes les valeurs.

M. DE VERTEUIL.

Te souviens-tu que lorsque nous entrâmes hier dans une boutique pour t'acheter des gants, & que nous en demandâmes le prix, la Marchande nous dit : Je les vends ving-quatre sous, Messieurs, c'est un prix fait comme des petits pâtés ?

ADRIEN.

Oui, mon papa, je me le rappelle.

M. DE VERTEUIL.

Tu vois donc, mon ami, qu'une pièce de vingt-quatre ſous eſt le ſigne repréſentatif de la valeur de chaque paire de gants de la même grandeur & de la même qualité que les tiens, puiſque tu peux en avoir autant de paires que tu voudras pour autant de pièces de vingt-quatre ſous ?

ADRIEN.

Oui, mon papa, je conçois à préſent. De la même manière un gros ſou eſt le ſigne repréſentatif de la valeur de chaque petit pâté.

M. DE VERTEUIL.

A merveille, mon fils. Tu peux déja voir en ceci même l'un des avantages de l'invention de la monnoie. Car ſuppoſons qu'un Pâtiſſier voulût avoir des gants pour un de ſes fils qui ſeroit de ta taille, & qu'il ne voulût pas débourſer d'argent, il pourroit aller chez la gantière & lui dire : J'ai beſoin pour mon fils d'une paire de gants de vingt-quatre ſous ; voulez-vous me la donner pour ces vingt-quatre petits pâtés d'un ſou que je vous apporte ? Il ne ſeroit plus queſ-

tion que de ſavoir ſi la gantière eſt aſſez friande de petits pâtés pour accepter cet échange ; car le prix de chacun des objets étant bien déterminé par le moyen du ſigne repréſentatif de leur valeur, il ne pourroit y avoir de difficulté ſur ce point.

ADRIEN.

Oui, cela eſt vrai, mon papa. C'eſt comme ſi le Pâtiſſier avoit dit à la gantière : Achetez-moi ces vingt-quatre petits pâtés, & je vous achèterai une paire de gants. Cela eſt convenu, n'eſt-ce pas ? Or maintenant....

M. DE VERTEUIL.

A merveille, Adrien ; pourſuis.

ADRIEN.

En achetant mes vingt-quatre petits pâtés qui coûtent un ſou la pièce, vous devriez me donner une pièce de vingt-quatre ſous : en achetant vos gants qui ſont du même prix, il faudroit que je vous rendiſſe votre pièce. Il n'eſt donc pas néceſſaire de mettre la main à la poche. Voilà mes petits pâtés, donnez-moi vos gants.

M.

M. DE VERTEUIL.

C'eſt on ne peut mieux, mon cher fils. Tu vois par là que la monnoie eſt le ſigne repréſentatif de la valeur de toutes choſes, puiſque l'on eſtime leur valeur d'après la quantité de monnoie qu'il faudroit donner pour les avoir.

ADRIEN.

Il n'eſt rien de ſi clair. Mais, mon papa, quels ſont les autres avantages de l'invention de la monnoie?

M. DE VERTEUIL.

Je vais te les dire, mon fils. Si j'avois beſoin d'une meſure de bled, d'une pièce de vin, ou d'un ſac de laine, & qu'il n'y eût point de monnoie, alors, comme nous le diſions au commencement de cet entretien, je ſerois d'abord obligé de voir parmi les choſes dont je puis me paſſer, ſi j'aurois de quoi me procurer en troc les choſes qui me manquent. Il me faudroit enſuite courir de côté & d'autre pour trouver une perſonne à qui le troc pût convenir, & enfin m'accorder avec elle ſur les conditions de l'échange; ce qui entraîne,

comme tu en es convenu, beaucoup d'embarras & de difficultés.

ADRIEN.

Il eſt vrai.

M. DE VERTEUIL.

Mais depuis l'invention de la monnoie, je n'ai plus beſoin de me donner tant de peine. Je n'ai qu'à vendre les objets que j'ai de trop, & que j'aurois propoſés en échange; avec cet argent, je ſuis ſûr d'avoir, quand je le voudrai, les choſes que je deſire, parce que les marchands de bled, de vin ou de laine, aimeront mieux, par la même raiſon, avoir de l'argent que tout ce que j'aurois pu leur propoſer en troc, parce qu'ils ſont ſûrs d'avoir à leur tour, pour l'argent que je leur donnerai de ce que je leur achète, toutes les autres choſes qu'ils voudront eux-mêmes acheter.

ADRIEN.

Cela me paroît clair.

M. DE VERTEUIL.

C'eſt auſſi par une ſuite de l'invention de la monnoie, qu'il s'eſt établi dans toutes les villes & dans tous les

villages, des magasins & des boutiques, où l'on peut trouver pour de l'argent toutes les choses diverses que l'on desire, sans avoir besoin d'aller courir en mille endroits pour se les procurer. Ainsi, par exemple, moi qui demeure à la ville, je ne suis pas obligé de traverser les campagnes pour aller acheter du bled chez le laboureur, du vin chez le vigneron, & de la laine chez le berger. Je trouve ici à ma porte des marchands qui ont une grande provision de bled, de vin & de laine, & qui me les cèdent pour mon argent, au moment précis où je veux les avoir, & de la qualité que je les désire.

ADRIEN.

Mais dites-moi, je vous prie, comment les marchands gagnent-ils à cela ? Je conçois sans peine que les gens de la campagne trouvent du profit à vendre le bled qu'ils ont moissonné, le vin qu'ils ont tiré de leurs vendanges, la laine qu'ils ont coupée sur le dos des moutons élevés dans leur bergerie ; mais les marchands qui vendent du bled, du vin & de la

laine, ne les ont pas recueillis eux-mêmes.

M. DE VERTEUIL.

Non, sans doute ; mais ils sont allés acheter ces denrées chez les paysans, & ils les revendent aux gens de la ville un peu plus cher qu'elles ne leur ont coûté. Ce surplus fait leur juste profit ; car il faut bien qu'ils soient payés de la peine qu'ils ont prise de courir pour faire leurs emplettes, du soin qu'ils prennent de ces marchandises dans leur magasin, & de l'embarras qu'ils ont de les détailler quelquefois par de très-petites portions. Tout cela les occupe tellement, qu'ils n'ont pas le tems de travailler de leurs mains pour gagner de quoi vivre ; & c'est par le seul gain qu'ils font sur cette vente, qu'ils sont en état de soutenir les dépenses de leur maison, & d'élever leurs enfans.

ADRIEN.

Mais, mon papa, ne puis-je pas aller moi-même chez les gens de la campagne, acheter le bled, le vin & la laine dont j'ai besoin pour mon usage, comme le marchand va les acheter pour les revendre ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, vraiment, rien ne t'en empêche ?

ADRIEN.

Alors, je n'aurai plus besoin de passer par ses mains.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai.

ADRIEN.

Ainsi j'aurai les choses à meilleur marché, puisque je ne les paierai pas plus que lui.

M. DE VERTEUIL.

Oh, voilà où je t'arrête.

ADRIEN.

Et comment, s'il vous plaît ?

M. DE VERTEUIL.

Tu dois nécessairement les payer plus cher.

ADRIEN.

Pourquoi donc, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Les marchands qui vont faire leurs emplettes dans les campagnes, achètent en gros au paysan son bled, son vin & la dépouille de ses troupeaux.

Or le payſan trouve plus d'un avantage à ſe défaire de tout cela à la fois.

ADRIEN.

Et quels ſont ces avantages, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

D'abord, pour ſon bled, il ſe délivre de la peine de le remuer de tems en tems dans ſon grenier, pour empêcher qu'il ne ſe gâte, & de la crainte de le perdre en tout ou en partie, ſoit par les vers ou les rats qui le dévorent, ſoit par les incendies qui arrivent ſi fréquemment dans les villages. Enſuite, pour ſon vin, il épargne ce qu'il lui en coûteroit pour le nourrir dans ſes tonneaux, & il n'a plus à craindre d'eſſuyer une groſſe perte, ſi le vin venoit à tourner ou à s'aigrir. Enfin, pour ſes laines, il n'a plus à les battre & à les mettre à l'air pour empêcher qu'elles ne s'altèrent.

ADRIEN.

Vraiment, voilà bien des peines & des inquiétudes de moins.

M. DE VERTEUIL.

Toutes ces conſidérations l'enga-

gent à vendre ses denrées aux marchands qui les lui achètent toutes à la fois, beaucoup meilleur marché qu'il ne le feroit à toi ou à d'autres qui iroient les lui acheter en détail, d'autant mieux que touchant à la fois une assez forte somme, il voit mieux l'usage qu'il en peut faire pour faire prospérer de plus en plus sa culture.

ADRIEN.

Oui, en effet, ces raisons me paroissent fort bonnes.

M. DE VERTEUIL.

Ce n'est pas tout encore, mon fils.

ADRIEN.

Et qu'y a-t-il donc de plus?

M. DE VERTEUIL.

Quand le paysan te vendroit en détail quelque partie de ses denrées au même prix qu'il les vend en bloc au marchand, tu perdrois encore à ne pas les acheter un peu plus cher chez celui-ci.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

M. DE VERTEUIL.

C'est qu'il faudroit te détourner de

tes affaires, pour aller faire tes emplettes à la campagne, & ainsi perdre un tems qui peut être précieux, & dépenser de l'argent à louer des chevaux & une voiture. Ensorte que tout balancé, il t'en coûte moins cher d'aller chez le marchand, & de lui donner quelque profit pour l'avantage que tu as de trouver chez lui, quand tu le desires, les choses dont tu as besoin, & de pouvoir faire ton choix pour le prix & pour la qualité.

ADRIEN.

Oui, je vois que l'on gagne amplement d'un côté ce que l'on perd de l'autre.

M. DE VERTEUIL.

Ce que je t'ai dit du bled, du vin & de la laine, s'étend à toutes les espèces de choses que l'on appelle marchandises, soit que les marchands les tirent du pays même, soit qu'ils les fassent venir des pays étrangers: ensorte qu'il n'est rien dans une ville comme celle-ci, qu'il ne soit facile de se procurer dès que l'on en a besoin.

ADRIEN.

Voilà qui est fort commode. Mais

les marchands ne peuvent-ils pas profiter de cela pour vous vendre les choses au prix qu'ils veulent ?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami. Il y a toujours dans chaque ville plusieurs marchands qui vendent les mêmes objets. Ainsi donc si l'un d'eux vouloit faire sur sa marchandise plus de profit qu'il ne doit, tous les acheteurs se détourneroient de son magasin, pour aller dans un autre où l'on se contenteroit d'un profit raisonnable. C'est ce qui fait qu'un marchand n'ose pas demander plus que ses confrères, de peur que l'on ne vienne plus acheter chez lui, ce qui l'auroit bientôt ruiné. Il suffit donc d'un seul pour arrêter l'avidité de tous les autres ; & le prix de chaque chose s'établit sur un taux juste & modéré.

RICHESSE, CAPITAL, INTÉRETS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

M. DE VERTEUIL.

JE t'ai parlé plus d'une fois, Adrien, de gens qui ont de grandes richesses, & qui possédent de grands biens. Veux-tu que je te dise maintenant en quoi consistent ces biens & ces richesses, & comment on parvient à les acquérir ?

ADRIEN.

Ce sera fort utile pour mon instruction, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Le premier de tous les moyens que l'on peut employer pour s'enrichir, est de travailler de ses mains. Ainsi, par exemple, le laboureur cultive de ses mains son champ, & le jardinier ses arbres & son potager, l'un pour en retirer du grain, l'autre des fruits & des herbages, qu'ils vendent tous

deux à ceux qui en ont befoin. Les perfonnes qui font fous leurs ordres, travaillent auffi de leurs mains, pour recevoir d'eux chaque jour le prix de leur travail. C'eft de même ce que font les charpentiers, les maçons, les menuifiers, les orfêvres, les ferruriers, & ceux qui font de la toile, ou des étoffes de laine, de coton & de foie que l'on appelle fabricans. Ils travaillent tous de leurs mains, eux & leurs ouvriers, pour gagner de l'argent par leur travail, les uns plus, les autres moins.

ADRIEN.

Et c'eft avec cet argent qu'ils achètent tout ce qu'il leur faut pour vivre, n'eft-ce pas ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon fils. Ceux qui dépenfent chaque jour ce qu'ils gagnent par leur travail, font obligés de travailler fans ceffe, & ne deviennent, autant que cela dure, ni plus riches, ni plus pauvres. Mais ceux qui font actifs, induftrieux, économes, & qui font de petites réferves fur leur entretien journalier ; ramaffent l'argent qu'ils

épargnent, pour s'en servir bientôt à en gagner davantage.

ADRIEN.

Et comment font-ils, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Ils s'y prennent de différentes manières.

ADRIEN.

Oh, voyons-en une, je vous prie.

M. DE VERTEUIL.

Supposons, par exemple, qu'un homme qui fait de la toile, gagne chaque jour plus d'argent qu'il ne lui en faut pour ses besoins & pour ceux de sa famille. Lorsqu'il est parvenu à ramasser une petite somme de ses économies, il va chercher un garçon qui sache son métier, & qui veuille travailler auprès de lui, & il lui dit : Si vous voulez venir faire de la toile chez moi, je vous fournirai tout le fil dont vous aurez besoin, & je vous donnerai de plus tant de sous par jour pour votre peine ; mais à cette condition, toute la toile que vous ferez m'appartiendra, & je pourrai la vendre à mon profit.

ADRIEN.

Oh, oui, mon papa, je comprends. C'eſt comme vous m'avez dit autrefois, que vous avez fait avec Louis le jardinier pour l'entretien de votre jardin.

M. DE VERTEUIL.

C'eſt exactement la même choſe, mon fils. Lorſque la convention eſt acceptée, cet homme que l'on appelle maître, parce que le garçon travaille ſous ſes ordres, lui donne de la toile à faire, & la revend enſuite un peu plus d'argent qu'il ne lui en coûte pour payer le fil & le garçon, & ce ſurplus eſt ſon gain. Ainſi, il gagne de l'argent, non ſeulement avec la toile qu'il fait lui-même, mais encore avec celle que ſon garçon lui fait. Son entretien cependant ne lui coûte pas plus; & ainſi il amaſſe encore plus d'argent qu'il ne faiſoit auparavant.

ADRIEN.

Oui, mon papa, cela eſt clair. Mais cet argent, qu'en fait il?

M. DE VERTEUIL.

S'il n'a pas une manière plus avan-

tageuſe de l'employer, il s'en ſert pour mettre un plus grand nombre d'ouvriers au travail, & pour gagner ainſi encore plus d'argent. De cette façon, plus il va, plus il fait travailler de bras pour ſon compte, & par conſéquent plus il s'enrichit.

ADRIEN.

Mais, mon papa, en travaillant pour eux-mêmes, les ouvriers ne gagneroient-ils pas plus d'argent que le maître ne leur en donne?

M. DE VERTEUIL.

Oui, ſans doute, mon fils, puiſque le maître a la plus grande partie du produit de leur travail; mais les ouvriers ne ſont pas en état de travailler pour leur compte.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Pour faire de la toile, il faut du fil, un métier & des outils; il faut encore prendre à loyer une maiſon, & tout cela coûte de l'argent. Mais ceux qui louent leur travail à la journée n'ont point d'argent; & par conſéquent, ils

ſont hors d'état de faire toutes les dépenſes néceſſaires pour s'établir. Il faut donc qu'ils aillent travailler chez ceux qui peuvent les faire ; & c'eſt ceux-ci qui ont le produit de leur travail, en leur payant chaque jour le prix de leur journée pour les faire ſubſiſter.

ADRIEN.

Les pauvres gens, que je les plains !

M. DE VERTEUIL.

Et moi auſſi, mon fils. Mais ils ont au moins l'eſpérance de parvenir par leur économie à ſe faire à leur tour un petit établiſſement.

ADRIEN.

Il eſt vrai, puiſque les maîtres ont commencé comme eux.

M. DE VERTEUIL.

Ce que je t'ai dit du tiſſerand, tu ſens à merveille que cela s'étend à tous les autres fabricans, quel que ſoit leur métier.

ADRIEN.

Oui, mon papa, ce doit être la même choſe pour tous ceux qui travaillent de leurs mains.

M. DE VERTEUIL.

Le ſecond moyen de gagner de l'argent, eſt le commerce, que l'on fait auſſi de diverſes manières. Par exemple, on commence par acheter quelques petites marchandiſes que l'on revend avec un peu de profit.

ADRIEN.

Oui, mon papa, comme ces petits marchands qui courent les rues.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien, mon fils, lorſqu'un de ces petits marchands dont tu parles, gagne chaque jour aſſez d'argent pour n'avoir pas beſoin de l'employer en entier à ſa ſubſiſtance & à ſon entretien, il employe le ſurplus à acheter plus de marchandiſes qu'auparavant, ou à en acheter d'un plus grand nombre d'eſpèces, & alors il fait d'autant plus de profit, qu'il achète & revend davantage. En étendant ainſi peu-à-peu ſon commerce, plus il va, plus il s'enrichit; & il y a un grand nombre d'exemples de ces petits marchands, qui ſont devenus à la fin les plus riches particuliers de leur pays.

ADRIEN.

Mais, mon papa, lorſqu'ils font devenus riches, que font-ils de cet argent ? le dépenſent-ils ?

M. DE VERTEUIL.

Ceux qui font ſages, ne le dépenſent pas tout. Ils font, à la vérité, beaucoup plus de dépenſe, lorſqu'ils font riches, qu'ils n'en faiſoient, lorſqu'ils étoient pauvres; mais il y a auſſi beaucoup de gens qui gagnent plus à faire le commerce ou à cultiver les terres, ou à faire travailler des ouvriers dans leurs fabriques, qu'ils ne ſauroient en dépenſer en vivant avec la plus grande aiſance.

ADRIEN.

Que peuvent-ils donc faire de ce ſurplus, à moins de le garder dans leurs coffres ?

M. DE VERTEUIL.

Dans leurs coffres, il ne leur rapporteroit rien. Ils ne l'y gardent qu'en attendant l'occaſion de s'en ſervir avec avantage, en le plaçant de manière qu'il leur rapporte un nouveau profit.

ADRIEN.

Et comment le placent-ils ?

M. DE VERTEUIL.

Ils peuvent le faire encore de diverses manières. Par exemple, ils achètent la maison où ils demeurent, ou d'autres maisons qu'ils louent pour une certaine somme d'argent par an ; & cette somme accroît encore leur richesse, s'ils ne préfèrent pas de s'en servir pour augmenter leur dépense. Lorsqu'ils ne veulent pas acheter de maison, ou qu'ils en possèdent assez, ils achètent des pièces de terre.

ADRIEN.

Et que font-ils de ces pièces de terre, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Ils les font cultiver à leur profit, ou s'ils veulent s'épargner ce soin, il ne manque pas de fermiers qui les prennent en ferme, moyennant une certaine somme qu'ils leur paient par an.

ADRIEN.

Et pourquoi les fermiers prennent-ils ces terres en ferme ?

M. de Verteuil.

Pour les cultiver, & y faire venir du bled, ou bien pour y nourrir du bétail, si ces terres sont en prairies. De l'une ou de l'autre de ces manières, les fermiers gagnent plus d'argent qu'ils n'en donnent pour le prix de leur ferme. Ce prix annuel que le maître de la terre reçoit, grossit ses revenus & par conséquent sa richesse; & quoiqu'il ait affermé cette terre, il en conserve la propriété, parce que c'est seulement son usage qu'il cède au laboureur pour le prix que celui-ci lui en donne tous les ans, pendant un certain nombre d'années dont ils sont convenus.

Adrien.

Et lorsque ce nombre d'années s'est écoulé, mon papa ?

M. de Verteuil.

Alors le maître de la terre peut en faire ce qu'il lui plaît, c'est-à-dire, la cultiver lui-même, ou la donner une seconde fois en ferme au même fermier, ou prendre un autre fermier qui lui en donne davantage.

ADRIEN.

Mais si avant ce tems, un second lui en présentoit un meilleur prix, est-ce qu'il ne pourroit pas l'accepter?

M. DE VERTEUIL.

Non, sans doute, mon fils. Le fermier, en faisant un bail, c'est-à-dire, en faisant un traité avec le maître de la terre, pour en jouir pendant un certain nombre d'années déterminé, a dû être assuré que pendant tout ce tems il ne seroit pas troublé dans sa jouissance. C'est dans cette assurance qu'il sème, qu'il plante, qu'il défriche; & il ne seroit pas juste, lorsqu'il auroit fait toutes ces améliorations, qu'un autre survînt pour en profiter.

ADRIEN.

Oui, vous avez raison, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Revenons au propriétaire de la terre. Aussi long-tems qu'il en reste possesseur, c'est-à-dire, qu'il ne la revend pas à un autre, sa richesse s'accroît tous les ans de la somme que son fermier lui paie.

ADRIEN.

Oui, mais si son fermier ne le paie pas ?

M. DE VERTEUIL.

Il se garde bien d'y manquer, car en ce cas il seroit exposé à voir vendre tous ses meubles & tous ses outils, au profit du maître de la terre, & même à voir casser son bail.

ADRIEN.

Oh, je sens que cela doit le rendre exact à ses paiemens.

M. DE VERTEUIL.

Il est encore une autre manière de faire usage de son argent, ou, comme on dit, de le placer, ensorte qu'il rapporte un certain profit, sans avoir besoin d'acheter ni terres, ni maisons, ni d'établir des fabriques, ou de faire le commerce.

ADRIEN.

Oh, voyons, s'il vous plaît : je ne devine pas ce moyen.

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'on veut acheter une maison ou une terre, ou que l'on veut éten-

dre davantage ſon commerce ou ſes fabriques, & que l'on n'a pas aſſez d'argent pour cela, alors on cherche quelqu'un qui ait de l'argent à placer. Si cette perſonne vient à ſavoir que moi, par exemple, j'ai une certaine ſomme oiſive dans mes coffres, elle vient me trouver & me dit : Si vous voulez me prêter mille écus pour un tel nombre d'années, (cinq ans, ſi tu veux,) je vous donnerai chaque année cinquante écus, & au bout des cinq ans, je vous rendrai vos mille écus tout entiers. Si je conſens à cette propoſition, parce que la perſonne me paroît honnête & en état de me payer, je lui compte la ſomme. En la recevant, elle me donne en échange un papier où elle déclare avoir emprunté de moi mille écus, pour leſquels elle s'oblige de me donner cinquante écus chaque année, & de me rendre mes mille écus en entier au bout de cinq ans. Elle met ſa ſignature au bas de ce papier; & c'eſt ce qu'on appelle un billet ou une obligation. La ſomme que je lui prête s'appelle capital; & les cinquante écus

qu'elle me donne chaque année, s'appellent rente ou intérêts.

ADRIEN.

Il me ſemble, mon papa, que cette perſonne ne gagne pas beaucoup à ce marché.

M. DE VERTEUIL.

Pourquoi le penſes-tu, mon fils? C'eſt ſans doute parce qu'elle ne reçoit que mille écus, & que pour cette ſomme elle me donne d'abord cinquante écus tous les ans, & qu'au bout de cinq années elle n'en eſt pas moins obligée de me rendre mes mille écus tout entiers?

ADRIEN.

Oui vraiment, n'eſt-ce pas une duperie de ſa part?

M. DE VERTEUIL.

Non pas autant que tu pourrois l'imaginer. Elle y gagne plus que moi, peut-être.

ADRIEN.

Et comment cela, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

C'eſt qu'elle n'emprunte ces mille

écus, que pour les employer d'une manière qui lui rapporte tous les ans au-delà des cinquante écus qu'elle me donne. Si elle achète, par exemple, pour cette somme une pièce de terre qu'elle trouve à affermer soixante écus, tu vois déja que c'est dix écus qu'elle gagne. Mais si elle met ces mille écus dans son commerce, ou dans ses fabriques, elle peut aisément gagner beaucoup davantage lorsque ses affaires vont bien. Il n'y a donc pas de perte pour elle, mais souvent au contraire un très-grand profit à me donner cinquante écus par an de mes mille écus.

ADRIEN.

Mais, mon papa, est-il bien honnête de prêter de l'argent à quelqu'un pour en tirer du profit?

M. DE VERTEUIL.

Pourquoi non, mon fils? Nous avons vu l'autre jour que l'argent étoit le signe représentatif de toutes les valeurs. Une somme de mille écus représente donc un champ que j'acheterois à ce prix. Or si je puis honnêtement affermer un champ que j'achète,

te, ne puis-je pas de même affermer, pour ainsi dire, l'argent avec lequel je l'aurois acheté ?

ADRIEN.

En effet, l'un vaut l'autre.

M. DE VERTEUIL.

Lors donc qu'une personne désire que je lui prête mes mille écus dont j'aurois pu faire usage moi-même, il est juste qu'elle me donne tous les ans une rente qui réponde à ce que ces mille écus m'auroient rapporté, si je les avois employés comme elle. Autrement je serois un insensé de me priver sans aucun dédommagement d'une somme qui m'auroit apporté un revenu honnête, pour la mettre entre les mains d'une autre personne qui s'en feroit elle-même un revenu.

ADRIEN.

Oh, c'est clair.

M. DE VERTEUIL.

Je puis cependant renoncer à recueillir le fruit d'un argent acquis par mon travail, ou ménagé par mon économie, lorsqu'il s'agit d'obliger un ami, ou de secourir un malheu-

reux qui peut se tirer d'embarras par ce moyen. C'est alors que je me reprocherois de recevoir l'intérêt de l'argent que je leur aurois prêté, puisque j'aurois déja trouvé cet intérêt dans la satisfaction que mon cœur éprouve à les obliger. Mais si un étranger m'emprunte pour s'enrichir, n'est-il pas raisonnable qu'il me donne une partie du gain qu'il fait avec mon argent, pour me tenir lieu du gain que j'aurois pu faire moi-même, si je l'avois employé?

ADRIEN.

Rien de plus juste, mon papa. Mais n'est-il pas d'autres moyens de placer son argent?

M. DE VERTEUIL.

Il en est un autre encore, que je veux te dire. Mais pour que tu puisses mieux le comprendre, il est nécessaire de te parler auparavant d'un autre objet dont il importe que tu sois instruit. Tu as souvent entendu dire, sur-tout pendant ces derniers tems, que l'Etat est obligé de faire beaucoup de dépenses, & que tous les

Citoyens, pour fournir à ces dépenses, paient différentes impoſitions ?

ADRIEN.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Dans un Etat bien adminiſtré, ces impoſitions ne s'élèvent qu'à la ſomme juſtement néceſſaire pour les frais de l'adminiſtration, ou ſeulement à quelque choſe de plus que l'on tient en réſerve pour parer à des événemens imprévus.

ADRIEN.

Et quels peuvent être ces événemens imprévus, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

Je me bornerai à te citer celui du moment : la crainte d'une guerre qui nous oblige de faire des préparatifs pour n'être pas ſurpris.

ADRIEN.

Oui, je comprends.

M. DE VERTEUIL.

Mais quand la guerre arrive en effet, alors l'Etat ſe trouve avoir beſoin de plus d'argent que les impôts

n'en rapportent, & il a befoin de très fortes fommes à la fois. Dans une pareille circonftance, où il n'eft pas poffible d'établir tout de fuite de nouvelles impofitions, l'Etat dit aux Citoyens : Si vous voulez me prêter de l'argent pour lever des troupes, armer des vaiffeaux, & pourvoir à tous les befoins de la guerre, alors fur les nouveaux impôts qu'il faudra établir pour la dépenfe extraordinaire que la guerre va occafionner, je vous paierai, tous les ans, cinquante francs, pour chaque fomme de mille livres que vous me prêterez, & cela jufqu'à ce que les nouveaux impôts & mes économies m'aient mis en état de vous payer en entier la fomme que vous m'aurez prêtée.

ADRIEN.

Oui, oui, je conçois à merveille. L'Etat fait alors comme le particulier dont vous me parliez, & qui emprunte l'argent qui lui manque pour faire aller fes affaires.

M. DE VERTEUIL.

C'eft juftement la même chofe. Auffi l'Etat donne-t-il, de même que

ce particulier, des billets ou obligations à celui qui lui prête son argent. Ainsi, pour chaque somme de mille livres que je prête à l'Etat, il me donne un billet dans lequel il déclare qu'il a reçu de moi la somme de mille livres, & que pour cette somme il me paiera à moi, ou à telle autre personne à qui j'aurai cédé mon droit, cinquante livres d'intérêt par an, jusqu'à ce qu'il m'ait rendu en entier la somme que je lui ai prêtée.

ADRIEN.

Un mot d'explication, mon papa, je vous prie. Vous dites qu'il paiera ces cinquante livres d'intérêt à telle autre personne à qui vous aurez cédé votre droit? je ne comprends pas bien cela.

M. DE VERTEUIL.

Je vais te l'expliquer. Avec le billet d'Etat que j'ai reçu pour la somme que j'ai prétée, je puis aller tous les ans demander aux payeurs des rentes de l'Etat, la somme de cinquante livres d'intérêt pour l'année qui vient de s'écouler; mais je ne puis redemander, lorsque je le veux, le capi-

tal de mille livres que j'ai prêté, parce que l'Etat n'a pas toujours aſſez d'argent en caiſſe pour rembourſer les ſommes qu'il a empruntées, au moment précis où les prêteurs voudroient les ravoir. Il faut attendre le terme dont on eſt convenu.

ADRIEN.

Voilà qui eſt fort incommode, mon papa, de ne pouvoir pas ravoir ſon argent lorſqu'on en a beſoin.

M. DE VERTEUIL.

Cela eſt vrai, mon fils. Mais lorſqu'on a prêté de l'argent juſqu'à une certaine époque, on devoit ſavoir qu'on n'en ſeroit pas rembourſé avant ce tems.

ADRIEN.

Cela ne laiſſe pas cependant d'être fâcheux, car on pourroit mourir de faim avec ſon chiffon de papier.

M. DE VERTEUIL.

Raſſure-toi, mon ami. Il eſt heureuſement une autre manière de ravoir ſon argent lorſqu'on le déſire ; ce qui revient au même.

ADRIEN.

Ah, tant mieux. Mais comment donc faire en pareil cas?

M. DE VERTEUIL.

Auſſi-tôt que j'ai beſoin des mille livres que j'ai prêtées à l'Etat, je vais trouver la première perſonne qui a de l'argent à placer, & je lui dis : Voici une obligation par laquelle l'Etat reconnoît me devoir la ſomme de mille livres de capital, avec cinquante livres d'intérêt par an. Si vous voulez me rembourſer les mille livres & me payer l'intérêt échu juſqu'à ce jour, je vais vous céder mon obligation. De cette manière, vous pourrez à la fin de chaque année aller toucher à ma place, du payeur des rentes, les cinquante livres d'intérêt annuel. Et lorſque le tems que l'Etat a pris pour s'acquitter du capital ſera arrivé, c'eſt à vous qu'il le rembourſera, puiſque je vous tranſporte mon droit. Cette perſonne accepte avec plaiſir ma propoſition, parce qu'elle trouve ainſi le moyen de tirer l'intérêt du capital qui étoit oiſif dans ſes coffres, & que ſi elle vient à avoir beſoin de

ſon argent, elle pourra faire avec une autre perſonne ce que je viens de faire avec elle. C'eſt ainſi que les obligations paſſent de main en main, juſqu'au moment où l'Etat les rembourſe.

ADRIEN.

Rien de plus commode, en effet, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Revenons maintenant à notre premier objet. Tu peux comprendre, d'après tout ce que nous avons dit, que celui qui a des terres, des maiſons & des obligations dont il retire un revenu annuel, & qui au lieu de dépenſer tout ce revenu, en réſerve une partie pour acheter encore d'autres terres, d'autres maiſons & d'autres obligations, doit d'année en année devenir plus riche.

ADRIEN.

Cela eſt clair.

M. DE VERTEUIL.

Sa richeſſe s'accroît ainſi, quoiqu'il ne travaille pas de ſes mains pour gagner de l'argent, quoiqu'il n'éta-

bliſſe pas de fabriques, ou qu'il ne faſſe pas de commerce, parce que l'excédent de ſon revenu ſur ſa dépenſe groſſit tous les ans ſon capital, & que ſon capital, en groſſiſſant, augmente chaque année ſon revenu.

ADRIEN.

Il n'eſt rien de ſi aiſé à concevoir.

M. DE VERTEUIL.

La richeſſe de cet homme s'accroît encore davantage, s'il exerce ſes talens en qualité d'avocat ou de notaire, ou s'il a quelque emploi pour lequel il reçoive des appointemens : plus il gagne dans ſes fonctions, plus il économiſe ſur ſes revenus.

ADRIEN.

Et par conſéquent plus il peut s'enrichir. Je ne m'étonne pas s'il y a des gens qui poſſèdent tant de biens.

M. DE VERTEUIL.

Il eſt vrai. Il y en a d'autres, au contraire, qui aiment mieux dépenſer tout leur revenu, & ceux-là ne deviennent ni plus pauvres, ni plus riches, mais leur fortune reſte toujours dans le même état.

ADRIEN.

A la bonne heure.

M. DE VERTEUIL.

D'autres enfin dépensent plus qu'ils n'ont de revenus, sans rien gagner d'ailleurs pour réparer la brêche qu'ils font ainsi chaque année à leur capital. Ceux-là, comme tu le sens à merveille, plus ils vont & plus ils deviennent pauvres; & ils finissent souvent par souffrir le besoin dans leur vieillesse, après avoir joui de l'aisance dans leurs premières années.

ADRIEN.

Voilà de grands fous, ce me semble.

M. DE VERTEUIL.

Oui, sans doute, mon fils; & ils méritent bien leur sort. Mais leurs pauvres enfans, que je les plains! il auroit bien mieux valu pour eux qu'ils fussent nés dans la pauvreté.

ADRIEN.

Pourquoi donc, mon papa, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Lorsque les parens viennent à mourir, ils laissent tous les biens qu'ils

possèdent à leurs enfans, qui les partagent entr'eux. Mais lorsque les parens ont dissipé leurs biens, ils ne peuvent rien laisser à leurs enfans, qui sont alors aussi pauvres que les parens l'étoient avant de mourir. Il faut donc que ces enfans se livrent au travail le plus pénible, pour avoir dequoi vivre; & cela leur est d'autant plus dur, qu'ils n'y sont pas accoutumés, & qu'au lieu d'avoir appris aucun métier pour gagner leur vie, ils ont au contraire été nourris dans la mollesse, tandis que leurs parens jouissoient d'une fortune aisée. Tu vois donc que ces pauvres enfans sont plus malheureux de leur bonheur passé, qu'ils ne le seroient d'être nés dans la misère, parce qu'alors du moins ils auroient appris de bonne heure à mener une vie dure & à gagner leur pain.

ADRIEN.

Oui, cela n'est que trop vrai, mon papa. Mais lorsque les parens sont riches, les enfans sont-ils riches aussi?

M. DE VERTEUIL.

Cela n'arrive pas toujours. Si des

parens riches n'ont qu'un ſeul enfant, cet enfant en héritant de leurs biens, eſt lui ſeul auſſi riche que ſon père & ſa mère l'étoient enſemble. S'il y a deux enfans, ils partagent la ſucceſſion, & chacun d'eux eſt alors auſſi riche que leur père & leur mère l'étoient ſéparément. Mais s'ils ſont quatre, cinq, huit, dix enfans, ou même davantage, il ſe trouve, par le partage des biens, que chacun des enfans n'a qu'un quart; un cinquième, un huitième, un dixième ou moins encore de ce que leurs parens poſſédoient enſemble. C'eſt ainſi qu'il arrive ſouvent que les enfans de parens très-riches ne ſont pas riches eux-mêmes, lorſque les parens n'ont pas travaillé à accroître leurs biens en proportion de leur famille. Car ſi le père & la mère avoient enſemble dix mille livres de rente, & qu'ils aient laiſſé dix enfans, chacun des enfans n'a plus que mille livres de rente pour ſa portion, ce qui fait, comme tu le vois, une très-grande difference.

ADRIEN.

Et que font alors ces enfans, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Ils cherchent, chacun de son côté, à se faire un état. L'un se retire à la campagne & vit du produit de ses terres ; l'autre établit une manufacture ; celui-ci se met dans le commerce ; celui-là entre dans la robe ou dans le service militaire ; les autres enfin cherchent à obtenir des emplois. Ainsi chaçun d'eux travaille à se tirer d'affaire, & quelquefois ils deviennent tous aussi riches que l'étoient leurs parens.

ADRIEN.

Ils doivent avoir bien de la peine. Il auroit bien mieux valu pour eux que chacun fût d'abord assez à son aise, pour n'être pas obligé de travailler.

M. DE VERTEUIL.

Ils auroient peut-être gagné à cet arrangement beaucoup moins que tu ne penses, mon fils. Il y a beaucoup d'hommes, qui, dès leur jeunesse, ont eu assez de fortune, pour n'avoir eu besoin de rien faire, & qui se sont contentés de vivre du revenu de leurs maisons, de leurs terres & de leurs obligations. Il semble, au pre-

mier coup-d'œil, qu'ils doivent être les perſonnes les plus heureuſes de la terre. Mais lorſqu'on y regarde de près, on voit que c'eſt juſtement parmi ces riches qui n'ont rien à faire, que ſe trouvent les êtres les plus maladifs, les plus triſtes & les plus mécontens de leur état.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, mon papa, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

D'abord, l'oiſiveté dans laquelle ils croupiſſent, les rends lourds & fainéans. Enſuite l'uſage d'une nourriture friande & délicate affoiblit leur eſtomac. Enfin comme ils n'ont pas d'occupations fixes & néceſſaires, ils ne ſavent, pendant la plus grande partie du jour, comment employer leur tems, & ils ſe voient dévorer par l'ennui, ce qui eſt peut-être le plus grand des malheurs.

ADRIEN.

En ce cas là, je les plains.

M. DE VERTEUIL.

On voit au contraire que ceux qui

ſont forcés par la médiocrité de leur fortune, de mener une vie ſimple & frugale, jouiſſent ordinairement d'une bonne ſanté, que ceux qui ont un trrvail journalier qui les occupe, ſont vifs, joyeux, ne s'ennuient jamais, & que la penſée d'être utile aux autres & à eux-mêmes par leurs travaux, leur donne une ſatisfaction intérieure que les oiſifs ne connoiſſent pas, & dont ils ne peuvent pas même ſe former une idée. Tu vois par-là, mon fils, que pour vivre heureux, il s'agit moins d'être riche, que de ſavoir employer ſon tems. C'eſt une obſervation que je te prie de bien retenir, pour t'aſſurer toi-même de ſa vérité dans toutes les circonſtances de ta vie.

ADRIEN.

Oh oui, mon papa, je vous le promets.

M. DE VERTEUIL.

Il y a encore une autre choſe à remarquer dans ce que nous diſions tout-à-l'heure.

ADRIEN.

Et quoi donc, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Lorſqu'il y a beaucoup d'enfans dans une famille, il eſt tout naturel de prévoir que ces enfans ſeront infiniment moins riches que leurs parens.

ADRIEN.

Oui, en effet, vous venez de me le démontrer.

M. DE VERTEUIL.

Les parens, s'ils ſont ſages, doivent donc alors ſe garder avec ſoin d'accoutumer leurs enfans à mener une vie auſſi aiſée que celle qu'ils mènent eux-mêmes. Ils doivent au contraire leur faire prendre l'habitude du travail & de la frugalité; & les enfans, à qui l'on aura eu ſoin d'inſpirer cette réflexion, ſentiront d'eux-mêmes qu'une pareille éducation leur devient néceſſaire.

ADRIEN.

Oh oui, ſans doute, m'en voilà convaincu pour ma part.

M. DE VERTEUIL.

Une vie frugale & laborieuſe n'eſt un malheur que pour ceux qui, dès leur enfance, ont été nourris dans la

mollesse. Mais celui qui est accoutumé de bonne heure au travail & à la sobriété, sait y trouver ses plus doux plaisirs. Une fortune modérée remplira son ambition, tandis qu'elle ne paroîtroit aux autres qu'une situation indigente, dont ils n'auroient pas même le courage de chercher à sortir par l'exercice d'une sage industrie.

ADRIEN.

Oh les lâches !

M. DE VERTEUIL.

Tu le vois, mon ami, tout dépend de l'éducation ; & c'est pour cela que les pères ne peuvent jamais veiller avec trop de soin sur les idées & les habitudes qu'ils voient prendre à leurs enfans, parce que c'est ordinairement à ces premières dispositions qu'est attaché le bonheur ou le malheur du reste de leur vie.

ADRIEN.

Oh, mon papa, veillez donc sur les miennes, je vous en conjure. Je m'abandonne entièrement à votre sage tendresse.

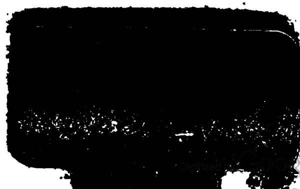
M. DE VERTEUIL (*en l'embrassant.*)

Oui, mon cher Adrien, j'en ferai mon devoir & mon plaisir. Je tâcherai sur-tout de t'apprendre de bonne heure à ne pas craindre le travail, & à te contenter de la situation à laquelle la Providence te destine. Si elle est fortunée, l'esprit de modération que tu auras contracté dès l'enfance, te défendra contre le danger naturel d'abuser de la prospérité. Si elle est sujette à quelques embarras, tu auras la patience & le courage nécessaires pour combattre & vaincre l'infortune. Les inspirations d'un cœur honnête te diront toujours le parti qu'il te faudra prendre, & tu ne pourras jamais manquer d'être intérieurement heureux dans quelque état que tu puisse te trouver.

F I N.






Digitized by Google

